

The Gift of
The Associates of
The John Carter Brown Library

JESUS.

IX. RECUEIL.

Collegij Flexiensis Societ. Jesu

A PARIS,

Chez NICOLAS LE CLERC, ruë S. Jacques, à l'Image S. Lambert.

MDCCXI.

Avec Approbation & Privilege du Roy.

ES REVERENDS PERES,

Il y a trois ans qu'on ne vous a fait part des Lettres

terest que vous prenez aux progrez de l'Evangile dans les païs infideles, & par l'affection que vous portez à ces cheres Missions, où plusieurs d'entre vous se seroient consacrez depuis longtemps, s'ils avoient esté les maistres de suivre les mouvemens de leur zele.

Retenus en Europe par des raisons supérieures ausquelles il

excitez à contribuer par vos priéres, & par les autres moyens que vostre zele vous suggéroit, à la conversion des Peuples qu'ils instruisent.

Vous avez donc eu raison de vous plaindre ; je vous avouëray mesme que vous n'avez pas esté les seuls à nous faire des reproches : des personnes distinguées par leur rang & par

C'est pour cela, mes Reverends Peres, que chargé depuis peu de tems du soin de recueillir ces Lettres, & de les mettre en estat de vous estre communiquées, je n'ay pas cru devoir différer d'un moment à vous donner cette satisfaction, & à procurer en mesme temps à tant de Personnes pieuses, un plaisir qu'elles ont paru souhaitter avec

noriez de vostre estime & de vostre amitié : je ne crains pas de dire qu'il méritoit l'une & l'autre par les excellentes qualitez de son esprit & de son cœur. Ceux qui l'ont le plus pratiqué, conservent chérement la mémoire des vertus dont il leur a donné de grands exemples. Son égalité d'ame, sa douceur inaltérable, sa patience dans les douleurs les plus vives,

Aussi n'apperçut-on jamais en lui de ces saillies d'humeur qui ne laissent pas d'échaper quelquefois aux ames les plus parfaites.

Son zéle estoit infatigable, & je puis ajouster, sans qu'on me soupçonne d'éxageration, qu'il en a esté la victime. La maladie qui l'enleva en si peu de jours, ne venoit que d'un excez de travail, auquel un tempé-

Le don particulier qu'il eût de conduire les ames dans les voyes de la perfection, luy avoit attiré la confiance d'une infinité de Personnes : à voir l'assiduité qu'il apportoit à un si pénible ministere, on eust dit qu'il ne s'occupoit que de cet employ ; mais d'un autre costé ceux qui furent témoins des peines & des soins qu'il se donna pour faire fleurir

ce Recueil à la ſuitte de tant d'autres que le Pere le Gobien vous a préſentez, vous approuverez un devoir ſi juſte que je rends comme en paßant à ſa mémoire. J'eſpere de meſme que vous ferez à ces Lettres un accueil auſſi favorable que vous l'avez fait à toutes celles qui vous ont eſté communiquées les années précédentes. J'oſe dire

dessein du Pere Bouchet est de montrer par des conjectures qui vous paroistront assez bien fondées, que ces Peuples ont eu autrefois commerce avec les Juifs, qu'ils ont puisé la vérité dans leurs livres, mais que dans la suitte des temps ils l'ont entierement défigurée par une infinité de fictions, où se porte naturellement le génie d'une nation trés

[illegible] les Indiens qui ſont répandus ſur les coſtes : or ces Indiens ſont eux-meſmes trés peu inſtruits des principes de leur Religion ; les Brames, qui ſont les ſçavans du Païs, ont une attention particuliére à ne pas laiſſer paſſer leurs livres en d'autres mains : ils croiroient profaner leur doctrine, s'ils la rendoient trop commune. D'ailleurs

dée extraordinaire qu'on a de leur ſcience.

Ces difficultez que trouvent les Européans à s'inſtruire de la Doctrine des Indiens, le Pere Bouchet a ſçu ſe les applanir : il a pénétré bien avant dans les terres, où il a fait un ſéjour de plus de vingt années : parmi plus de vingt mille Idolaſtres, à qui il a eu le bonheur d'administrer

ment leur langue , il les a leu avec attention : outre cela, dans les choſes qui avoient beſoin de quelque explication , il a eu de longues & de fréquentes confé-rences avec les Brames convertis; enfin il n'a rien omis de tout ce qui eſtoit néceſſaire pour connoiſ-tre à fond le plan ridicule de Re-ligion que ce peuple s'eſt formé.

Ce meſme Miſſionnaire nous

Ce que le Pere Bouchet rapporte dans sa Lettre au Pere Baltus de l'Empire que les Démons exercent sur les Idolastres, & du pouvoir que les Chrestiens ont sur les Démons, ne sera peut-estre pas du goust de certaines Personnes, qui se font un mérite de paroistre un peu incrédules. Mais outre que le témoignage d'un homme comme le

oculaires de cette vérité ? Vous verrez dans la Lettre du Pere Chavagnac que le mesme prodige s'opére à la Chine : on assure que rien n'est plus commun aux Isles de l'Amérique ; ceux de nos Peres, qui travaillent dans ces Missions, nous ont souvent rapporté que les Infideles y sont cruellement maltraittez du Démon, & que le seul

tumes de ces Peuples.

Qu'il nous est consolant, mes Reverends Peres, de voir subsister encore de nos jours dans ces Chrestientez naissantes, une des merveilles qui surprenoit si fort au temps de la primitive Eglise! Quoy de plus propre à affermir les Fidéles dans la Foy, à confondre les mauvais Chrestiens & les Hérétiques, & à nous

Christ dans les Royaumes Idolaſtres. Vous y verrez néanmoins, ſur tout dans celles du Pere Martin, qu'une des peines qui touche le plus ſenſiblement les Miſſionnaires, eſt de trouver ſouvent une moiſſon abondante ſans pouvoir la recueillir faute de Catéchiſtes : c'eſt alors que la profeſſion qu'ils font de la pauvreté Evangélique, qui leur eſt

SUS-CHRIST *aux Peuples qui l'ignorent : ce ſont là de ces ſaints mouvemens qui ſont ſtériles en eux-meſmes, mais qu'on pourroit rendre efficaces ſans qu'il en couſtaſt beaucoup. Avec une ſomme aſſez légére qui ſuffit pour l'entretien des* Catéchiſtes, *on a la conſolation de contribuer chaque année à la converſion d'un grand nom-*

adminiſtre les Sacremens du Bap-teſme, de la Pénitence, & de l'Euchariſtie à un grand nombre de Peuples ; par le moyen de ſes Catéchiſtes, il inſtruit dans pluſieurs autres les Catéchuménes, il fortifie les nouveaux Chreſtiens dans la Foy, il gagne pluſieurs Infidéles à JESUS-CHRIST.

L'indigence où ſe trouvent

naires ; ce n'est pas seulement en France & parmi vous, mes Reverends Peres, qu'on fait paroistre de l'ardeur pour se dévoüer aux Missions les plus éloignées & les plus pénibles ; on trouve le mesme zéle parmi les autres Jesuites répandus dans les différens Royaumes de l'Europe : il y en a actuellement plus de quatre-vingt sur les cos-

pour aller ſe joindre à un ſi grand nombre d'Ouvriers Evangeliques.

La Pologne faiſoit auſſi eſpérer un renfort de fervens Miſſionnaires : mais il y a de l'apparence qu'elle ne ſera de longtemps en eſtat de fournir ce ſecours aux Nations infidéles. Une peſte ravagea l'année derniére ce grand Royaume ; qua-

dans l'exercice de la plus heroï-que charité.

Nous ne plaindrons point leur ſort ; au contraire nous bénirons le Dieu des miſericordes de ce que, par ſa grace qui nous ſoutient, les périls, les outrages, la mort meſme, loin de rallentir le zéle que nous avons hérité de nos Peres, ne ſervent qu'à le réveiller d'avantage, & à

Vostre trés-humble & trés-obéïssant
serviteur J. B. DU HALDE,
de la Compagnie de JESUS.

LETTRE

Missionnaire de Maduré, & Superieur de la nouvelle Mission de Carnate.

A Monseigneur l'ancien Evesque d'Avranches.

ONSEIGNEUR,

Les travaux d'un homme Apostolique dans les Indes

a-t-on celuy de vivre; & sou-
vent le Missionnaire est forcé de prendre sur le repos de la nuit, le temps qu'il doit donner à la priere, & aux autres exercices de sa profession.

Cependant, Monseigneur, dans quelques autres saisons, & mesme dans certaines heures d'une bonne partie des jours, nous nous trouvons assez en liberté, pour pouvoir nous délasser de nos travaux par quelque sorte d'étude. Notre soin

nous venons leur annoncer.

C'eſt dans ce temps, où les occupations attachées à mon miniſtere m'ont laiſſé quelque loiſir, que j'ay approfondi, autant qu'il m'a été poſſible, le ſyſtême de Religion reçû parmy les Indiens. Ce que je me propoſe dans cette Lettre, Monſeigneur, eſt ſeulement de vous mettre devant les yeux, & de rapprocher les unes des autres quelques conjectures, qui ſont, ce me ſemble, capa-

Hebreu, que leur a apprise, du moins en partie, leur commerce avec les Juifs & les Egyptiens, on découvre encore parmy eux des traces bien marquées de la Religion Chrêtienne, qui leur a été annoncée par l'Apôtre S. Thomas, par Pantænus, & plusieurs autres grands Hommes, dés les premiers siécles de l'Eglise.

Je n'ay point douté, Monseigneur, que vous n'approuvassiez la liberté que je prends

ſte érudition, & par la plus exacte connoiſſance de l'antiquité ſacrée & prophane.

Je me ſouviens, Monſeigneur, d'avoir lû dans votre ſçavant Livre de la Demonſtration Evangelique, que la Doctrine de Moyſe avoit penetré juſqu'aux Indes: Et votre attention à remarquer dans les Auteurs tout ce qui s'y rencontre de favorable à la Religion, vous a fait prévenir une partie des choſes que j'aurois à

donne nullement dans les absurditez de l'Athéiſme. Ils ont des idées aſſez juſtes de la Divinité, quoyqu'alterées & corrompuës par le culte des Idoles. Ils reconnoiſſent un Dieu infiniment parfait, qui exiſte de toute éternité, qui renferme en ſoy les plus excellens attributs. Juſques-là rien de plus beau, & de plus conforme au ſentiment du Peuple de Dieu ſur la Divinité. Voicy maintenant ce que l'Idolatrie

au-dessus de tous les Estres ; & cette distance infinie empêchoit qu'il eût aucun commerce avec de foibles Créatures. Quelle proportion en effet, continuent-ils, entre un Estre infiniment parfait, & des Estres créez remplis, comme nous, d'imperfections & de foiblesses ? C'est pour cela mesme, selon eux, que *Parabaravastou*, c'est-à-dire, *le Dieu suprême*, a creé trois Dieux inferieurs, sçavoir, *Bruma*, *Vichnou*, &

dire, *la Puissance suprême*. Si l'on réduisoit cette fable à ce qu'elle estoit dans son origine, on y découvriroit aisément la verité, toute obscurcie qu'elle est par les idées ridicules que l'esprit de mensonge y a ajoutées.

Les premiers Indiens ne vouloient dire autre chose, sinon, que tout ce qui se fait dans le monde, soit par la création, qu'ils attribuent à *Bruma*, soit par la conservation, qui est le

les principaux effets de la tou-
te-puiſſance. En effet, *Chatti*,
en langue Indienne, ſignifie
Puiſſance, & *Para*, ſuprême,
ou abſoluë.

Cette idée qu'ont les Indiens d'un Eſtre infiniment ſupérieur aux autres Divinitez, marque au moins que leurs Anciens n'adoroient effectivement qu'un Dieu, & que le *Polythéiſme* ne s'eſt introduit parmy eux, que de la maniere dont il s'eſt répandu dans

l'esprit de tous les hommes, & qu'elle ne s'altere chez eux que par le déréglement & la corruption de leur cœur. C'est pour la même raison que je ne vous dis rien de ce que les Indiens ont pensé sur l'immortalité de nos ames, & sur plusieurs autres veritez semblables.

Je m'imagine cependant que vous ne serez pas fâché de sçavoir comment nos Indiens trouvent expliquée dans leurs

miere. Ce bel aſtre, quoy qu'unique, ſe multiplie en quelque ſorte, & ſe peint tout entier en un moment dans chacun de ces vaſes; on en voit par tout une image trés-reſſemblante. Nos corps ſont ces vaſes remplis d'eau: le ſoleil eſt la figure du ſouverain Eſtre: & l'image du ſoleil peinte dans chacun de ces vaſes, nous repreſente aſſez naturellement noſtre ame creée à la reſſemblance de Dieu meſme.

mener mes reflexions particulieres.

Les Indiens, comme j'ay eu l'honneur de vous le dire, croyent que *Bruma* eſt celuy des trois Dieux ſubalternes, qui a reçû du Dieu ſuprême la puiſſance de créer. Ce fut donc *Bruma*, qui créa le premier homme: Mais, ce qui fait à mon ſujet, c'eſt que *Bruma* forma l'homme du limon de la terre encore toute récente. Il eut à la verité quelque peine

proportion de toutes les parties où nous le voyons. Mais ſi les Indiens s'en étoient tenus à ce que la nature, & probablement le commerce des Juifs leur avoient enſeigné de l'unité de Dieu, ils ſe ſeroient auſſi contentez de ce qu'ils avoient appris par la même voye de la création de l'homme : ils ſe ſeroient bornez à dire, comme ils font aprés l'Ecriture ſainte, que l'homme fut formé du limon de la terre

placer dans une habitation digne d'elle.

L'Ecriture eſt magnifique, dans la deſcription qu'elle nous fait du Paradis Terreſtre. Les Indiens ne le ſont gueres moins dans les peintures qu'ils nous tracent de leur *Chorcam*. C'eſt, ſelon eux, un Jardin de delices où tous les fruits ſe trouvent en abondance. On y voit meſme un arbre dont les fruits communiqueroient l'immortalité, s'il eſtoit permis d'en man-

plierent presque à l'infini, n'a-
voient pas, ou du moins n'es-
toient pas ſeurs d'avoir le pri-
vilége de l'immortalité, dont
ils ſe ſeroient cependant fort
accommodez. Voicy une Hiſ-
toire que les Indiens racontent
à cette occaſion. Cette Hiſtoi-
re toute fabuleuſe qu'elle eſt,
n'a point aſſurément d'autre
origine, que la Doctrine des
Hébreux, & peut-eſtre meſme
celle des Chrêtiens.

Les Dieux, diſent nos In-

intérêt de ne pas perdre. Un fameux Serpent nommé *Cheien*, s'apperçut que l'arbre de vie avoit été découvert par les Dieux du ſecond ordre. Comme apparemment on avoit confié à ſes ſoins la garde de cet arbre, il conçut une ſi grande colére de la ſurpriſe qu'on luy avoit faite, qu'il répandit ſur le champ une grande quantité de poiſon. Toute la terre s'en reſſentit, & pas un homme ne devoit échapper aux atteintes

toujours un peu. Ayez la patience d'écouter une nouvelle fable que je vais vous raconter. Car, certainement je vous tromperois, ſi je m'engageois à vous dire quelque choſe de plus ſérieux. Vous n'aurez pas de peine à y démeſler l'Hiſtoire du Deluge, & les principales circonſtances que nous en rapporte l'Ecriture.

Le Dieu *Routren*, (c'eſt le grand deſtructeur des Eſtres créez,) prit un jour la réſo-

precisément le jour auquel le Déluge devoit arriver. Son pouvoir ne s'étendoit pas jusqu'à suspendre l'éxecution des projets du Dieu *Routren*. Mais aussi sa qualité de Dieu conservateur des choses creées, luy donnoit droit d'en empêcher, s'il y avoit moyen, l'effet le plus pernicieux : & voicy la maniére dont il s'y prit.

Il apparut un jour à *Sattiavarti* son grand confident, & l'avertit en secret qu'il y auroit

ſe ménager à ſoy-même ce qui luy ſeroit néceſſaire pour re-peupler le monde. Son deſſein eſtoit de faire paroiſtre une Barque merveilleuſe au moment que *Routren* s'y attendroit le moins, d'y enfermer une bonne proviſion d'au moins huit cens quarante millions d'ames & de ſemences d'Eſtres. Il falloit au reſte que *Sattiavarti* ſe trouvaſt au tems du Déluge ſur une certaine montagne fort haute, qu'il euſt ſoin de luy

viéres s'enflérent, & se répan-
dirent avec rapidité sur toute la surface de la Terre ; la mer franchit ses bornes, & se meslant avec les fleuves débordez, couvrit en peu de temps les montagnes les plus élevées; Arbres, animaux, hommes, Villes, Royaumes, tout fut submergé : Tous les Estres animez périrent & furent détruits.

Cependant, *Sattiavarti*, avec quelques-uns de ses pénitens, s'étoit retiré sur sa montagne.

dans l'inſtant qu'il ſe croyoit perdu, il vit paroître la Barque, qui devoit le ſauver. Il y entra incontinent avec les dévots de ſa ſuite : les huit cens quarante millions d'ames & de ſemences d'Eſtres s'y trouverent renfermées.

La difficulté étoit de conduire la Barque, & de la ſoûtenir contre l'impétuoſité des flots, qui eſtoient dans une furieuſe agitation. Le Dieu *Vichnou* eut ſoin d'y pourvoir; car ſur le champ il ſe fit poiſſon., &

Vous voyez, Monseigneur, & il ne faut pas eſtre bien pénétrant, pour appercevoir dans ce recit meſlé de fables, & des plus bizarres imaginations, ce que les Livres Sacrez nous apprennent du Deluge, de l'Arche, & de la conſervation de Noé avec ſa famille.

Nos Indiens n'en ſont pas demeurez-là ; & aprés avoir défiguré Noé ſous le nom de *Sattiavarti*, ils pourroient bien avoir mis ſur le compte de *Brama* les avantures les plus ſin-

Sçavans, en matiére d'Etymologies, n'en eussent point adoptées de moins raisonnables, & de plus forcées.

Ce *Brama*, dont le nom est si semblable à celuy d'Abraham, étoit marié à une femme, que tous les Indiens nomment *Sarasvadi*. Vous jugerez, Monseigneur, du poids que le nom de cette femme ajoûte à ma premiere conjecture. Les deux dernieres syllabes du mot *Sarasvadi* sont dans la langue

Saraſvadi, qui ſont proprement le nom tout entier de la femme de *Brama*, ſe réduiſent à *Sara*, qui eſt le nom de *Sara*, femme d'Abraham.

Il y a cependant quelque choſe de plus ſingulier. *Brama*, chez les Indiens, comme Abraham chez les Juifs, a eſté le Chef de pluſieurs *Caſtes*, où Tribus différentes. Les deux Peuples ſe rencontrent meſme fort juſte ſur le nombre de ces Tribus. A *Ticherapali*, où eſt maintenant

te cérémonie la place de *Vichnou*; mais ce n'eſt pas l'opinion commune des Sçavans, ny du Peuple, qui diſent communément que *Brama* eſt le Chef de toutes les Tribus.

Quoy qu'il en ſoit, Monſeigneur, je ne croy pas, que pour reconnoiſtre dans la doctrine des Indiens celle des anciens Hébreux, il ſoit néceſſaire que tout ſe rencontre parfaitement conforme de part & d'autre. Les Indiens partagent

soit bonne qu'à les rendre suspectes.

Cela supposé, Monseigneur, je continuë à vous raconter ce que les Indiens ont tiré de l'Histoire d'Abraham, soit qu'ils l'attribüent à *Brama*, soit qu'ils en fassent honneur à quelqu'autre de leurs Dieux, ou de leurs Héros.

Les Indiens honorent la mémoire d'un de leurs Pénitens, qui, comme le Patriarche Abraham, se mit en devoir de

J'ay trouvé une Coutume qui m'a ſurpris, dans une des Caſtes qui ſont aux Indes: c'eſt celle qu'on nomme la Caſte des Voleurs. N'allez pas croire, Monſeigneur, que parce qu'il y a parmy ces Peuples une Tribu entiére de Voleurs, tous ceux qui font cet honorable métier, ſoient raſſemblez dans un corps particulier; & qu'ils ayent pour voler un privilége à l'excluſion de tout autre. Cela veut dire ſeulement, que tous

concision: mais elle ne se fait pas dés l'enfance. C'est environ à l'âge de vingt ans. Tous mesme n'y sont pas sujets, & il n'y a que les principaux de la Caste qui s'y soumettent. Cet usage est fort ancien, & il seroit difficile de découvrir d'où leur est venuë cette coutume, au milieu d'un Peuple entiérement Idolâtre.

Vous avez vû, Monseigneur, l'Histoire du Déluge, & de Noé dans *Vichnou*, & dans *Sat-*

en *Chrichnen.* Car d'abord, *Chrichnen* en Langue Indienne, ſignifie *Noir.* C'eſt pour faire entendre, que *Chrichnen* eſt venu d'un Païs où les Habitans ſont de cette couleur : Les Indiens ajoûtent qu'un des plus proches parens de *Chrichnen*, fut expoſé, dés ſon enfance, dans un petit berceau ſur une grande riviére, où il fut dans un danger évident de périr. On l'en tira, & comme c'eſtoit un fort bel enfant, on l'appor-

ſont, & pour rendre les avantures plus reſſemblantes, je n'iray pas vous déguiſer la verité. Ce ne fut donc point *Chrichnen*, mais un de ſes parents, qui fut élevé au Palais d'une grande Princeſſe. En cela la comparaiſon avec Moyſe ſe trouve défectueuſe. Voicy dequoy réparer un peu ce défaut.

Dés que *Chrichnen* fut né, on l'expoſa auſſi ſur un grand

maria dans la suite avec les filles de ces Bergers, & il garda long-temps les troupeaux de ses Beaux-peres. Il se distingua bien-tost parmy tous ses compagnons, qui le choisirent pour leur chef. Il fit alors des choses merveilleuses en faveur des troupeaux, & de ceux qui les gardoient. Il fit mourir le Roy, qui leur avoit déclaré une cruelle guerre. Il fut poursuivy par ses ennemis, & comme il ne se trouva pas en estat de

de *Vichnou* meta-morphosé en *Chrichnen* ? Mais à la connoissance de ce fameux conducteur du Peuple de Dieu, ils ont joint celle de plusieurs coutumes, qu'il a décrites dans ses Livres, & de plusieurs Loix qu'il a publiées, & dont l'observation s'est conservée aprés luy.

Parmy ces coutumes, que les Indiens ne peuvent avoir tirées que des Juifs, & qui perséverent encore aujourd'huy

culiere. Je ne finirois point, Monſeigneur, ſi je voulois épuiſer ce détail. Je m'attache à quelques remarques, qui ne ſont pas tout-à-fait ſi communes dans les Livres des Sçavans.

J'ay connu un Brame trés-habile parmy les Indiens, qui m'a raconté l'hiſtoire ſuivante, dont il ne comprenoit pas luy-meſme le ſens, tandis qu'il eſt demeuré dans les ténébres de l'Idolâtrie. Les Indiens ſont

Ce Sacrifice d'un mouton, me paroiſt avoir beaucoup de rapport avec celuy de l'Agneau Paſchal. Car il faut remarquer ſur cela, Monſeigneur, que comme les Juifs eſtoient tous obligez de manger leur part de la Victime, auſſi les Brames, quoyqu'ils ne puiſſent manger de viande, ſont cependant diſpenſez de leur abſtinence au jour du Sacrifice de l'*Ekiam*, & ſont obligez par la Loy de manger

& de ne le laisser jamais éteindre. Celuy qui assiste à l'*Ekiam*, doit tous les matins & tous les soirs mettre du bois au feu pour l'entretenir. Ce soin scrupuleux répond assez juste au Commandement porté dans le Levitique c. VI. v. 12. & 13. *Ignis in Altari semper ardebit, quem nutriet Sacerdos, subjiciens ligna mané per singulos dies.* Les Indiens ont fait quelque chose de plus en considération du feu. Ils se précipitent eux-mesmes

ont quelque choſe de Divin, & que leur vûë porte bonheur. Ainſi, pluſieurs adorent les Serpents, & leur rendent les plus profonds reſpects. Mais ces animaux peu reconnoiſſans, ne laiſſent pas de mordre cruellement leurs adorateurs. Si le Serpent d'Airain, que Moyſe montra au Peuple de Dieu, & qui güeriſſoit par ſa ſeule vûë, euſt eſté auſſi cruel que les Serpents animez des Indes, je doute fort que les Juifs

manque, ſoit pour le veſte-
ment, ſoit pour la nourriture;
ils les marient, & preſque toû-
jours ils leur rendent la liber-
té. Ne ſemble-t-il pas que ce
ſoit aux Indiens, comme aux
Iſraëlites, que Moyſe ait adreſ-
ſé ſur cet article les préceptes
que nous liſons dans le Levi-
tique?

Quelle apparence y a-t-il
donc, Monſeigneur, que les
Indiens n'ayent pas eu autre-
fois quelque connoiſſance de la

C'est, selon eux, la pu-
re parole de Dieu dictée par l'*Abadam*, c'est-à-dire, par celuy qui ne peut se tromper, & qui dit essentiellement la vérité. Le *Vedam*, ou la Loy des Indiens, est divisée en quatre parties. Mais, au sentiment de plusieurs doctes Indiens, il y en avoit anciennement une cinquiéme, qui a péri par l'injure des temps, & qu'il a esté impossible de recouvrer.

Les Indiens ont une estime

nous sçavons des Juifs, par rapport à la Loy Sainte, & à Moyse qui la leur a annoncée.

Le malheur est, Monseigneur, que le respect des Indiens pour leur Loy, va jusqu'à nous en faire un mystére impénétrable. J'en ay cependant assez appris par quelques Docteurs, pour vous faire voir que les Livres de la Loy du prétendu Brama, sont une imitation du Pentateuque de Moyse.

les eaux. La ressemblan-
ce de ce trait avec le premier Chapitre de la Geneſe, n'eſt pas difficile à remarquer.

J'ay appris de pluſieurs Brames, que dans le troiſiéme Livre, qu'ils nomment *Samavedam*, il y a quantité de préceptes de Morale. Cet enſeignement m'a paru avoir beaucoup de rapport avec les préceptes Moraux répandus dans l'Exode.

Le quatriéme Livre, qu'ils

Enfin, Monſeigneur, de peur qu'il ne manque quelque choſe au paralelle : comme ce fut ſur la fameuſe montagne de Sinaï que Moyſe reçeut la Loy, ce fut auſſi ſur la célébre montagne de *Mahamerou*, que *Brama* ſe trouva avec le Vedam des Indiens. Cette montagne des Indes , eſt celle que les Grecs ont appellée *Meros* , où ils diſent que Bacchus eſt né , & qui a eſté le ſejour des Dieux. Les Indiens diſent encore au-

rophete ? je me trompe beaucoup, ou ſon hiſtoire n'a pas eſté tout-à-fait inconnuë à nos Indiens.

L'Ecriture nous dit de Marie, qu'aprés le paſſage miraculeux de la Mer rouge, elle aſſembla les femmes Iſraëlites, elle prit des inſtrumens de muſique, & ſe mit à danſer avec ſes compagnes, & à chanter les loüanges du Tout-puiſſant. Voicy un trait aſſez ſemblable, que les Indiens racon-

des inſtrumens.

Il me ſeroit aiſé, Monſeigneur, en quittant les Livres de Moyſe, de parcourir les autres Livres hiſtoriques de l'Ecriture, & de trouver dans la Tradition de nos Indiens, dequoy continuer ma comparaiſon. Mais je craindrois qu'une trop grande exactitude ne vous fatiguaſt. Je me contenteray de vous raconter encore une ou deux hiſtoires, qui m'ont le plus frappé, & qui ſont

vous l'aimez mieux, dans le Paradis de delices. *Devendiren* le Dieu de la gloire présidoit à cette illustre assemblée. Il s'y trouva une foule de Dieux & de Déesses ; les plus fameux Pénitens y eurent aussi leur place, & sur tout les sept principaux Anachoretes.

Aprés quelques discours indifférens, on proposa cette question: Si parmy les hommes il se trouve un Prince sans

fait. *Vichouva-moutren*, qui, du génie impérieux dont il eſt, n'aime pas à ſe voir contredit, ſe mit en grande colére, & aſſura les Dieux qu'il ſçauroit bien leur faire connoiſtre les défauts de ce prétendu Prince parfait, ſi on vouloit le luy abandonner.

Le défy fut accepté par *Vachichten*, & l'on convint que celuy des deux qui auroit le deſſous, céderoit à l'autre tous les mérites qu'il avoit pû ac-

randi.

Malgré tant de diſgraces, le Prince ſe ſouſtint toûjours dans la pratique de la vertu avec une égalité d'ame, dont n'auroient pas eſté capables les Dieux meſmes qui l'éprouvoient avec ſi peu de ménagement. Auſſi l'en récompenſerent-ils avec la plus grande magnificence. Les Dieux l'embraſſerent l'un aprés l'autre; il n'y eut pas juſqu'aux Déeſſes qui luy firent leurs compli-

de nouveaux mérites.

La ſeconde hiſtoire qui me reſte à vous raconter, Monſeigneur, a quelque choſe de plus funeſte, & reſſemble encore mieux à un trait de l'hiſtoire de Samſon, que la fable d'*Arichandiren* ne reſſemble à l'hiſtoire de Job.

Les Indiens aſſeurent donc que leur Dieu *Ramen* entreprit un jour de conquérir Ceilan. Et voicy le ſtratagéme dont ce Conquérant, tout Dieu

campagnes, au milieu des blés, des bois, des Bourgades, & des Villes, porta l'incendie par tout. Il brusla tout ce qui se trouva sur sa route, & réduisit en cendres l'Isle presque toute entiére. Aprés une telle expédition la conqueste n'en devoit pas estre fort difficile, & il n'estoit pas nécessaire d'estre un Dieu bien puissant, pour en venir à bout.

Je me suis peut-estre trop arresté, Monseigneur, sur la conformité

sez courtes, qui me persuadent que les Indiens les plus avancez dans les terres, ont eu dés les premiers temps de l'Eglise la connoissance de la Religion Chrestienne; & qu'eux aussi-bien que les Habitans de la Coste, ont reçu les instructions de S. Thomas, & des premiers Disciples des Apostres.

Je commence par l'idée confuse, que les Indiens conservent encore de l'Adorable Trinité, qui leur fut autrefois

trois Dieux ſeparez en apparence, ne font réellement qu'un ſeul Dieu. Que ce Dieu s'appelle *Bruma*, lorſqu'il crée, & qu'il exerce ſa Toute-puiſſance; qu'il s'appelle *Vichnou*, lorſqu'il conſerve les Eſtres créez, & qu'il donne des marques de ſa bonté; & qu'enfin il prend le nom de *Routren*, lorſqu'il détruit les Villes, qu'il chaſtie les coupables, & qu'il fait ſentir les effets de ſa juſte colere.

ellevées devant la porte de quelques Temples.

Vous jugez bien, Monſeigneur, que je ne prétends pas vous dire que cette imagination des Indiens, réponde fort juſte à la vérité que les Chreſtiens reconnoiſſent. Mais au moins fait-elle comprendre qu'ils ont eu autrefois des lumiéres plus pures, & qu'elles ſe ſont obſcurcies par la difficulté, que renferme un myſtére ſi fort au-deſſus de la foi-

jamais ce Dieu ne s'eſt incarné, ſelon eux, qu'en qualité de Sauveur & de Libérateur des hommes.

J'abrége, comme vous le voyez, Monſeigneur, autant qu'il m'eſt poſſible, & je paſſe à ce qui regarde nos Sacremens. Les Indiens diſent, que le Bain pris dans certaines Riviéres, efface entiérement les pechez, & que cette eau myſtérieuſe lave non-ſeulement les corps, mais purifie auſſi les ames d'une maniére admira-

ces, & le Ris qu'on diſtribuë à manger dans les Temples, conſerve chez les Indiens le nom de *Prajadam*. Ce mot Indien ſignifie en noſtre Langue *Divine Grace*. Et c'eſt ce que nous exprimons par le terme Grec, *Euchariſtie*.

Il y a quelque choſe de plus marqué ſur la Confeſſion ; & je croy, Monſeigneur, devoir y donner un peu plus d'étenduë.

C'eſt une eſpéce de maxime

kiam, la femme de celuy qui y préſide eſt obligée de ſe confeſſer, de deſcendre dans le détail des fautes les plus humiliantes, & de déclarer juſqu'au nombre de ſes péchez.

Une fable des Indiens, que j'ay appriſe ſur ce ſujet, appuyera encore davantage mes conjectures.

Lorſque *Chrichnen* eſtoit au monde, la fameuſe *Draupadi* eſtoit mariée aux cinq fréres célébres tous Roys de Madu-

seule nourriture luy fournissoit.
Mais parceque dans ces temps reculez on craignoit beaucoup plus la malédiction des Pénitens, que celle des Dieux, les cinq Fréres appréhendoient que l'Hermite ne les maudist. Ils priérent donc *Chrichnen* de les aider dans une affaire si délicate. Le Dieu *Vichnou* métamorphosé en *Chrichnen* leur dit, aussi-bien qu'à *Draupadi*, qui estoit présente, qu'il ne voyoit qu'un seul moyen de

niere confeſſion, il s'attache-
roit à l'arbre, comme il eſtoit auparavant.

Le reméde eſtoit amer, mais il falloit ſe réſoudre à en paſſer par là, ou bien s'expoſer à la malédiction d'un Pénitent. Les cinq Fréres prirent donc leur party, & conſentirent à tout déclarer. La difficulté eſtoit de déterminer la femme à faire la meſme choſe, & on eut bien de la peine à l'y engager. Depuis qu'il s'agiſſoit de parler de ſes fautes, elle

une confeſſion trés-exacte de toute ſa vie. A meſure qu'il parloit, le fruit montoit de luy-meſme, & ſe trouva ſeulement eſlevé d'une coudée à la fin de cette prémiére confeſſion. Les quatre autres Princes continuerent à l'exemple de leur aiſné, & l'on vit arriver le meſme prodige; c'eſt-à-dire, qu'à la fin de la confeſſion du cinquiéme, le fruit eſtoit précifément à la hauteur

* C'eſt ainſi que les Indiens appellent leurs Pénitens.

dée, que le fruit n'eust rejoint l'arbre d'où il estoit tombé. Il estoit évident qu'elle avoit oublié, ou plustost caché quelque chose. Les cinq Fréres la prierent avec larmes, de ne se pas perdre par une mauvaise honte, & de ne les pas envelopper dans son malheur. Leurs priéres n'eurent aucun effet. Mais *Chrichnen* estant venu au secours, elle déclara un péché de pensée, qu'elle vouloit tenir secret. A peine eut-elle parlé, que le fruit acheva sa cour-

remment Chreitiens, & replongez depuis long-temps dans les ténébres de l'Idolâtrie. Les Missionnaires de nostre Compagnie, sur les traces de Saint François Xavier, travaillent depuis un siécle à les ramener à la connoissance du vray Dieu, & à la pureté du culte Evangélique.

Vous voyez, Monseigneur, qu'en mesme temps que nous faisons gouster à ces Peuples abandonnez la douceur du

les Sçavans de l'antiquité, à ce qui pourroit manquer de nostre part aux lumiéres que nous acquérons parmy ces Peuples. Si ces nouvelles connoissances sont de quelque usage pour le bien de la Religion, personne ne sçaura mieux les faire valoir que vous. Je suis avec un profond respect,

MONSEIGNEUR,

de V. G.

Le trés-humble & trés-obeïssant serviteur, BOUCHET, Missionnaire de la Compagnié de JESUS.

Missionnaire de la Compa-
gnie de JESUS aux Indes.

Au Pere Baltus de la mesme Compagnie.

ON REVEREND PERE,

P. C.

J'ay leu avec un plaisir in-
croyable vostre excellente ré-

Oracles par la bouche des faux Preſtres des Idoles, & que ces Oracles ont ceſſé à meſure que le Chriſtianiſme s'eſt eſtably dans le monde ſur les ruines du Paganiſme & de l'Idolâtrie. Quoyqu'il ſoit difficile de rien ajouſter à tant de preuves convaincantes dont voſtre Ouvrage eſt remply, & que vous avez puiſées dans les Ouvrages des Peres de l'Egliſe, & des Payens meſme; j'oſe néanmoins vous aſſurer que je puis

duré, & de Carnate, & dont j'ay moy-mesme esté témoin.

J'ay eu l'avantage de consacrer la meilleure partie de ma vie à prescher l'Evangile aux Idolâtres des Indes, & j'ay eu en mesme temps la consolation de reconnoistre que quelques-uns des prodiges qui ont contribué à la conversion des Payens au temps de la primitive Eglise, se renouvellent tous les jours dans les Chrestientez,

que les Démons rendent encore aujourd'huy des Oracles aux Indes, & qu'ils les rendent, non pas par le moyen des Idoles, ce qui ſeroit ſujet à l'impoſture & à l'illuſion, mais par la bouche des Preſtres de ces meſmes Idoles, ou quelquefois de ceux qui ſont préſens quand on invoque le Démon. En ſecond lieu, il n'eſt pas moins vray que les Oracles ceſſent dans ce Païs, & que les Démons y devien-

tée qu'à regret, & à laquelle je dois retourner inceſſamment afin d'y conſommer ce qui me reſte de ſanté & de vie ; je vous envoyeray dans un plus grand détail certaines réponſes particuliéres & certains Oracles qui ne peuvent avoir eſté rendus que par le Démon. Il me ſuffira aujourd'huy de vous apporter quelques preuves générales qui ne laiſſeront pas de vous faire plaiſir.

qui aſſiſtent & qui participent à ces ſpectacles. Les Preſtres des Idoles ont des Priéres abominables qu'ils adreſſent au Démon, quand on le conſulte ſur quelque événement: Mais malheur à celuy que le Démon choiſit pour en faire ſon organe. Il le met dans une agitation extraordinaire de tous ſes membres, & luy fait tourner la teſte d'une maniére qui effraye. Quelquefois il luy fait verſer des larmes en

qu'un des aſſiſtans ces ſignes du ſuccez de l'évocation, on s'approche du Poſſédé, & on l'interroge ſur le ſujet dont il eſt queſtion. Le Démon s'explique alors par la bouche de celuy dont il s'eſt emparé. Les réponſes ſont communément aſſez équivoques, quand les queſtions qu'on luy propoſe regardent l'avenir. Il ne laiſſe pas néanmoins de réüſſir aſſez ſouvent &de répondre avecune juſteſſe, qui paſſe de beaucoup

certainement connu; & d'ailleurs ses conjectures estant d'ordinaire fort justes, & ses connoissances beaucoup supérieures aux nostres, il n'est pas surprenant qu'il rencontre quelquefois assez bien dans des occasions, où l'homme le plus fin & le plus adroit auroit des pensées bien éloignées des siennes.

Je ne prétends pas, Mon Révérend Pére, qu'à l'imitation des Oracles rendus vérita-

eſt-il communément ſi fidéle à ſe rendre à leur évocation, que la fraude ne leur eſt guéres néceſſaire. Je ne me propoſe pas de vous rapporter grand nombre d'exemples ; mais en voicy un qui ſe préſente à mon eſprit, & qui, ce me ſemble, doit convaincre tout homme ſenſé, que le Démon a véritablement part aux Oracles qui ſe rendent aux Indes.

Sur le chemin de *Varonga-*

fort favorife du Démon ; c'eſtoit à cet homme qu'il ſe communiquoit le plus volontiers, juſques-là que toutes les ſemaines il ſe ſaiſiſſoit de luy à certain jour marqué, & rendoit par ſa bouche les Oracles les plus ſurprenans. On accouroit en foule à ſa maiſon pour le conſulter. Cependant malgré l'honneur que luy attiroit la diſtinction que le Démon faiſoit de ſa perſonne, il commençoit à ſe laſſer de

que choſe encore de plus faſcheux ; car le Démon, qui s'attiroit par ſon moyen la confiance & les adorations d'une multitude innombrable d'Indiens, s'aviſa de demeurer pluſieurs jours en poſſeſſion de celuy où il ſe trouvoit ſi fort honoré. Il ne tardoit meſme guéres à revenir, & il ſembloit ne s'aſſujettir à une eſpéce d'alternative, que pour renouveller plus ſouvent la frayeur qu'il cauſoit à ſon

les faux-Dieux d'arreſter, ou du moins d'adoucir les violences du malin eſprit : Mais ces prétenduës Divinitez s'accordoient trop bien avec le Démon, contre lequel on imploroit leur ſecours, pour rien faire à ſon déſavantage : On n'obtint donc rien de ce qu'on demandoit ; le Démon meſme en devint plus furieux, & continua comme auparavant de rendre ſes Oracles par la bouche de ſon ancien hoſte, avec

cette

magina qu'il voudroit bien rendre un Oracle en faveur d'un malheureux par le moyen duquel il en rendoit tant d'autres. On l'interrogea donc un Samedy au ſoir, pour ſçavoir s'il ne ſe retireroit point, & ce qu'il exigeoit pour diminuer le nombre de ſes viſites, & pour en adoucir la rigueur. L'Oracle répondit en peu de mots que, ſi le Lundy ſuivant on menoit le Malade à *Changandi*, il ne ſeroit plus

l'entendoit pouſſer des cris af-
freux, comme un homme qui ſouffre les plus cruels tourmens : Cependant rien ne paroiſſoit à l'extérieur, & on ſe conſoloit ſur ce que le temps marqué par l'Oracle n'eſtoit pas encore arrivé. Enfin, le Lundy eſtant venu, l'Oracle s'accomplit à la lettre, mais d'une maniére bien différente de celle à quoy l'on s'attendoit : Le malade expira dans les plus horribles convulſions,

recevoir de ses visites.

Il est aisé de s'imaginer combien les assistans furent effrayez d'un événement si tragique. Personne, je vous assure, ne s'avisa alors de soupçonner qu'il y eust de la fraude dans la possession de cet homme, & dans les Oracles qu'il avoit rendus si longtemps. Je ne croy pas mesme que nos Critiques les plus difficiles se persuadent qu'on puisse pousser la dissimulation jus-

C'est-là que je l'ay moy-mesme confessée plusieurs fois, & que je luy ay fait souvent raconter cet événement en présence des Idolâtres, & plus souvent encore en présence des Chrestiens qui se rendoient à nostre Eglise.

Je passe, Mon Reverend Pere, à d'autres choses sur lesquelles les Démons sont trés-souvent consultez dans les Indes. Ceux de tous les diseurs d'Oracles en qui l'on a le plus

s'eft paſſé de mon temps des choſes étonnantes ſur ce ſujet: En voicy une ſur laquelle vous pouvez compter.

On avoit ſi ſubtilement & ſi ſécrétement volé des bijoux précieux au Général d'armée de Maduré, que celuy qui en eſtoit coupable ſembloit eſtre hors d'atteinte de tout ſoupçon. Auſſi quelque recherche qu'on fiſt du Voleur, on ne put jamais en avoir la moindre connoiſſance. On conſulta

[illegible] contre l'Oracle ; il avoüa ſon crime, & proteſta qu'il n'y avoit rien de naturel dans la maniére dont ſon vol avoit eſté découvert.

Quand pluſieurs Perſonnes deviennent ſuſpectes d'un vol, & qu'on ne peut en convaincre aucune en particulier ; voicy le biais qu'on prend pour le ſe déterminer. On écrit les noms de tous ceux qu'on ſoupçonne ſur des billets particuliers, & on les diſpoſe en for-

le le seul coupable: Cette es-
péce d'Oracle a si souvent &
si constamment servy aux In-
des à découvrir avec certitude
un Criminel entre plusieurs In-
nocens, que cette unique preu-
ve suffit pour faire le procez à
un homme.

Il y a encore une autre ma-
niére par laquelle les Démons
ont coustume de s'expliquer
aux Indes, & de rendre les ré-
ponses qu'on leur demande;
c'est durant la nuit & par le

, & les Preſtres des Idoles qui ont ſoin de les évoquer.

Je vous rapporte peu d'exemples de tout ce que j'avance, non pas qu'ils ſoient rares aux Indes, & qu'il ne s'y en trouve fort ſouvent d'inconteſtables; mais la choſe eſt ſi fort hors de doute dans le Païs, qu'on ne penſe pas meſme à les recueillir. Si néanmoins vous ſouhaittez un plus grand détail, je ne manqueray pas de vous ſatisfaire, dés que

des preuves si convaincantes qu'ils y font une infinité de choses qui sontfort audessusdu pouvoir des hommes? On voit par exemple, ceux qui évoquent les Démons, soustenir seuls & sans appuy un berceau de branches d'arbres coupées, & qui ne sont attachées ensemble par aucun endroit: D'autres élévent en l'air une espéce de grand linceul, qui se tient étendu dans toute sa largeur; ils prouvent par-là que le Dé-

de foy, & ſur lequel on peut s'appuyer ſolidement, qu'il s'eſt trouvé par hazard dans une aſſemblée, où il fut témoin du fait que je vais vous raconter. On avoit attaché dans un endroit d'une petite chambre un corps ſolide de la hauteur d'un homme, & on l'avoit tellement joint à la muraille qu'on ne pouvoit l'en ſéparer qu'avec de grands efforts : cependant ſans qu'on y touchaſt, & meſme ſans qu'on s'en ap-

bles d'inſpirer de l'horreur aux hommes, mais en meſme temps les plus propres à ſatisfaire ſa malignité.

Que diroient enfin nos prétendus Eſprits forts d'Europe, c'eſt-à-dire, ces Gens qu'une Critique outrée rend incrédules ſur les choſes les plus avérées, quand ils ont intéreſt de ne les pas croire; que diroient-ils, dis-je, s'ils eſtoient comme nous les témoins de la cruelle tyrannie que les Dé-

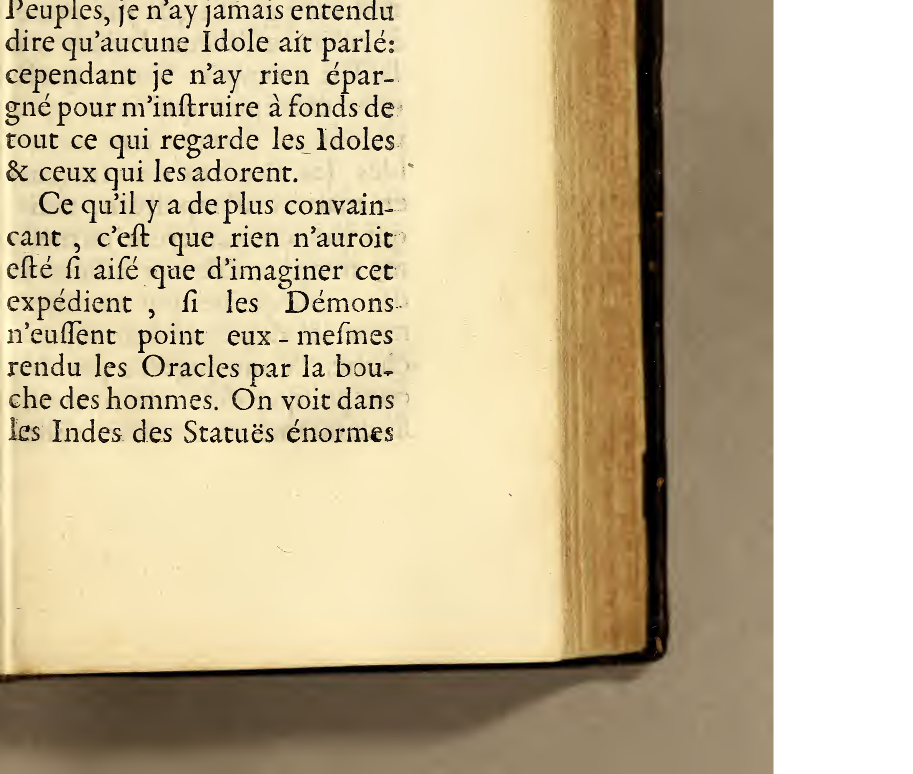
pour y recevoir quel-
que ſoulagement ; ce n'eſt pas-là qu'ils doivent s'attendre à le trouver ; Nos Egliſes & nos Chreſtiens ſont le ſeul ſecours qu'ils puiſſent oppoſer à une tyrannie ſi cruelle ; & ce reméde, comme vous le verrez dans la ſuite, prouve d'une maniére invincible quels ſont les véritables Autheurs des douleurs inconcevables que ces malheureux ont à ſouffrir.

Vous voyez, Mon Reverend

en ſera plus diſpoſé à croire ce que j'ay déja eu l'honneur de vous dire ſur les Oracles que les meſmes Démons rendent parmy les Indiens ; & je ſuis perſuadé qu'un homme, dont la foy eſt bien ſaine ſur l'exiſtence des Démons, ne doit guéres avoir de peine ſur le dernier article.

Au reſte il ne s'agit pas icy de cavernes & de lieux ſouſterrains, ny de fournir aux Preſtres des Idoles les trompettes

ſulez : Mais ils ne le trouvent pas à cette peine, & je vous ay déja fait remarquer que les Démons ne leur ſont que trop fideles. Autant qu'il eſt vray que ces malins eſprits rendent des Oracles aux Indes, autant ſeroit-il ridicule de ſuppoſer en ce païs-cy, comme on l'a fait par rapport aux ſiécles paſſez, que ces Oracles ſe rendiſſent par la bouche des Statuës. Vous avez démontré le peu de fondement de cette



Peuples, je n'ay jamais entendu dire qu'aucune Idole ait parlé: cependant je n'ay rien épargné pour m'inſtruire à fonds de tout ce qui regarde les Idoles & ceux qui les adorent.

Ce qu'il y a de plus convaincant, c'eſt que rien n'auroit eſté ſi aiſé que d'imaginer cet expédient, ſi les Démons n'euſſent point eux-meſmes rendu les Oracles par la bouche des hommes. On voit dans les Indes des Statuës énormes

roit bien grossier, & j'ay peine à croire qu'aucun Indien s'y laissast tromper. Voicy quelques exemples qui vous apprendront dequoy sont capables les Prestres des Indiens en matiére d'imposture, mais qui vous convaincront en mesme temps, qu'ils ont affaire à des Gens qui ne sont pas aisément les dupes de leur supercherie. Vous jugerez par-là que puisque c'est une opinion si constante & si universelle

à peu refroidir son ancienne dévotion. Il eftoit avant ce temps-là trés-régulier à vifiter tous les mois un Temple fameux qu'on nomme *Manarcovil.* Il y faifoit de groffes aumofnes aux Preftres de ce Temple, & vous pouvez juger qu'une dévotion fi libérale ne pouvoit manquer d'eftre fort de leur gouft. Mais quelle défolation pour eux, quand ils s'apperçurent que le Prince abandonnoit leur Temple ! Je

... & comme la cho-
ſe eſtoit de la derniére impor-
tance pour eux, ils délibérérent long-temps enſemble ſur le party qu'ils avoient à prendre. La queſtion eſtoit d'engager le Prince à viſiter ſelon ſon ancienne couſtume le Temple de *Manarcovil*: S'ils eſtoient aſſez heureux que d'y réüſſir, ils ne doutoient point que les libéralitez ne ſe fiſſent à l'ordinaire.

Voicy donc le ſtratagéme

noit, diſoient-ils, du mépris que le Prince ſembloit faire de luy : que *Manar* l'avoit toûjours aimé & protégé ; qu'il ſe trouvoit cependant réduit à la triſte néceſſité de le punir de l'outrage qu'il en recevoit ; & qu'un reſte de tendreſſe luy arrachoit ces larmes, qu'on luy voyoit répandre en abondance.

Le Roy de *Tanjaour*, bon Payen & ſuperſtitieux à l'excez, fut effrayé de cette nou-

de repa-
rer avec uſure le tort que ſa négligence pouvoit avoir fait à ſon culte dans l'eſprit de ſes ſujets. Pour accomplir ſa parole, il s'y prit de la maniére du monde la plus capable de ſatisfaire les Brames ; car il leur fit diſtribuer ſur le champ mille écus qu'il avoit apportez à cette intention. Le pauvre Prince ne s'aviſoit pas meſme de ſoupçonner la moindre fourberie de la part des Bra-

pas tout-à-fait si crédules. Un entr'autres s'approcha du Roy comme il sortoit du Temple, & luy dit qu'il y avoit quelque chose de si extraordinaire dans cét événement, qu'il y soupçonnoit de la supercherie. Le Prince s'emporta d'abord contre l'Officier, & regarda un pareil doute comme une impiété détestable, Cependant à force de luy répeter la mesme chose, l'Officier obtint la permission qu'il demandoit avec

ment surpris de ne trouver rien qui appuyast ses conjectures: Il s'estoit imaginé qu'il y avoit un petit canal de plomb qui passoit de dessus l'Autel dans le corps de la Statuë, & que par ce moyen on y seringuoit de l'eau, qui couloit ensuitte par les yeux. Il ne trouva rien de semblable; mais comme il s'estoit si fort avancé, il fit de nouvelles recherches, & découvrit enfin par une petite ligne presque im-

d'avoir enfin rencontré ce qu'il chèrchoit! Mais quelle ſurpriſe pour le Prince, quand on luy fit voir de ſes propres yeux l'impoſture des Brames qui l'avoient ainſi trompé! Il entra dans la plus furieuſe colére, & chaſtia à l'inſtant ces Fourbes. Il commença par ſe faire rendre la ſomme qu'il avoit donnée, & condamna les Brames à mille écus d'amende. Il faudroit connoiſtre combien ces ſortes de Gens ſont attachez à

parler par la bouche de leurs Idoles, la choſe eſtant auſſi facile que je vous l'ay montré, s'ils avoient cru pouvoir prendre à ce piége les Gentils qui conſultent les Oracles; ou ſi ces Oracles ne ſe rendoient pas conſtamment aux Indes, non par l'organe des Statuës, mais par la bouche des Preſtres, que le Démon fait entrer dans une eſpéce de fureur & d'enthouſiaſme, ou meſme par la bouche de quelqu'un de ceux

qui

qu'un Oracle eſt prononcé par quelqu'autre voye que ce puiſſe eſtre, deſlors on y ſoupçonne de la fraude & de la ſupercherie.

Deux Marchands, racontent nos Indiens, avoient enterré de concert dans un endroit fort caché un thréſor qui leur eſtoit commun; le thréſor fut cependant enlevé: celuy des deux qui avoit fait le coup, eſtoit le plus hardi à ſe déclarer innocent, & à trait-

ſeroit ſaiſi du Dieu ou du Démon auquel on s'adreſſoit. Mais on fut bien ſurpris, lors qu'on entendit ſortir de l'arbre une voix, qui déclaroit innocent du vol celuy qui en eſtoit l'autheur, & qui en chargeoit au contraire l'infortuné Marchand qui n'en avoit pas meſme eu la penſée. Mais parce que c'eſt une choſe inoüie aux Indes, que les Oracles ſe rendent de cette maniére, ceux qui eſtoient dé-

l'arbre, enſuitte on y mit le feu, afin que la fumée, ou l'ardeur de la flamme obli-geaſſent l'Oracle à parler un autre langage; ſuppoſé, comme on s'en doutoit, qu'il y euſt quelqu'un de caché dans le tronc de l'arbre. L'expédient réüſſit: Le malheureux qui ne s'eſtoit pas attendu à cette épreuve, ne jugea pas à propos de ſe laiſſer bruſler; il cria de toute ſa force qu'il alloit tout déclarer, & qu'on

ny parler. Ce qui peut bien arriver quelquefois, c'eſt que les Démons faſſent mouvoir de petites Idoles, quand les Idolâtres le ſouhaittent avec empreſſement, & que, pour l'obtenir, ils employent les moyens néceſſaires. Voicy ce que les Chreſtiens, qui ont eu autrefois de grandes habitudes avec les Idolâtres, m'ont raconté ſur cette eſpéce de prodige opéré par le Démon.

Certains Pénitens font des

endroits du monde également éloignez les uns des autres. Ils invoquent ces fausses Divinitez, & il arrive de temps en temps que quelqu'une de ces Statuës se remuë à la vûë de tous les assistans ; & tourne dans l'endroit mesme où elle est placée, sans que personne s'en approche. Cela se fait certainement de maniére qu'on ne peut attribuer ce mouvement, qu'à l'operation invisible du malin esprit.

après qu'ils ont employé tou-
tes les oraiſons ſacrileges deſtinées à cette opération ſuperſtitieuſe, les Statuës demeurent immobiles; & c'eſt alors un tres-mauvais augure. Ce qui eſt certain, c'eſt qu'elles s'agitent quelquefois, & ſe mettent dans un aſſez grand mouvement. Je ſçais encore ce fait de Perſonnes, qu'on ne peut accuſer d'eſtre trop crédules en cette matiere, & qui par-là n'en ſont que plus dignes de foy.

jamais rien lu de semblable, quelque application que j'aye apportée à m'instruire de tout ce qui regarde le culte des Idoles.

Je finis cette Lettre, Mon Reverend Pere, par ce qu'il y a, dans la matiére que je traite, de plus intéressant & de plus glorieux à notre sainte Religion. Je parle du silence miraculeux des Oracles dans les Indes, à mesure que Jesus-Christ y est reconnu &

rempart qu'on puiſſe oppoſer avec ſuccez, à la cruelle tyrannie que ces Maiſtres impérieux exercent ſur leurs Eſclaves.

Je ne prétends pas dire, que du moment que l'Etendart de la Croix fut levé dans les Indes par les premiers Miſſionnaires qui y ont planté la foy, on ait vû tout-à-coup ceſſer tous les Oracles dans toutes les parties de l'Inde Idolâtre; & que les Démons depuis ce

avez fait voir que les Oracles du Paganiſme n'ont ceſſé qu'à meſure que la doctrine ſalutaire de l'Evangile s'eſt répanduë dans le monde ; que cet événement miraculeux pour n'eſtre pas arrivé tout-à-coup & en un inſtant, n'en doit pas eſtre moins attribué à la force toute-puiſſante de JESUS-CHRIST, & que le ſilence des Démons, auſſi-bien que la deſtruction de leur tyrannie, n'en eſt pas moins un effet de

d'eftre témoins.

En effet, quand il arrive que quelques Chreftiens fe trouvent par hazard dans ces affemblées tumultueufes, où le Démon parle par la bouche de ceux dont il fe faifit, il garde alors un profond filence, fans que les Prieres, les Evocations, les Sacrifices réïterez foient capables de le luy faire rompre. Ce qui eft fi commun dans les endroits de la Miffion de Maduré où nous

voicy quelques exemples.

Il y a peu d'années que dans une Procession solemnelle où l'on portoit en triomphe une des Idoles de Maduré, le Démon s'empara d'un des spectateurs. Dés qu'on eut apperçû dans luy les signes qui marquoient la présence du Démon, on s'approcha de luy en foule, pour estre à portée d'entendre les oracles qu'il prononceroit. Un Chrestien passa par hazard dans cet endroit:

en devoir de le cher-
cher, mais celuy-cy s'échappa, & vint en haſte ſe retirer à noſtre Egliſe.

Un de nos Miſſionnaires allant dans une Bourgade, s'arreſta dans une de ces ſalles qui ſont ſur les chemins pour la commodité des Paſſans. Le Pere s'eſtoit retiré dans un coin de la ſalle : mais un des Chreſtiens qui l'accompagnoient, s'apperçut que dans la ruë voiſine les Habitans en-

qu'il euſt eſté reconnu de celuy dont le Démon s'eſtoit ſaiſi : mais le Démon luy-meſme reſſentit bien-toſt le pouvoir de ce nouveau venu : Il ceſſa dés le moment meſme de parler ; on eut beau luy promettre des Sacrifices, on n'en put tirer une ſeule parole. Cependant le Chreſtien ſe retira à peu prés auſſi ſécrétement qu'il eſtoit venu. Le Démon alors délivré de la préſence d'un plus puiſſant que luy, ſe mit

Révérend Pére, si je voulois vous raconter tout ce que je sçay d'événemens semblables: Ils confirment tous d'une maniére invincible que le pouvoir des Esprits de ténébres ne peut tenir contre la puissance victorieuse que JESUS-CHRIST communique aux Enfans de lumiére, qui se font les Disciples & les Adorateurs de sa Croix. Je puis dire seulement en général, conformément à une de vos remar-

Mais ce n'eſt pas ſeulement en impoſant ſilence aux Oracles, que ſe manifeſte le pouvoir de la Croix ſur l'empire des Démons; c'eſt encore du moins avec autant d'éclat, par la vertu miraculeuſe qu'elle a de forcer ces Tyrans d'abandonner les malheureux dont ils s'emparent, & qu'ils tourmentent de la maniére la plus cruelle. C'eſt-là un ſecond article dont les Idolâtres & les Chreſtiens conviennent ſans

noſtre ſainte Religion. En ef-
fet, ces hommes ſi maltraitez par le Démon, n'ont pas pluſtoſt commencé à ſe faire inſtruire de nos ſaints Myſtéres, qu'ils ſe ſentent ſoulagez ; & enfin au bout de quinze jours, ou d'un mois tout au plus, ils ſe trouvent entiérement délivrez, & joüiſſent d'une parfaite ſanté.

Au reſte, jugez combien il faut que cette opinion univerſelle ſoit bien fondée : car rien

puiſſante de noſtre ſainte Religion: Quand on eſt ſoy-meſme de bonne foy, & qu'on connoiſt le génie des Indiens, on n'eſt guéres tenté de recourir à de pareilles ſuppoſitions. Les Idolâtres, & ſur tout ceux qui ſont les plus dévots envers leurs Idoles, & qui par la meſme raiſon ſont plus ſujets aux inſultes du Démon, ont d'étranges préjugez contre la Religion Chreſtienne. Ils n'ont aucun avantage

encore plus terribles à l'égard de ceux qui ſont de Caſtes où il y a peu de Chreſtiens, & où par conſéquent il leur ſeroit difficile & preſque impoſſible aprés cette démarche, de trouver des Perſonnes qui vouluſſent s'allier à eux.

Cette derniére reflexion me paroiſt la plus conſidérable ; mais il n'y a que ceux qui vivent parmy ces Peuples, qui puiſſent en comprendre toute la force. Pour la concevoir

les marier avec avantage; mais il n'eſt point permis de contracter aucune alliance hors de ſa Caſte particuliére. Ainſi embraſſer le Chriſtianiſme quand on eſt d'une Caſte où il y a peu de Chreſtiens, c'eſt renoncer en quelque ſorte à l'établiſſement de ſa famille, & combattre par conſéquent les ſentimens les plus vifs & les plus naturels. Cependant les tourmens que le Démon fait ſouffrir à ces malheureux ſont

JESUS-CHRIST les dé-
tache peu à peu de leurs anciennes ſuperſtitions, & leur fait embraſſer cette Loy ſainte, qui leur procure de ſi grands avantages dés cette vie, & qui leur en promet d'infiniment plus grands pour l'Eternité.

Ce ne ſont point-là encore une fois, de ces événemens rares & dont on ne voye que peu d'exemples ; c'eſt un miracle preſque continuel, & qui

inceſſamment quelqu'un de ces malheureux chercher du ſecours dans nos Egliſes ; & je puis aſſurer en mon particulier avec toute ſorte de ſincérité, qu'il y en a preſque toujours quelqu'un à *Aour*, qui eſt une de nos principales Egliſes, & où j'ay demeuré pluſieurs années. C'eſt-là, & j'en ay eſté ſouvent le témoin, que les Chreſtiens de tout âge, de tout ſexe, de toute condition chaſſent les

nos Chreſtiens d'Europe ; juſ-
ques-là meſme qu'ils contraignent ſouvent les Démons de rendre malgré eux témoignage à la force toute-puiſſante de JESUS-CHRIST ; & qu'on voit tous les jours ces malheureux Eſprits avoüer qu'ils ſont cruellement tourmentez dans les Enfers, que le meſme ſort attend tous ceux qui les conſultent, qu'enfin la ſeule voye d'éviter de ſi grands tourmens, eſt d'em-

avec une genereuse confiance de rien attenter sur leur personne, quand une fois ils se sont armez du signe de nostre Rédemption. Néanmoins ce sont souvent ces mesmes Indiens qui ont esté le plus cruellement maltraitez par les malins Esprits, & qui les redoutoient le plus tandis qu'ils vivoient dans les ténébres du Paganisme.

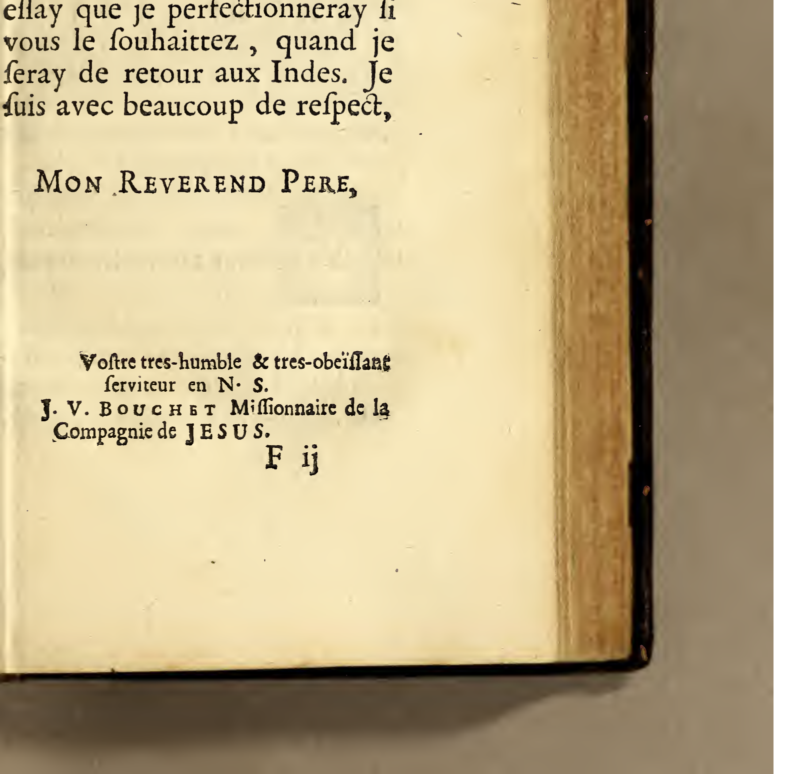
* C'est ainsi que les Indiens appellent leur Docteur ou leur Pere spirituel.

ce qu'ils n'en eſtoient pas morts. Ils n'ont jamais pû me rendre compte des réponſes que le Démon a rendu par leur bouche, ni de la maniére dont les choſes ſe paſſoient lorſqu'il eſtoit en poſſeſſion de leur corps. Alors ils eſtoient tellement hors d'eux-meſmes, qu'ils n'avoient aucun uſage libre de leur raiſon ni de leurs ſens, & ils n'avoient aucune part à ce que le Démon prononçoit & opéroit par eux.

Peut-

comparer aux Fidelles des premiers siécles, je me ferois un grand scrupule de douter un seul moment de la validité des témoignages qu'ils me rendent. Ils croiroient faire un grand péché s'ils trompoient leur *Gourou* ou leur Pere spirituel, & certainement ceux que j'ay interrogez sont d'une conscience si délicate, que la seule apparence du péché les jette dans des inquiétudes que

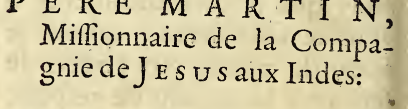
naires & des fervens Chreſtiens qui nous aident dans nos travaux Apoſtoliques, d'apprendre que la gloire de la Religion à laquelle ils contribuent par leurs libéralitez, ſe répand avec tant d'éclat dans les païs infidelles? Je ſuis ſeur que perſonne n'y prend plus d'intéreſt que vous, Mon Reverend Pere, & que vous me ſçaurez gré de vous avoir fait



eſſay que je perfectionneray ſi vous le ſouhaittez, quand je ſeray de retour aux Indes. Je ſuis avec beaucoup de reſpect,

MON REVEREND PERE,

Voſtre tres-humble & tres-obeïſſant
ſerviteur en N. S.
J. V. BOUCHET Miſſionnaire de la
Compagnie de JESUS.



PERE MARTIN, Miſſionnaire de la Compagnie de JESUS aux Indes:

Au Pere de Villette de la meſme Compagnie.



MON REVEREND PERE,

P. C.

L'intéreſt que vous prenez aux bénédictions que Dieu ré-

ne me trompe, que finit ma Relation. Il faut vous rendre compte maintenant de ce qui s'eſt paſſé de plus ſingulier depuis ce temps-là.

Ce fut la veille du Mercredy des Cendres que je partis de Coromandel pour retourner dans la Miſſion qu'on m'a deſtinée. Il eſtoit environ minuit quand je me trouvay avec mes Diſciples ſur le bord d'une riviére qu'il fallut traverſer. L'obſcurité nous engagea dans

roient pas de nous reprocher que nous ſommes *Pranguis*, * & cette idée qu'ils auroient, nous rendroit mépriſables à leurs yeux, & leur inſpireroit pour la Religion une horreur qu'on ne pourroit jamais vaincre.

Aprés avoir marché quelque temps, je paſſay le reſte de la nuit dans une mazure

* C'eſt ainſi qu'ils appellent les Europeans.

bien - toſt conjecturé d'où je venois. Ainſi je me remis en chemin deux heures avant le jour, & je fis encore une longue traite, dont je fus extrémement fatigué.

Le Seigneur avoit ſes vûës en m'inſpirant de marcher à ſi grandes journées. Sur le ſoir nous viſmes paroiſtre à noſtre droite quatre ou cinq perſonnes, qui avançoient vers nous à grands pas dans le deſſein de nous joindre. Nous cruſmes

Je me détournay donc de mon chemin afin de les ſuivre, & j'arrivay vers la fin du jour ſur le bord d'un eſtang fort écarté ; c'eſt-là qu'ils avoient tranſporté la malade, parce qu'il y auroit eu du danger à entrer dans le Village, dont les Habitans ſont preſque tous Idolâtres, & ennemis du nom Chreſtien. Je fus extrémement édifié des ſaintes diſpoſitions de cette mourante. Aprés l'avoir con-

Providence venoit de le déli-
vrer : il eſtoit allé de grand
matin à ſon Confeſſionnal ;
(c'eſt une Cabane couverte de
paille où il y a un petit treil-
lis qui répond à la cour de
l'Egliſe, & où les Chreſtiens ſe
rendent un à un pour ſe con-
feſſer.) En ſecoüant la peau de
cerf ſur laquelle nous avons
couſtume de nous aſſeoir, il
en ſortit un gros ſerpent, de
ceux qu'on appelle en Portu-
gais *Cobra-Capel.* Le venin en

Lettre quelques exemples aſſez ſinguliers : ils ſuffiſent pour vous faire connoiſtre que c'eſt-là un danger aſſez ordinaire que nous courons dans la Miſſion de Maduré.

L'eſpéce de Serpent dont je parle, eſt encore plus commune dans ces terres que dans les autres endroits de l'Inde, parce que les Gentils s'imaginant que ces ſerpens ſont conſacrez à un de leurs Dieux, leur

dant tout bon qu'il eſt, il ne laiſſe pas de porter la mort dans le ſein meſme de ſes adorateurs.

Le reméde ſpécifique contre la morſure de ces ſerpens & de quantité d'autres beſtes venimeuſes qu'on trouve aux Indes, ſe nomme *Veia-Marondou*, c'eſt-à-dire le reméde au venin. Il eſt plus en uſage parmy les Chreſtiens que parmy les Gentils, parce que ceux-cy recourent auſſi-toſt aux invo-

portant qu'il en avoit reçû.

Ce n'eſt pas ſeulement contre la morſure des ſerpens, que les Idolâtres employent les pactes ſuperſtitieux, c'eſt preſque dans toutes leurs maladies. Une des choſes qui fait le plus de peine aux nouveaux Fidelles, qui ſont ſi fort meſlez parmy les Gentils, c'eſt d'empeſcher, quand ils ſont malades, que leurs Parens

* Pénitent Gentil.

luy, ou qu'il s'eveille, il ne manque pas d'arracher ces caractéres infames, & il aime mieux mourir que de recouvrer sa santé par des voyes si criminelles. On en voit qui ne veulent pas mesme recevoir les remédes naturels de la main des Gentils, parce qu'ils y meslent souvent des cérémonies superstitieuses.

Je ne m'arrestay qu'un demi jour à *Couttour*, & j'en partis dés le lendemain. Je repassay

tiſé avoit touché pluſieurs Gentils, & qu'ils n'attendoient qu'un Catéchiſte pour ſe faire inſtruire & embraſſer le Chriſtianiſme. Mais j'eus la douleur de me voir fruſtré d'une partie de mes eſpérances. L'Ennemy du Pere de Famille avoit ſemé la zizanie dans ce petit champ ; la pluſpart de leurs Parens s'eſtoient ſoûlevez contre eux, & en avoient ſéduit pluſieurs ; de trente-

grace ; je reprochay aux uns leur laſcheté, & j'encourageay les autres. Quatre ou cinq des plus fervens m'accompagnérent juſqu'à une Peuplade voiſine appellée *Kokeri*.

J'y trouvay le Pere Antoine Dias fort occupé à entendre les Confeſſions des Fidelles qui s'eſtoient rendus en foule à ſon Egliſe. J'eus la conſolation d'aider ce zélé Miſſionnaire, & nous ne fuſmes libres l'un &

Chreſtiens de cette nouvelle Egliſe font leurs offrandes.)
» Comme je n'ay plus guére de
» temps à vivre, me dit-elle, je
» vous prie de recevoir cette
» ſomme, afin de faire prier
» Dieu pour moy aprés ma mort.
Je luy répondis que nous adreſſions continuellement à Dieu des prieres pour la ſanctification des Fidelles, & que

* C'eſt environ deux écus de noſtre monnoye.

que vous ne déterminiez à «
quelle bonne œuvre je dois «
l'appliquer. Comme elle me «
preſſoit fort, je luy fis faire
attention à la pauvreté extré-
me de l'Egliſe où nous eſtions.
Ah! me dit-elle, toute tranſ- «
portée de joye, que vous me «
faites plaiſir! non-ſeulement je «
conſacre les vingt Fanons à «
l'embelliſſement de l'Egliſe, «
mais j'y deſtine encore tout ce «
que déſormais je pourray re- «
cueillir de mon travail. Une «

temps où l'on eſtoit menacé d'une famine générale, un bon Néophyte vint trouver le Pere Bouchet, & mit à ſes pieds cinq Fanons *. Le Pere refuſa d'abord ſon offrande, apportant pour raiſon que, durant la cherté où l'on ſe trouvoit, il eſtoit difficile qu'il ne
» fuſt dans le beſoin. Il eſt vray,
» mon Pere, répondit ce fervent

* C'eſt environ trente ſols de noſtre monnoye.

ne me payera-t-il pas au cen- «
tuple? Le Miſſionnaire ne put «
retenir ſes larmes à la vûë d'une ſi vive confiance en Dieu: Il reçut ſon aumoſne de peur d'affoiblir ſa foy; mais ce ne fut qu'à condition qu'il viendroit le trouver, dés qu'il manqueroit des choſes néceſſaires à ſa ſubſiſtance.

Comme le temps me preſſoit de me rendre à *Counampaty*, qui eſtoit le lieu de ma nouvelle Miſſion, je me ſépa-

on ne parloit que de la célébre victoire que le *Talavai* * venoit de remporter sur les troupes du Roy de *Tanjaour*, & qui pensa causer la disgrace du premier Ministre de ce Prince, un des plus cruels persécuteurs de nostre sainte Religion. Voicy comme on me raconta la chose. La maniére dont ce Ministre se tira du

* Prince ou Gouverneur Général de *Ticherapaly*.

que effort qu'il fit, il ne put arreſter les incurſions d'un Ennemi, dont la Cavalerie eſtoit beaucoup plus nombreuſe que la ſienne. Il crut que le plus ſeur pour luy eſtoit de faire diverſion ; ſur le champ il prit le deſſein de repaſſer le fleuve qui avoit fort baiſſé, afin d'aller enſuite porter la conſternation juſques dans le Royaume de *Tanjaour*. Il exécuta ce projet ſi ſecretement, que les Ennemis ne s'apperçurent de

païs. Ce fut en effet le parti auquel ils se déterminérent; mais ils choisirent mal le gué; & d'ailleurs les pluyes qui récemment estoient tombées sur les montagnes de Malabar où ce fleuve prend sa source, le grossirent de telle sorte au temps que ceux de *Tanjaour* tentoient le passage, que plusieurs Fantassins & quelques Cavaliers furent emportez par le courant. Le *Talavai* qui s'apperçut de leur désordre,

tume à recevoir les loix, en-
tra dans de grands ſoupçons de l'infidélité ou de la négligence de ſon premier Miniſtre *Balogi*, ou comme d'autres l'appellent, *Vagogi - Pandiden.* Les Grands qui le haïſſoient, & qui avoient conjuré ſa perte, appuyérent fortement ce ſoupçon, & firent retomber ſur luy le ſuccés infortuné de cette guerre. Mais *Balogi* ſans s'effrayer des complots qui ſe tramoient contre luy, alla ſe-

les principaux Marchands de la Ville & des environs. Il ordonna à chacun d'eux de luy prester une somme considérable sous peine de confiscation de tous leurs biens. Il tira tout ce qu'il put d'argent de ses Parens & de ses Amis; il détourna mesme une grosse somme du thrésor Royal; enfin en moins de quatre jours, il amassa prés de cinq cent mille écus, qu'à l'instant il em-

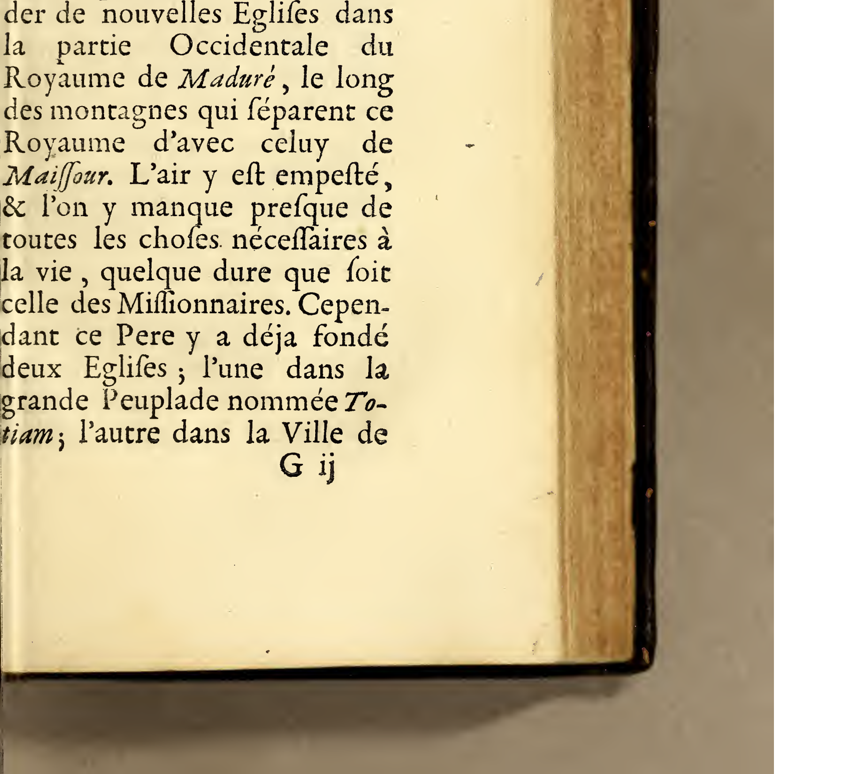
ploya

en eust connoiſſance, la paix fut concluë dans *Ticherapaly* avec le Roy de *Tanj. our.* C'eſt ainſi que le Vaincu donna la loy au Victorieux, & que le Miniſtre rentra dans les premiéres faveurs de ſon Prince. Son pouvoir devint plus abſolu que jamais. Il n'en uſa dans la ſuite que pour renverſer la fortune de preſque tous les Grands du Royaume, & pour faire ſouffrir aux Chreſtiens une cruelle perſécution dont

vers Seigneurs qui habitent ces bois. Il y a trois ans que le Pere Simon Carvalho prend ſoin de cette Egliſe, & malgré la foibleſſe de ſa ſanté, il y a fait des fruits extraordinaires.

La premiére année il baptiſa plus de ſept cens ſoixante perſonnes : la ſeconde, il en baptiſa mille ; & la troiſiéme, il en baptiſa douze cent quarante.

Les incommoditez preſque continuelles de ce fervent Miſ-



der de nouvelles Eglises dans la partie Occidentale du Royaume de *Maduré*, le long des montagnes qui séparent ce Royaume d'avec celuy de *Maissour*. L'air y est empesté, & l'on y manque presque de toutes les choses nécessaires à la vie, quelque dure que soit celle des Missionnaires. Cependant ce Pere y a déja fondé deux Eglises ; l'une dans la grande Peuplade nommée *Totiam* ; l'autre dans la Ville de

tour. Comme ils ſont voleurs de profeſſion, ils font des excurſions nocturnes, & pillent tous les païs circonvoiſins. Cependant quelque éloignez qu'ils ſoient du Royaume de Dieu par des engagemens ſi criminels, ils ne laiſſent pas d'affectionner les Miſſionnaires. C'eſt d'eux que nous tenons ce terrain où l'Egliſe eſt baſtie. La Peuplade ne peut guéres eſtre inſultée, parce qu'elle eſt environnée d'un bois

que les Anceſtres luy ont laiſ-
ez ; mais il a chérement con-
ſervé le reſpect & l'affection
qu'ils luy ont inſpiré pour les
Miſſionnaires.

Comme il faut traverſer
quatre ou cinq lieuës de bois
pour venir à *Counampaiy*, ce
dangereux trajet ſert quelque-
fois aux Néophytes moins fer-
vens de raiſon ou de prétexte
pour ſe diſpenſer de ſe rendre
à l'Egliſe aux jours marquez.
Et quoyque pour ſe mettre à

dans un lieu plus proche de *Tanjaour*, ou du moins d'un coſté qu'on puſt y venir par un païs découvert, qui ne fuſt ni des dépendances de ce Prince, ni expoſé aux irruptions des Voleurs. L'endroit qui luy a paru le plus propre à élever cette Egliſe, eſt au-de-là du fleuve, aſſez prés d'une Peuplade nommée *Elacourrichi*, & à l'entrée

* C'eſt ainſi qu'ils appellent les Miſſionnaires.

ques, & d'y rester jusqu'à la mi-Juin, qui eſt le temps où la riviére commence à ſe former, & à groſſir par les pluyes qui tombent alors ſur les montagnes de *Malabar*. Ainſi mon diſtrict eſt composé des terres de trois différens Princes; ſçavoir, du *Maduré*, de *Tanjaour*, & du *Naynar*. L'on n'y compte guéres moins de trente mille Chreſtiens. Comme l'étenduë en eſt fort vaſte, il eſt rare qu'il ne s'y éléve ſouvent

dont ils voyoient croi-
ſtre le nombre chaque jour, conjurérent leur perte : ils en prirent pluſieurs, ils en baſtonnérent quelques-uns, & s'engagérent tous par un écrit qu'ils ſignérent, à ne plus ſouffrir qu'aucun de la Contrée embraſſaſt le Chriſtianiſme. De plus, ils réglérent que ceux qui l'avoient déja embraſſé, renonceroient à la foy, ou ſeroient chaſſez des Peuplades. Ils ſongeoient meſme à dé-

prits à des conſeils moderez.

Le Catéchiſte du lieu qui avoit la réputation d'habile Médecin, & qui par-là s'eſtoit rendu néceſſaire à toute la Contrée, eut le courage d'aller luy-meſme trouver nos Ennemis, & de leur repréſenter vivement qu'il eſtoit injuſte de perſécuter une Loy dont les maximes eſtoient ſi ſaintes & ſi conformes à la droite raiſon : qu'elle enſeignoit à ne faire tort à perſonne, à faire du

tre ſainte loy, luy firent une réponſe qui n'étoit peut-eſtre jamais ſortie de la bouche des Gentils les plus brutaux & les »plus barbares. C'eſt, dirent-»ils, parce que cette Loy eſt »Sainte, que nous la haïſſons »& que nous voulons la dé-»truire. Si elle nous permettoit »de voler impunément; ſi elle »nous diſpenſoit de payer le tri-»but que le Roy exige; ſi elle »nous apprenoit à tirer ven-»geance de nos Ennemis, & à

fors, dit le Catéchiste, puisque «
vous m'y forcez, mais cher- «
chez un Médecin qui prenne «
soin de vous, & qui vous gué- «
risse de vos maladies, comme «
je l'ay fait si souvent. «

Cette persécution s'étant élevée à l'insçu du Gouverneur de la Province, je l'envoyay aussi-tost visiter par un de mes Catéchistes; cette honnesteté fut soustenuë de quelques présens selon la coustume du païs. Le Catéchiste

avoient passé entr'eux. On en demeura là de peur de les aigrir, & nous nous contentasmes d'avoir mis le Gouverneur dans nos intérests.

Cette épreuve, au reste, n'a servi qu'à faire éclater davantage la fermeté de nos Néophytes ; un d'eux s'est signalé par une constance & une générosité vrayement Chrestienne. On l'a foüetté à diverses reprises d'une maniére cruelle; on luy a serré étroitement les

Ce fut principalement ſur un des plus anciens Chreſtiens que les Gentils déployérent toute leur rage. Il eſtoit habile Sculpteur. Les Gentils l'avoient ſouvent preſſé de travailler aux chars de triomphe deſtinez à porter leurs Idoles ; mais ils ne purent vaincre ſa réſiſtance. Ils diſſimulérent quelque temps, parce qu'ils avoient beſoin de luy pour d'autres ouvrages. Enfin, la fureur l'emportant

me, ou un homme riche, qui connoiſſoit ſon habileté, le recueillit dans ſa maiſon, & l'occupa à divers ouvrages.

Dans la ſuitte, ceux meſme dont il avoit eſté ſi indignement traitté, le firent prier d'oublier les inſultes paſſées, & de retourner parmi ſes Concitoyens dont il ſeroit reçu avec honneur. Je l'envoyay chercher moy-meſme, & l'exhortay à rentrer au pluſtoſt en poſſeſſion de ſes biens; mais

qu'un inſtant où l'eſpérance «
du gain & la crainte des «
mauvais traitemens me fe- «
roient céder à leurs inſtances. «
Maintenant je n'ay plus rien à «
perdre, puiſque je ne poſſéde «
rien. Je gagneray ma vie à la «
ſueur de mon front : ſi le «
Maiſtre que je ſers veut m'em- «
ployer à des ouvrages défen- «
dus, je puis me retirer ail- «
leurs; au lieu que ſi je rentre «
dans les biens dont on m'a «
dépoüillé, puis-je compter ſur «

pour la Religion qu'il n'avoit fait juſqu'alors. C'étoit le chef d'un petit Village. Tous ceux qui y poſſédent quelque fonds de terre, luy payent tous les ans un certain droit. Ces redevances l'obligent de ſon coſté à donner chaque année un feſtin à ſes Compatriottes. On accompagne ce feſtin de cérémonies qui tiennent fort de la ſuperſtition Payenne. Il y en a une entr'autres auſſi infame qu'elle eſt riſible. Celuy

agité d'un esprit étranger. Il doit ensuite parcourir toutes les maisons de la Peuplade, y faire mille gestes ridicules, & y affecter une infinité de postures lascives & indécentes. Les femmes qui se tiennent à leur porte pour estre témoins de ce spectacle, souffrent sans nulle pudeur ces bouffonneries infames; elles le saluent mesme comme une Divinité, s'imaginant qu'un de leurs Dieux s'empare de luy, & le force à

ne ſe gênoit rien de ſuperſtitieux, aprés-quoy il ſe retiroit pour ne pas participer aux criminelles folies des Idolâtres. Un autre eſtoit ſubſtitué à ſa place par l'Aſſemblée, qui ſe chargeoit de la concluſion du feſtin, en faiſant les cérémonies inſenſées que je viens de décrire. Mais quelques Ennemis des Chreſtiens s'aviſérent de lui intenter procés, prétendant qu'il eſtoit déchû de ſes droits,

lage, à le mettre dans quelque posture grotesque pourvû qu'il n'y meslast rien d'indécent. Où est le crime, pour- «
suivoit-il, si je déclare d'a- «
bord que je fais toutes ces «
choses par pur divertissement, «
que je ne suis point animé de «
l'esprit de leur Dieu, & que je «
renonce à toutes les réveren- «
ces & à tout le culte qu'on me «
rendra. «

C'est ainsi que ce pauvre homme cherchoit à s'abuser

n'y avoit point d'autre moyen de maintenir ſes droits & ſes préeminences dans le Village, il devoit abſolument y renoncer; qu'autrement je ne le reconnoiſſois plus pour enfant de Dieu, ni pour mon Diſciple.

Je m'apperçus à ſon air que mes raiſons & mes menaces n'auroient fait qu'une légére impreſſion ſur ſon eſprit, ſi elles n'avoient eſté ſouſtenuës de l'exemple du fervent Chre-

nies si contraires à la foy & aux bonnes mœurs, il renonçoit dés maintenant à tous les droits & à tous les avantages qu'il avoit possédez jusqu'alors. Il faut connoistre quel est l'attachement de ces Peuples pour ces sortes de droits, afin de bien juger de la violence que ce Chrestien a dû se faire en cette rencontre.

Ce fut le Gouverneur d'une Peuplade qu'on nomme *Chitrakuri*, qui excita la se-

Ils s'animoient l'un l'autre à augmenter le nombre des Fideles, luy parmi les hommes, & elle parmi les femmes : leur exemple & leurs diſcours en avoient déja gagné à JESUS-CHRIST plus de quarante en moins de deux ans. La femme ſur tout donnoit des marques d'un zéle qui égaloit celuy de nos Catéchiſtes. Elle avoit engagé ſon mari à tranſcrire les priéres qui ſe récitent tous les

* Ce mot ſignifie, *Marguerite*.

mations de la Peuplade par le moyen de certains remédes qu'elle distribuoit aux malades avec un succés, qui certainement ne venoit ni de son habileté ni de son expérience. Elle s'attachoit par-là tous les cœurs, & faisoit gouster à des familles entiéres les véritez saintes de nostre Religion. Un jour ayant engagé plusieurs de ces familles à se convertir à JESUS-CHRIST, & leur ayant enseigné elle-mesme les prié-

en colere, pourquoy il venoit séduire les Peuples, & leur enseigner sans sa permission une Religion étrangére. Je ne me souviens point quelle fut sa réponse, mais elle déplut au Gouverneur, & il fit signe à ses Gens de maltraiter le Catéchiste.

On luy donna d'abord quelques coups qu'il souffrit avec une patience invincible : mais comme on vouloit luy oster le

* C'est à dire, *Pierre*.

Toupetie

nérent par les cheveux hors de la Peuplade, & l'y laisſérent tout meurtri & nageant dans ſon ſang, avec défenſe ſous peine de la vie de paroiſtre jamais dans la Peuplade.

Ce mauvais traitement fait au Catéchiſte eſtoit, ce ſemble, le prelude des maux qui eſtoient preſts de fondre ſur le reſte des Chreſtiens. Néanmoins on vit bien-toſt renaiſtre le calme, & le Gouverneur ne pouſſa pas plus loin

que j'en pouvois attendre. Le Gouverneur de la Peuplade reçut ordre de ne plus inquiéter ni le Catéchiſte, ni les Neophytes.

Un temps conſidérable s'eſtoit écoulé depuis l'éxil de *Raïapen* juſqu'à ſon rappel, & je craignois fort que cette Chreſtienté encore naiſſante, n'eſtant plus cultivée par ſes ſoins, ne vinſt à chanceler dans la foy. Mais la vertueuſe *Mouttai* avoit pris le ſoin de forti-

ce Sacrement de noſtre regeneration en JESUS-CHRIST.

Parmi le grand nombre de Bapteſmes que j'adminiſtray en ce ſaint temps, il y en a deux ou trois qui ont quelque choſe de ſingulier. Le premier fut celui d'une Dame de la Cour nommée *Minakchiamal.* Elevée dans le Palais dés ſon bas âge, elle eſtoit entrée fort avant dans la confidence de la Reine-mere, qui l'avoit eſtablie comme la Preſ-

de peur que celle qu'on auroit negligée ne fust mécontente, & ne fist tomber sa malédiction sur la famille Royale. On lui avoit fait épouser un Grand du Royaume qui avoit l'intendance générale de la maison du Prince. Ce mariage donnoit la liberté à *Minakchiamal* de sortir de temps en temps, & de s'instruire de ce qui se passoit hors du Palais. Elle entendit parler de la loy des Chrestiens, & elle eut

par ses discours une haute idée de noſtre ſainte Religion. Il arriva meſme que dans les divers entretiens qu'ils eurent enſemble, ils réconnurent qu'ils eſtoient parens aſſez proches. La proximité du ſang redoubla l'eſtime & la confiance. Cependant bien qu'elle connuſt la ſainteté de la loy Chreſtienne, elle ne parloit pas encore de l'embraſſer. Une diſgrace inopinée fraya le chemin à la lumiére qui vint

p. ; & le chagrin qu'elle en conçut, mina peu à peu sa santé, & luy causa une maladie violente. D'ailleurs le Démon la tourmentoit souvent en reconnoissance des Sacrifices qu'elle luy offroit chaque jour ; & ce n'estoit que parmi les Chrestiens qu'elle trouvoit de l'adoucissement à ses maux, & une force extraordinaire contre les attaques du malin Esprit.

Mais cela ne suffisoit pas

d'enfans & qu'il desesperoit d'en avoir, il passa à de secondes nôces, sans cependant dépoüiller *Minakchiamal* du titre & des prérogatives de premiére femme. Ce coup imprévu luy fut plus sensible que tous les autres ; Dieu en mesme temps répandit dans son ame les plus vives lumiéres ; elle fut parfaitement convaincuë de la vérité de nostre Religion, & prit enfin la résolution de l'embrasser.

de ce qu'elle avoit appris de noſtre Religion, elle ne luy faiſoit pas appercevoir quel eſtoit là-deſſus ſon deſſein. Le parti qu'elle prit, fut de repréſenter à cette Princeſſe, que ſes infirmitez ne lui permettant plus d'avoir ſoin des Idoles, ni de ſe rendre aux Sacrifices, elle la prioit inſtamment de confier cet employ à une autre. La Reine écouta ſes raiſons, en luy ordonnant néanmoins de

l'impatience qu'elle avoit de porter le caractére des enfans de Dieu, elle demanda permiſſion à la Reine de s'abſenter du Palais pour quatre ou cinq jours ; & l'ayant obtenuë, elle ſe mit auſſi-toſt en chemin pour venir me trouver à *Counampaty*. Son mari vouloit qu'elle priſt un *Palanquin*, voiture ordinaire des Gens de qualité, & qu'elle ſe fiſt ſuivre par un grand nombre de

voient de guide.

Comme cette maniére de voyager lui eſtoit nouvelle, ſes pieds s'enflérent extraordinairement; mais l'inſigne faveur qu'elle eſtoit ſur le point de recevoir, occupoit toute ſon attention; à peine meſme s'apperçut-elle qu'elle ſouffroit. Je lui conféray le Bapteſme avec le plus de ſolemnité qu'il me fut poſſible, & elle le reçut avec des ſentimens de joye qui

dont les perſonnes de mon "
rang ont couſtume de ſe pa- "
rer. "

La piété la portoit à faire quelque préſent à l'Egliſe: elle déſiroit ſur tout d'orner la ſtatuë de la ſainte Vierge d'un *Padacam* de perles & de rubis. (C'eſt une eſpéce d'ornement que les Dames Indiennes ſuſpendent à leur coû, & qu'elles laiſſent tomber ſur leur poitrine.) Noſtre couſtume eſt de ne recevoir que rarement les

que ma réſiſtance l'affligeoit, je crus devoir me relaſcher un peu de ma ſévérité. Je pris une partie des bijoux qu'elle me préſentoit, & je fis venir un Orfévre pour les mettre en œuvre ſelon ſes intentions. Ma prédiction ne fut que trop vraye ; peu aprés il s'éleva une perſécution, la maiſon de l'Orfévre fut pillée, & les libéralitez de *Minakchiamal* devinrent la proye du Soldat Gen-

dre une troiſiéme perſecution
à *Tanjaour*. Elle me raconta que pluſieurs Poëtes ayant récité des vers en l'honneur des faux Dieux devant le Roy qui ſe pique d'entendre la poëſie, un Poëte inconnu ſe leva au milieu de l'aſſemblée, & prenant la parole. Vous prodi- «
guez, leur dit-il, voſtre en- «
cens & vos éloges à des Divi- «
nitez chimériques; elles ne mé- «
ritent point les loüanges dont «
vous les comblez. Le ſeul Eſtre «

connu, & qu'il examineroit les raiſons qu'il avoit euës d'avancer une propoſition ſi hardie. Quand les Chreſtiens apprirent ce qui venoit de ſe paſſer au Palais, la conſternation fut générale : on ne doutoit point que dans la perſuaſion où l'on eſtoit, que ce Poëte avoit eſté apoſté par les Fidéles pour décrier les Dieux du païs, la perſécution ne duſt eſtre des plus ſanglantes. Il falloit donc cher-

pour le vray Dieu dans une Cour Payenne. Mais il n'y eut jamais moyen de l'attirer auprés du Miſſionnaire. Tout ce que purent ſçavoir les Catéchiſtes, c'eſt qu'il eſtoit Brame; & du nombre de ceux qu'on appelle *Nianigueuls*, c'eſt-à-dire, Spirituels, qui ont appris dans leurs anciens livres à ne reconnoiſtre qu'un Eſtre ſouverain ; & à mépriſer cette fou-

mes à ce nouvel athléte, & pour cela il lui fit proposer de lire la premiére partie de l'Introduction à la foy, composée par le Pere de Nobilibus, cet illustre Fondateur de la Mission de Maduré. Ce Livre est écrit dans toute la pureté de la Langue ; car ce Pere en connoissoit toutes les délicatesses. L'unité de Dieu y est démontrée par des raisons si

ras où le trouva le Pere Carvalho. Il lui vint à l'eſprit d'aller trouver le Roy, & de lui repréſenter qu'il ſeroit injuſte de condamner noſtre loy ſur les preuves inſuffiſantes qu'apporteroit un homme peu éclairé, que le Brame eſtoit plus enteſté qu'habile, qu'il n'avoit pas la premiére idée des raiſons fondamentales ſur leſquelles eſt appuyée la vérité d'un ſeul Eſtre ſouverain : qu'il s'offroit lui-meſme de ſouſte-

bile Théologien, & ſçait parfaitement la langue du païs. Cependant aprés quelques réfléxions, il jugea que cette démarche ſeroit plus préjudiciable qu'utile à la Religion, que ſa préſence fortifieroit l'opinion dont on eſtoit prévenu, que le Poëte n'avoit déclamé contre les Dieux qu'à l'inſtigation des Chreſtiens; qu'enfin l'indignation du Prince en deviendroit plus grande, & la

avoit fait un ouvrage en ce genre, lorſqu'il eſtoit Gentil, qui mérita les applaudiſſemens meſme du Prince. Depuis ſa converſion il n'employoit ſon talent qu'aux éloges de la Religion ſainte qu'il profeſſe. Un des jeunes Gens de la Ville, à qui il avoit autrefois enſeigné la Poëſie, s'aviſa un jour de luy demander des vers qu'il pût reciter à la feſte d'un des Dieux du païs. Le Chreſtien y conſentit de bonne grace; il

Le jeune homme lut d'abord ces vers avec complaisance; mais la fin de l'ouvrage luy fit bien-tost sentir le ridicule dont on le couvroit lui & son Dieu prétendu. De colére il va trouver un Poëte Idolâtre, qui d'intime ami de nostre Néophyte estoit devenu son ennemi irréconciliable, jusqu'à se vanter de le faire périr par l'épée d'un boureau. Une haine si outrée venoit de

mens, qu'enfin il fit tomber les vers entre les mains du Prince, qu'il ſçavoit eſtre fort jaloux de l'honneur de ſes Dieux.

Telle eſtoit la ſituation de la Chreſtienté de *Tanjaour*, quand je ſuccéday au Pere Carvalho. Il ſe répandoit tous les jours de nouveaux bruits qui me jettoient dans de nouvelles allarmes. Selon ces bruits l'eſprit du Prince s'aigriſſoit de plus en plus, & le feu de la perſécution alloit s'allumer

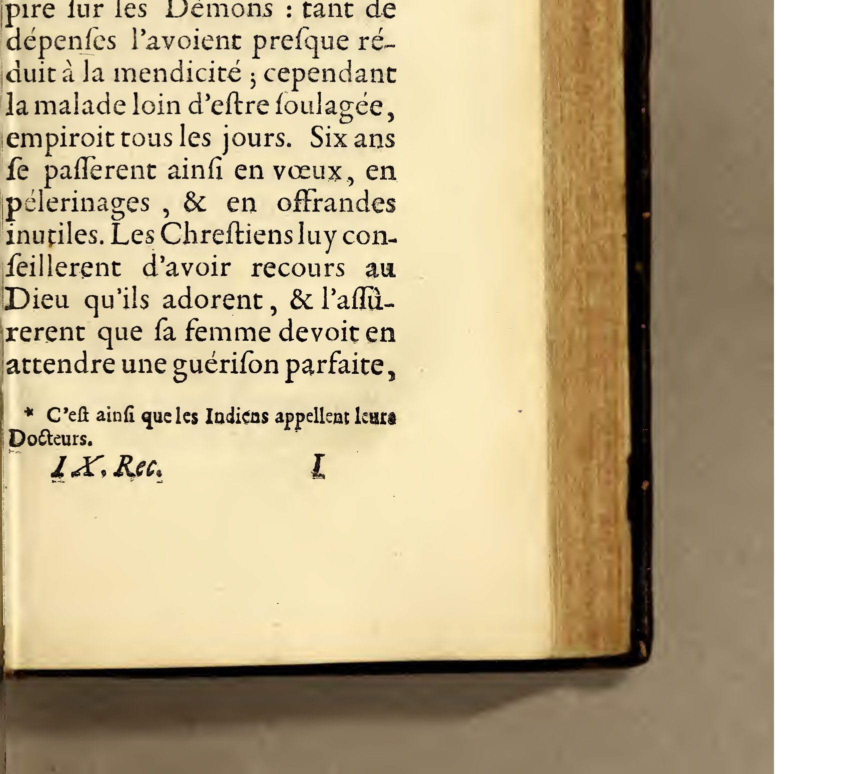
des préſens qu'ils devoient lui donner ; (car ces ſortes de viſites ne ſe rendent jamais les mains vuides) & je le ſuppliay de m'informer des ſentimens du Prince à noſtre égard, ſans me déguiſer ce que nous avions à craindre ou à eſpérer.

Un autre que *Chitabara*, témoin de nos allarmes, nous eut fait acheter chérement ſa réponſe. Mais ce Seigneur eſt d'une droiture & d'un déſintéreſſement qu'on ne trouve

s'étant échapez jusqu'à dire qu'un Prince ne doit tolérer aucune des Religions étrangéres, le Roy faiſant peu de cas de cet avis, avoit répondu qu'il ne vouloit contraindre perſonne ; & que cette réponſe avoit fermé la bouche aux mal intentionnez. Les Catéchiſtes vinrent tout triomphans m'apporter cette agréable nouvelle, qui rendit le calme & la tranquillité à tous les cœurs.

ren-mandalan. Elle eſtoit depuis long-temps fort tourmentée du Démon : quelquefois il lui prenoit des accés d'une folie qui n'avoit rien de naturel ; quelquefois cette folie ſe changeoit dans les tranſports de la plus violente fureur : d'autres fois elle perdoit tout à coup l'uſage de la parole , ou bien elle devenoit paralitique de la moitié du corps.

Son mari qui l'aimoit tendrement , n'avoit rien épargné



pire ſur les Démons : tant de dépenſes l'avoient preſque réduit à la mendicité ; cependant la malade loin d'eſtre ſoulagée, empiroit tous les jours. Six ans ſe paſſerent ainſi en vœux, en pélerinages, & en offrandes inutiles. Les Chreſtiens luy conſeillerent d'avoir recours au Dieu qu'ils adorent, & l'aſſûrerent que ſa femme devoit en attendre une guériſon parfaite,

* C'eſt ainſi que les Indiens appellent leurs Docteurs.

rieuſes, ſon enteſtement ceſſa, & il ſe détermina enfin à mener ſa femme à l'Egliſe de *Tanjaour* gouvernée alors par le Pere Carvalho.

Mais on fut bien ſurpris de trouver dans la femme encore plus de réſiſtance, que n'en avoit fait paroiſtre le mari. Ce qui parut extraordinaire, c'eſt que ſes jambes ſe roidirent tout à coup, & ſe collerent ſi fortement contre les cuiſſes, qu'on fit de vains efforts pour

ranſporter à l'Egliſe.

Dés que le pere Carvalho
a vit approcher, il ſe diſpoſa
i réciter ſur elle quelques prie-
es : il n'avoit pas encore com-
nencé, qu'elle ſe leva tout à
oup de deſſus le *Douli*, & mar-
hant droit au Pere qui eſtoit
ſſez loin, elle ſe jetta à ſes
ieds, ſans pourtant prononcer
ucune parole. Le mari qui la
it marcher d'un pas ſi ferme
ſi aſſûré, ne put retenir ſes
armes : il ſe jetta comme elle

de l'Eglise, & le Demon ne
donna plus aucun ſigne d'obſeſ-
ſion. Dés lors elle ſe ſentit com-
me déchargée d'un peſant far-
deau, elle avoüa meſme qu'elle
n'avoit jamais éprouvé une
joye auſſi pure que celle qu'elle
goûtoit.

Ne pouvant réſiſter à une
conviction ſi forte de la vérité
de noſtre Religion, elle preſſa
extrémement le Pere de l'ad-
mettre au rang des fideles. Mais
le Miſſionnaire ne croyant
pas devoir ſe rendre ſi toſt à
ſes empreſſemens, luy répon-

en l'aſſurant qu'elle n'avoit rien à craindre des attaques du Démon, pourvû qu'elle perſiſtaſt dans les bons ſentimens où il la laiſſoit. Cette réponſé la déſola ; elle obéït pourtant, & s'en retourna dans ſa Peuplade le cœur ſerré de la plus vive douleur.

Quelques mois aprés, ſon mari jugeant à ſes manieres que le Démon ne l'avoit pas tout à fait abandonnée, me l'amena à *Counampaty* où j'eſtois. Je l'éxa-

ces horribles phantômes, qui auparavant la tourmentoient presque à toute heure ; mais qu'elle se sentoit de temps en temps saisie de certaines frayeurs subites dont elle ignoroit la cause : qu'outre cela des songes affreux troubloient son sommeil presque toutes les nuits, & qu'elle en demeuroit étonnée le jour suivant ; mais qu'enfin elle esperoit estre entierement délivrée par le Baptesme de tous ces restes de l'Esclavage

teſme. Il luy prit tout à coup un balancement de teſte à peu prés ſemblable à celuy de la Pendule d'une horloge qui eſt en mouvement. Je lui jettay auſſitoſt de l'Eau benite, & tout à coup ces balancemens ceſſerent, & elle revint à ſa premiere ſituation. J'achevay en repos le reſte des céremonies, & la Néophyte donna des marques durables d'une grande tranquillité d'eſprit.

La multitude des Confeſſions

jours qu'il demeura à *Counampaty*. Dans les divers entretiens qu'il eut avec eux, il leur avoüa, qu'outre la force qu'il reconnoissoit évidemment dans nostre sainte Religion par l'entiere délivrance de sa femme, deux choses le convainquoient mieux encore de sa vérité. La premiere estoit la vie austere & désinteressée des Missionnaires. Je
» m'imaginois, disoit-il, que vos
» Docteurs estoient semblables
» aux nostres; qu'ils sauvoient les

toit qu'elle eût la force de chan-
ger les cœurs. Sur tout il ne pouvoit comprendre comment ceux de la Caſte des Voleurs, qui ſe faiſoient Chreſtiens, renonçoient abſolument à leurs larcins & à leurs brigandages.

Ainſi cette ſeule marque de la Religion, que le Prophete donna autrefois pour une des plus inconteſtables preuves de ſa ſainteté, *Lex Domini convertens animas*, fit une telle impreſſion ſur ce Gentil, qu'il ne ſon-

de venir me trouver de temps en temps ; ce qu'ils ont fait, & ce qu'ils font encore avec une exactitude qui me charme.

Ce fut environ ce temps là qu'un autre Gentil vint à mon Eglise, & y trouva tout à la fois la santé de l'ame & du corps. Depuis quatre ans il se croyoit tourmenté du Démon ; le mauvais Esprit, à ce qu'il disoit, luy sucçoit tout le sang, à dessein d'arracher ensuite son ame qui ne tenoit presque plus à son

luy l'effet d'un cerveau trou-
blé, mais de l'opinion commu-
ne à ces Peuples, qui attribuënt
toutes leurs maladies aux Dé-
mons ennemis du repos & du
bonheur des hommes. Je le
mis au rang des Catéchumenes,
& je luy donnay quelques re-
médes qui pouvoient le ſoula-
ger. Le Seigneur bénit mes
petits ſoins, de ſorte meſme
qu'au bout d'une ſemaine, il fut
en eſtat de venir me voir, & de
me réciter ce qu'il avoit rete-

opiniâtre dans ſon attachement aux Idoles : Ni l'exemple de ſon mari, ni ſes preſſantes ſollicitations ne pûrent amollir la dureté de ſon cœur.

C'eſt ainſi que dans cette Miſſion nous voyons s'accomplir à tout moment la Parole du Fils de Dieu : tantoſt le mari ſe convertit, & la femme demeure dans l'infidélité : tantoſt la femme ouvre les yeux à la lumiere, & l'homme vit & meurt dans l'aveuglement.

mois, il mourut entre les bras d'un Catéchiste avec toutes les marques d'un Prédestiné. La candeur de son ame & la pié-té de ses sentimens me font croire qu'il a conservé jusqu'à ce dernier instant l'innocence & la sainteté de son Baptesme.

Outre le grand nombre d'adultes que je baptisay les dernieres semaines du Caresme, j'eus la consolation d'ouvrir la porte du Ciel au fils mesme du Seigneur de la Peuplade,

reçut la même grace. Il ne vécut que quinze jours. Ces trois enfans ſont maintenant dans le Ciel les protecteurs de cette Egliſe naiſſante.

Les jours me couloient bien doucement, Mon Reverend Pere, parmi de ſi ſaintes occupations. Tout le temps ſe paſſoit ou à inſtruire les Peuples, ou à leur adminiſtrer les Sacremens. Mais au milieu de tant de fatigues, qu'on eſt conſolé de voir la vie innocente

Gentilité avec plus de soin ; que ne font bien des Fideles dans le centre mesme des Royaumes les plus catholiques. J'ay trouvé un grand nombre de Filles, qui malgré l'extréme éloignement que ces Peuples ont du celibat, imitent la généreuse résolution de tant de saintes Religieuses d'Europe. Quelques-unes avoient eu à soûtenir de rudes combats du côté de leurs Parens, sans que les prieres, les menaces, les mau-

que sa fille ne refusoit de s'engager dans le mariage, qu'afin de mener une vie plus licentieuse & plus déréglée. La fille pénétrée de douleur de ce que sa propre mere luy attribuoit des intentions si criminelles, se tenoit dans un humble silence : il luy échapa seulement de dire qu'elle estoit contente de ce que Dieu seul connoissoit son innocence. C'estoit en effet une calomnie des plus noires : tous

ſi facilement, & elle me promit de ne plus inquiéter ſa fille ſur le parti qu'elle avoit eu le courage de prendre. Si la foy trouvoit autant d'accez chez les Grands que chez les Petits, & ſi quelque Prince couverti entreprenoit de fonder des Monaſteres de Religieuſes, il eſt à croire qu'ils ſe peupleroient bientoſt d'une infinité d'ames choiſies, qui embraſſeroient dans toute leur étenduë la pratique des conſeils Evangeliques.

la pensée d'aller à *Elacourrichy*; mais une persecution qui venoit de s'elever contre les Chrêtiens de *Couttour*, rompit toutes mes mesures. Jusques-là cette Eglise fondée autrefois par le vénérable Martyr le Pere Jean de Britto, avoit esté regardée comme le lieu le plus paisible de la Mission. Les Missionnaires n'y avoient jamais éprouvé les contradictions & les traverses, ausquelles ils sont continuellement exposez ailleurs. Voici

qu'il demandoit, qu'aprés une longue épreuve: c'eſt pourquoy il luy répondit, qu'il falloit attendre encore quelque temps, & obtenir l'agrément du Prince ſon frere. En effet on publioit que ce jeune Seigneur n'avoit point la volonté de renoncer au Paganiſme, mais que l'amour dont il eſtoit épris pour une femme Chreſtienne, le portoit à faire cette démarche, dans l'eſpérance que ſon aſſiduité auprés du Miſſionnaire

d'animer le Prince contre les Fideles. Il luy représenta qu'il estoit honteux à sa famille, que son propre frere abandonnast la Religion de ses Ancestres, pour se livrer à de nouveaux Docteurs, qu'il sçavoit certainement estre *Pranguis* *, c'est-à-dire, gens vils & infames selon l'idée de la Nation ; que dans le besoin où il estoit d'argent, il luy seroit aisé de s'enrichir par le pillage de leur Eglise ;

* Ils appellent ainsi les Européans.

la Peuplade, d'arrester le Missionnaire, & de foüiller dans tous les recoins de sa Maison, jusqu'à ce qu'il eut déterré les Thrésors qui y estoient cachez. Jamais ordre ne fut mieux éxécuté. Le *Maniagaren* choisit le Dimanche, jour auquel les Chrestiens viennent en foule à l'Eglise, & prit le temps que le Pere se disposoit à célébrer la sainte Messe. Il commençoit déja à se revétir des ornemens

* Gouverneur Particulier.

chargerent de coups, leur arracherent les ornemens d'or qu'ils portent au col & aux oreilles : tous ſe mirent à piller les maiſons qu'ils avoient dans la Peuplade. Celle du Pere fut toute renverſée : ils creuſerent par tout, ils démolirent les murailles ; & aprés bien des recherches, ils trouverent environ ſoixante ecus qui eſtoit tout le fonds deſtiné à l'entretien des Miſſionnaires & des Catéchiſtes. Le *Maniagaren* re-

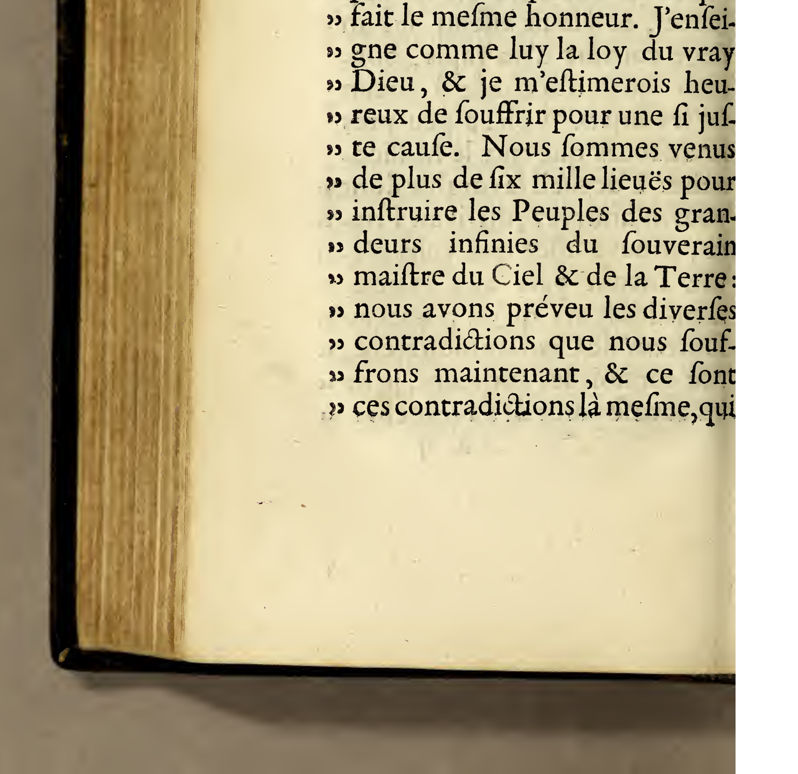
Le bruit des violences qu'on exerçoit à *Couttour*, se répandit bientoſt juſqu'à *Coraly*. Le Pere Joſeph Carvalho qui y fait ſa réſidence, ſe diſpoſoit à recevoir les meſmes outrages : il prit ſeulement la précaution de faire tranſporter tout ce qu'il avoit dans ſa maiſon au-delà du *Coloran*, & hors des dépendances du *Pandaratar*. Il ne ſe reſerva que ſon Crucifix & ſon Breviaire, attendant en paix le bien-heureux moment

Pere Berthold e,qu'on détenoit dans une rude priſon. Il crut pourtant devoir en avertir le frere cadet du Prince, ennemi ſecret du *Pradani*, & protecteur déclaré des Miſſionnaires. Ce Seigneur de concert avec ſa ſœur qui a beaucoup de crédit à la Cour, engagea le Prince à faire un bon accueil au Docteur étranger, & à réparer par quelques marques d'honneur, la démarche qu'il avoit faite par le conſeil de ſon Miniſtre,

ſoyez bien imprudent d'avoir «
cru ſi légérement les rapports «
qui vous ont été faits de l'opu- «
lence des *Sanias*, ou que vous «
ayez un grand fonds de ma- «
lignité, de leur avoir ſuſcité une «
perſécution ſi cruelle & ſi pré- «
judiciable à ma réputation. Le «
Pradani, pour ſe juſtifier, eut
recours aux accuſations ordi-
naires: ce ſont, dit-il, des *Pran-* «
guis, qui ſous prétexte d'enſei- «
gner leur Religion, taſchent de «
répandre l'eſprit de révolte «

jours inspire aux Peuples toute la soumission & la fidélité qu'ils doivent à leurs Souverains.
» Voila, répondit le Prince, voi-
» la les chiméres dont vous au-
» tres Ministres vous nous repais-
» sez sans cesse, pour nous animer
» contre cette nouvelle loy ; ce
» n'est pas là dequoy il s'agit
» maintenant : je prétens que
» quand le *Sanias* viendra à l'Au-
» dience, non seulement vous
» vous absteniez de tout repro-
» che, mais que vous luy donniez

ſence, & il le fit aſſeoir ſur un ſiége couvert d'un tapis, honneur qu'il n'accorde à aucun de ſes Sujets. Voici à-peu-prés le diſcours que tint le Miſſionnaire. L'accueil favorable dont «
vous m'honorez, dit-il au Prin- «
ce, prouve aſſez que vous n'a- «
vez aucune part aux traitte- «
mens indignes qu'on a faits au «
Docteur de *Couttour* mon frere; «
j'en connois les autheurs, je ne «
les accuſe point de l'avoir char- «



» fait le meſme honneur. J'enſei-
» gne comme luy la loy du vray
» Dieu, & je m'eſtimerois heu-
» reux de ſouffrir pour une ſi juſ-
» te cauſe. Nous ſommes venus
» de plus de ſix mille lieuës pour
» inſtruire les Peuples des gran-
» deurs infinies du ſouverain
» maiſtre du Ciel & de la Terre:
» nous avons préveu les diverſes
» contradictions que nous ſouf-
» frons maintenant, & ce ſont
» ces contradictions là meſme, qui

Couttour. Neanmoins comme «
il y a de l'injuſtice à punir des «
innocens, je vous ſupplie d'e- «
xaminer à fond noſtre condui- «
te : ſi vous nous trouvez cou- «
pables des crimes qu'on nous «
impute, nous nous ſoumettons «
à toute la peine que vous vou- «
drez nous impoſer : ſi au con- «
traire vous nous jugez inno- «
cens, ne permettez pas que l'in- «
nocence ſoit plus long-temps «
opprimée dans vos Etats. «

berte,& de chaſtier ſeverement le *Maniagaren* qui avoit commis de ſi grands excez. Se tournant enſuite vers le Miſſionnaire : oublions le paſſé, luy dit-il d'un air gracieux ; ce qu'a fait mon Miniſtre, eſt comme un nuage qui a obſcurci pour quelques inſtans la lumiere que vous répandez dans mes Etats ; mais ce nuage meſme n'a ſervi qu'à me faire mieux connoiſtre la ſainteté de voſtre loy, & la

peu-prés ſemblable pour le Pere qui eſtoit priſonnier à *Couttour* : il n'y eut pas juſqu'aux Catéchiſtes qui eurent part aux libéralitez du Prince : non ſeulement il leur donna de beaux *Toupetis* *, il voulut encore qu'on les fiſt monter ſur des Eléphans richement enharnachez, & qu'on les promenaſt en triomphe par toute la Ville, afin que perſonne n'ignoraſt,

* Piéce de toile dont les Indiens ſe couvrent.

mais enfin aprés quelques ſom-mations, tout ou preſque tout fut rendu.

C'eſt ainſi, Mon Reverend Pere, qu'à la gloire de noſtre ſainte foy, & à la conſolation des fideles, la perſécution de *Couttour* ceſſa bien pluſtoſt, que nous n'avions oſé l'eſperer. Trouvez bon que je mette fin auſſi à cette Lettre qui n'eſt déja que trop longue. Je con-tinuëray dans la ſuite de vous

Voſtre tres-humble & tres-obeïſſant
ſerviteur en N. S.
P. MARTIN Miſſionnaire de la
Compagnie de JESUS.



PERE MARTIN, Missionnaire de la Compagnie de JESUS aux Indes:

Au Pere de Villette de la mesme Compagnie.

ON REVEREND PERE,

P. C.

La persécution suscitée contre les Chrestiens de *Couttour*

force de reſiſter à cette fatigue.

Je tirois des Catéchiſtes tout le ſecours que je pouvois ; les uns eſtoient chargez de diſpoſer les Catéchuménes au Bapteſme , les autres de faire en divers endroits de la cour des inſtructions aux nouveaux Fideles ; car ſi on ne leur fait ſouvent des explications de nos myſteres, ils en perdent bientoſt le ſouvenir. Je faiſois lire chaque jour l'hiſtoire de la Paſſion de JESUS-CHRIST:

; & à cinq différentes heures du jour, nous faiſions des eſpéces de ſtations, où nous chantions à genoux ſur des airs lugubres, les tourmens particuliers que le Sauveur a ſoufferts à chacune de ces heures. A la fin de chaque ſtation nous avions ſoin de prier pour les différentes néceſſitez de la Miſſion; ſur tout nous recommandions à Dieu les Egliſes de *Cora'y* & de *Couttour*, déſolées dans un temps ſi ſaint; & je

que les ſouverains Pontifes les diſpenſent de beaucoup de jeûnes à cauſe des ardeurs du climat, & de la légéreté de leurs alimens, on en voit pourtant qui paſſent tout le temps du Caréme, en ne mangeant qu'une fois le jour du Ris & des herbes mal aſſaiſonnées: j'en ſçay qui durant la Semaine ſainte demeuroient juſqu'à deux jours entiers ſans prendre de nourriture. J'ay ſoin de leur

Pauvres : les uns à cinq, en l'honneur des cinq playes de Noſtre Seigneur : les autres à trente-trois, en l'honneur des années qu'à duré la vie mortelle de JESUS-CHRIST: d'autres à quarante, en mémoire des quarante jours qu'il paſſa dans le déſert. Ces aumoſnes conſiſtent en du Ris & des herbes cuites, dont ils rempliſſent de grands baſſins, & qu'ils diſtribuent eux-meſmes avec beaucoup de pieté.

Il eſt incroyable juſqu'où
la ſenſibilité de ces Peuples, quand on eſt obligé de leur différer l'Abſolution. Il faut eſtre bien ſur ſes gardes, pour ne pas ſe laiſſer fléchir à leurs priéres & à leurs importunitez. S'ils ne peuvent rien gagner ſur nous, ils ne rougiſſent point de s'adreſſer au Catéchiſte, & de luy découvrir les fautes ſecrettes pour leſquelles ils ont été differez. En vain avertiſſons-nous les Catéchiſtes, de renvoyer les Néo-

ſceau de la Confeſſion impoſé.

La ſimplicité des Indiens va quelquefois plus loin : ce qu'on m'en a raconté eſt aſſés ſingulier. Une Chreſtienne à qui le Miſſionnaire avoit différé l'Abſolution pour de bonnes raiſons, uſa d'abord de toute ſorte d'artifices pour émouvoir ſa pitié, & extorquer de luy ce qu'il refuſoit avec fermeté, mais cependant avec douceur. Voyant qu'elle ne pouvoit rien gagner, elle ſe leva brusque-

feigne-t-on pas que c'est p
les Coupables que ce Sacre- «
ment est instituë ? Le Pere rou- «
gissoit pour elle, & eut bien
voulu mettre son honneur à
couvert ; mais la crainte de
trahir en quelque sorte un se-
cret aussi inviolable que celuy
de la Confession, l'obligea à se
tenir dans le silence. Ce seul
exemple fait voir, quelle doit
estre la patience & la discre-

* C'est ainsi que ces Peuples appellent les Missionnaires.

Chreſtiens de participer aux ſacremens, il me fut impoſſible malgré tous mes efforts de contenter la piété de pluſieurs. Outre le temps qu'emportent les Confeſſions, il faut encore baptiſer les Catéchumenes, appaiſer les différens qui naiſſent entre les Fideles, preſcher les myſteres de la Paſſion & de la Réſurrection, faire les cérémonies de la Semaine ſainte, autant qu'elles peuvent ſe pratiquer dans un païs Idolaſtre ;

La nuit du Samedy au Di-
manche, je fis préparer un pe-
tit char de triomphe, que
nous ornaſmes de piéces de
ſoye, de fleurs, & de fruits.
on y plaça l'Image du Sauveur
reſſuſcité, & le char fut con-
duit en triomphe par trois fois
autour de l'Egliſe au ſon de
pluſieurs inſtrumens. Les il-
luminations, les fuſées volantes,
les lances à feu, les girandoles,
& divers autres feux d'artifice
où les Indiens excellent, ren-

contenir la multitude non-seulement des Chréstiens, mais encore des Gentils qui y estoient accourus en foule. On les voyoit à la faveur des illuminations, montez sur les branches des arbres dont la cour est environnée. C'estoit comme autant de Zachées que la curiosité élevoit au-dessus de la foule, pour voir en figure, celuy que cet heureux Publicain mérita de recevoir en personne dans sa maison. Le Sei-

nombre de Baptesmes que j'administray aux Catéchumenes. Parmi tant de conversions qu'il plût à Dieu d'operer, une sur tout me fit gouster une joye bien pure. L'Oncle du Seigneur de la Peuplade vint avec sa femme me prier de les admettre au rang des Fideles. Ils me dirent les yeux baignez de larmes, qu'il y avoit longtemps qu'ils reconnoissoient la vérité de nostre sainte Religion, mais que le respect hu-

où il eſtoit de vivre en parfait
» Chreſtien. Je croy, dit-il, que
» ce qui a porté le Seigneur à
» jetter ſur moy des regards de
» miſericorde, c'eſt qu'il y a plus
» de quinze ans qu'ayant oüi dire
» aux Miſſionnaires & aux Caté-
» chiſtes que le larcin déplaiſoit
» au vray Dieu, j'en ay demeu-
» ré ſi convaincu, que depuis
» ce temps-là je n'ay commis au-
» cun vol ni par moy ni par mes
» Eſclaves, comme font les per-
» ſonnes puiſſantes de noſtre Caſ-

fois, que c'eſt pour n'avoir pas «
voulu déplaire en cela au vray «
Dieu, quoyque je ne l'adoraſſe «
pas encore, que ſa divine bonté «
m'ouvre aujourd'huy ſon ſein, «
pour m'y recevoir tout indigne «
que j'en ſuis. L'air de ſincérité, «
dont il accompagna ces paroles, me charma; je l'embraſſay tendrement, & je le mis au rang des Catéchuménes.

Ce ne fut pas là le ſeul fruit que nous recueilliſmes dans ces jours ſaints : tous les jours de

raſſemblerent dans l'Egliſe, &
rendirent à Dieu de ſolemnel-
les actions de graces pour un
bienfait ſi ſignalé.

Cependant l'Etang de *Cou-
nampaty* eſtant entiérement à
ſec, je ne ſongeay plus qu'à me
rendre à *Elacourrichy*. Je vou-
lus auparavant aller à *Aour*,
pour y conférer avec les Miſ-
ſionnaires ſur quelques points
qui me faiſoient de la peine
dans ces commencemens. J'y
trouvay les Peres Bouchet, &
Simon

e triomphe de David sur Go-
iath ; c'eſtoit une allégorie
continuée de la victoire que
JESUS-CHRIST a rempor-
tée dans ſa Reſurrection ſur
les puiſſances de l'Enfer. Tout
y eſtoit inſtructif & touchant.
Parmi la foule des Peuples qui
étoient accourus de toutes parts,
il s'en trouva pluſieurs d'une
Province voiſine ennemis dé-
clarez du Prince dont releve la
Peuplade d'*Aour*: ils eſtoient ve-
nus armez & avec grand cortége

luy écrivirent même avec me-
naces, & n'omirent aucun des
motifs les plus capables de l'é-
» branler. N'eſt-il pas honteux,
» luy diſoient-ils, que vous rete-
» niez ſur vos terres un étranger
» qui n'a d'autre but que d'ané-
» antir le culte de nos Dieux : Il
» n'épargne ni ſoins, ni dépenſes,
» ni feſtes pour élever ſa Reli-
» gion ſur les débris de la noſtre.
» Il ſemble vous faire la loy juſ-
» que chez vous par la multitu-
» de des Diſciples qu'il y attire,

ples, un jeune enfant qui tran- «
che la teſte à noſtre Dieu *Perou-* «
mal ? Ceux meſme de noſtre «
Religion ſont ſi infatuez de «
cet étranger, qu'ils luy applau- «
diſſent, & battent des mains «
à la veuë de leurs propres «
Dieux deshonorez. Si vous «
avez la lâcheté de le ſouſtenir «
plus long-temps ſur vos terres, «
nous avons réſolus de l'en chaſ- «
ſer nous-meſmes à force ou- «
verte. «

Ce qu'on propoſoit à ce Prin-

Missionnaire de la Peuplade, elle redevenoit un ſimple hameau ; tous les Chreſtiens qui eſtoient venus habiter ce lieu déſert, ne manqueroient pas de ſuivre leur Paſteur, & par là il ſe fruſtroit luy-meſme de la meilleure partie de ſes revenus. Ces raiſons eſtoient preſſantes pour un homme timide & intereſſé. Cependant l'intéreſt céda pour cette fois à la haine extréme qu'il portoit à la Religion. Il envoya dire au

parti qu'il y avoit à prendre, & déja nous panchions du costé de la retraitte. Mais il nous parut bien triste, qu'un Prince de si petite considération ruinast en un instant la plus belle & la plus florissante Eglise de la Mission. Le seul nom du *Talavai*, estoit capable de faire impression sur l'esprit de nostre persécuteur. Le Pere Bouchet faisoit dresser une machine pour monter une horloge d'eau qu'il devoit présenter au *Tala-*

tant tombé dans la diſgrace du Prince de *Catalour*, qui le chaſſoit de toute l'étenduë de ſes Etats, il luy demandoit un petit coin dans le Royaume pour s'y retirer, y baſtir une Egliſe, & former une Peuplade de ſes Diſciples, qui ne reſteroient pas un inſtant dans *Aour*, aprés qu'il en ſeroit ſorti.

C'eſtoit en effet la réſolution des Chreſtiens. Il y en eut meſme cinq ou ſix des principaux qui furent trouver le Prin-

Cette déclaration des Chré-
tiens, jointe à celle que le Miſ-
ſionnaire luy envoya faire par
ſes Catéchiſtes, fit rentrer le
Prince en luy-meſme; il craignit
également & la perte de ſes
rentes, & la colere du *Talavai*.
S'eſtant donc radouci, il fit ré-
ponſe qu'il ne prétendoit pas
que le Miſſionnaire ſe retiraſt,
mais qu'il le prioit de ne plus
faire déſormais de ces Feſtes
ſolemnelles qui attiroient tant
de Peuples, & qui donnoient

Il arriva alors un accident à un des Catéchiſtes que le Pere avoit envoyez vers le Prince, dont nous fûmes allarmez. Il avoit marché durant la plus grande chaleur du jour, & ſe trouvant fort altéré, il eut l'indiſcretion de boire ſans prendre les précautions ordinaires. Dés le moment il ſe trouva attaqué de cette grande indigeſtion qu'on appelle aux Indes *Mordechin*, & que quelques-uns de nos François ont appellée

connu dans les terres. Le reméde eſt ſi efficace que de cent perſonnes attaquées de cette eſpéce de *Miſerere*, il n'y en aura pas deux qu'il n'arrache des portes de la mort. Ce mal eſt bien plus fréquent aux Indes qu'en Europe ; la continuelle diſſipation des eſprits cauſée par les ardeurs d'un climat brûlant, affoiblit ſi fort la chaleur naturelle, que l'eſtomach eſt ſouvent hors d'état

malade : je le trouvay étendu à terre presque sans connoissance, & agité des plus violentes convulsions. Tout le village estoit assemblé autour de luy, & chacun s'empressoit de luy donner différentes drogues plus propres à irriter son mal, qu'à le soulager. Je fis allumer un grand feu : j'avois besoin pour mon remède d'une verge de fer, mais n'en trouvant point, je pris une faucille qui sert à couper le Ris & les her-

l'endroit sur lequel il falloit po-
ſer le fer ardent. Ils l'appli-
querent fortement contre le
pied, juſqu'à ce que le fer pé-
nétrant ces peaux moites qui
ſont dans les Noirs extréme-
ment dures, parvint juſqu'au
vif, & ſe fit ſentir au malade.
Ce qu'on venoit de faire à ce
pied là, on le fit à l'autre avec
la meſme précaution, & avec
le meſme ſuccez. S'il arrive
que le malade ſe laiſſe brûler,
ſans donner aucun ſigne de ſen-

Ceux qui eſtoient pre-
ſens ne pouvoient comprendre quelle pouvoit eſtre la vertu de ce remède : mais ils furent bien ſurpris, quand en moins d'un demi-quart d'heure, ils virent le malade revenir parfaitement à luy, & n'avoir plus de ces convulſions, ni de ces autres ſymptomes mortels qu'il avoit auparavant : il luy reſtoit ſeulement une grande laſſitude & une ſoif preſſante. Je fis boüillir de l'eau avec un peu de poi-

de la guerison.

Peut-eſtre ne ſerez-vous pas faſché d'apprendre un autre reméde dont je n'ay pas fait l'expérience, mais qui m'a eſté enſeigné par un Médecin * habile venu d'Europe, qui s'eſt fait une grande réputation à la Cour du grand Mogol, où il a demeuré quarante ans. Il m'a aſſûré que ſon reméde eſt infaillible contre toute ſorte de colique: il faut dit-il, avoir un

* Monſieur Manouchi Venitien.

ment : la révolution ſubite qui ſe fera dans le bas ventre diſſipera en peu de temps toutes les douleurs. Il ſe fait garant du prompt effet de ce reméde, & m'aſſure qu'il s'en eſt toûjours ſervi aux Indes avec ſuccez.

Le trouble que le Démon prétendoit exciter dans l'Egliſe d'*Aour*, ayant eſté appaiſé dans ſa naiſſance, j'en partis pour me rendre à *Elacourrichy*.

petite Eglise, dans laquelle il n'y a que les *Parias* * qui s'aſſemblent pour y faire leurs prieres. Ils me prierent de rétablir l'ancienne Egliſe, mais mes petits fonds ne me permettent pas d'en élever en tant d'endroits à la fois. Pluſieurs Gentils ſe joignirent aux Fideles pour m'accompagner aſſez loin hors de la Peuplade.

L'*Ambalakaren* * bon vieil-

* Gens de la derniere Caſte.
* C'eſt-à-dire, Capitaine.

du bois & de la paille néceſſaires pour la couvrir ; qu'enfin je n'avois qu'à donner mon conſentement & qu'il ſe chargeoit de tout. A moins que de connoiſtre le génie de ces Peuples, on ſe laiſſeroit aiſément ſurprendre par de ſi belles apparences. Je devois, ce ſemble, acquieſcer à une propoſition ſi avantageuſe ; c'eſt pourtant ce que je ne fis pas. Autant que les Indiens ſont libéraux quand

& qu'alors je prendrois avec luy les meſures néceſſaires pour la conſtruction d'une Egliſe encore plus belle que l'ancienne : que cependant je le priois de protéger toûjours les Chreſtiens de ſa dépendance, & de penſer luy-meſme, qu'eſtant ſi prés du tombeau, il devoit embraſſer la Religion qu'il reconnoiſſoit eſtre la ſeule véritable, & que pluſieurs de ſes parens avoient déja embraſſée.

Aprés avoir marché quel-

à peu prés des fleurs d'orange. On me dît que ces fleurs eſtoient d'un gouſt exquis : j'en cueïllis quelques unes, & je leur trouvay en effet le gouſt ſucré ; mais peu aprés je fus atteint d'un tournoyement de teſte qui dura quelque temps : c'eſt ce qui arrive, me dit-on, à tous ceux qui n'y ſont pas accouſtumez. Cette fleur eſt le fruit principal de l'arbre, & on en fait de l'huile qui eſt excellente pour les ragouſts.

ſeparation pour ſervir de re-
traite au Miſſionnaire.

Le ſoir meſme de mon arrivée j'appris par un Exprés envoyé de *Couttour*, que le Pere Bertholde y eſtoit fort mal d'une fluxion violente, qui luy eſtoit tombée ſur les yeux & ſur les oreilles : c'eſtoit le fruit des mauvais traittemens qu'il avoit ſoufferts durant un mois de priſon. Je partis ſur le champ pour aller le ſecourir. Il faiſoit un beau clair de Lune,

connu dans ce Païs. Leur maniere de tirer le ſang eſt aſſez plaiſante : ils ne s'en ſervent que dans les maladies qui ſe produiſent au dehors. lorſque quelque partie eſt affligée, ils la ſcarifient avec la pointe d'un couteau : enſuite ils y appliquent une eſpéce de ventouſe de cuivre, avec laquelle ils pompent l'air, & ils attirent ainſi le ſang hors de la partie bleſſée, par les ouvertures que la ſcarification a faites.

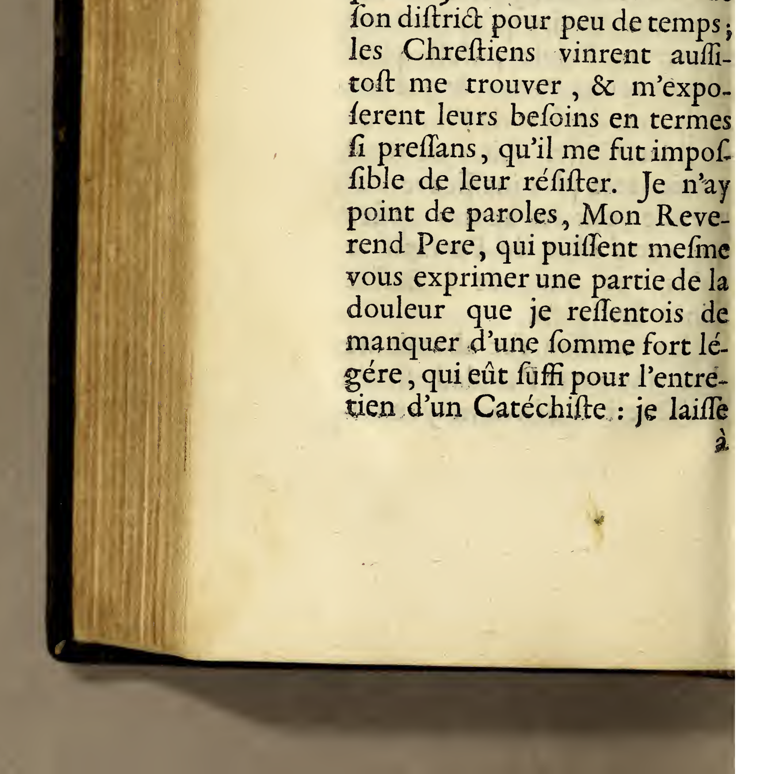
ils avoient déja donné plusieurs remédes au Missionnaire : mais ces remédes n'avoient fait qu'aigrir son mal. J'arrivay fort à propos pour son soulagement : Dieu benit mes soins, & le Pere au bout de trois jours se trouva tout-à-fait délivré de ses douleurs. Comme il n'avoit plus besoin de mon secours, je ne songeay plus qu'à me rendre à *Elacourrichy*, où ma présence devenoit nécessaire. Les Chrestiens que j'y avois laissez,

que noſtre pauvreté ne nous permette pas d'en entretenir un auſſi grand nombre, que le demanderoit une ſi vaſte étenduë de païs : j'en compte quatorze dans mon diſtrict, & il en faudroit cinquante ; encore ne ſçay-je s'ils pourroient ſuffire.

Il n'y avoit preſque aucun Chreſtien choutre, ou de famille honorable dans *Elacourrichy*, ni dans les autres Peuplades des environs. Tous eſtoient *Parias* ; leurs ames n'en ſont

proche ordinaire qu'ils font aux nouveaux Fideles, c'eſt qu'ils ſont devenus *Parias*, & que par là ils ſont déchus de l'honneur de leur Caſte. Rien ne rend noſtre zele plus inefficace auprés de ceux des hautes Caſtes que cette idée du Parianiſme qu'ils ont attachée à noſtre ſainte Religion.

La moiſſon fut abondante dans une autre Peuplade ſituée à l'Oüeſt d'*Elacourrichy* envi-

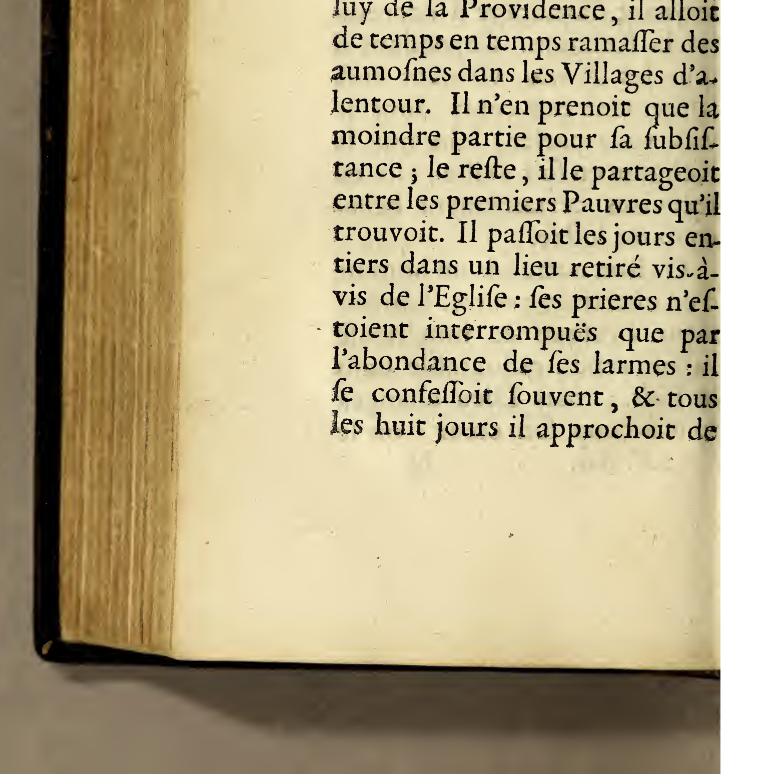


ſon diſtrict pour peu de temps ; les Chreſtiens vinrent auſſi-toſt me trouver , & m'expoſerent leurs beſoins en termes ſi preſſans, qu'il me fut impoſſible de leur réſiſter. Je n'ay point de paroles, Mon Reverend Pere, qui puiſſent meſme vous exprimer une partie de la douleur que je reſſentois de manquer d'une ſomme fort légére, qui eût ſuffi pour l'entretien d'un Catéchiſte : je laiſſe

à

ſerviroit davantage à accrédi-
ter la Religion. Cependant ſi tous les *Parias* vivoient auſſi ſaintement que celuy dont je vais vous parler, loin que la Religion en fuſt avilie, elle en recevroit certainement beaucoup de luſtre.

C'eſtoit autrefois un homme d'un libertinage outré. Son humeur bruſque & impérieuſe l'avoit rendu redoutable dans le Païs : mais Dieu changea tout-à-coup ſon cœur : on le



luy de la Providence, il alloit de temps en temps ramaſſer des aumoſnes dans les Villages d'alentour. Il n'en prenoit que la moindre partie pour ſa ſubſiſtance ; le reſte, il le partageoit entre les premiers Pauvres qu'il trouvoit. Il paſſoit les jours entiers dans un lieu retiré vis-à-vis de l'Egliſe : ſes prieres n'eſtoient interrompuës que par l'abondance de ſes larmes : il ſe confeſſoit ſouvent, & tous les huit jours il approchoit de

demande pas qu'il me traitte "
comme ſon enfant, j'en ſuis "
indigne : je ſouhaitte ſeulement "
qu'un Dieu ſi bon & ſi miſéri- "
cordieux ne ſoit plus en colere "
contre moy. Que cette pen- "
ée eſt accablante ! J'ay offen- "
é un Dieu qui eſt la bonté "
neſme. "

C'eſtoit là le ſujet ordinaire
le ſes méditations. Son air & ſes
liſcours faiſoient juger qu'il
e perdoit jamais de veuë la
réſence de Dieu. La haine

gros caillou ; à la longue il s'y forma un calus qui ne le ren-doit pas pourtant insensible à la douleur. Les rigueurs qu'il exerçoit sans cesse sur son corps, épuiserent enfin ses forces, & luy causerent de fréquentes dé-faillances. J'eus beau luy défen-dre ces excez, il obeïssoit pen-dant quelque temps, mais bien-tost aprés il se laissoit emporter à sa ferveur. Enfin se sentant at-taqué d'hydropisie, il vint me trouver à *Tanjaour* où il sçût

Un autre Chreſtien des premieres Caſtes ne me donna pas moins de conſolation. Sa vie eſtoit un modele de toutes les vertus. La priere & le ſoin qu'il prenoit d'enſeigner la Doctrine Chreſtienne aux Catéchuménes faiſoient ſa principale occupation : il ne vivoit que des aumoſnes que luy donnoient les Fideles ; ſouvent il diſtribuoit aux pauvres tout ce qu'il avoit pû recueillir, & s'adreſſant enſuitte ou au Caté-

fournir une meilleure : quand il en avoit receu par aumoſne, à-peine la portoit-il un ou deux jours ; il en reveſtoit auſſi-toſt le premier Pauvre qui ſe préſentoit à luy, & alors il diſoit en riant : *JESUS-CHRIST m'a dépoüillé.*

Son humeur toûjours égale l'avoit rendu comme inacceſſible à toutes les paſſions. Il reprenoit avec une ſainte hardieſſe les fautes qu'il remarquoit, mais c'eſtoit d'une maniere ſi

roient plus de temps à culti-
ver chaque Fidele, & je suis
persuadé que plusieurs de ces
Néophytes feroient les mesmes
progrez dans la vertu.

Je célébray la Feste de l'Ascension à *Elacourrichy* avec grand appareil, & avec une foule de peuples la plus grande que j'aye encore veuë : le bois estoit aussi frequenté que les plus grandes Villes. Je baptisay prés de trois cens Catéchuménes, les Confessions fu-

vie plus fervente. Quelques autres que la crainte & le commerce des Idolaſtres avoient engagé dans des actions contraires à la pureté de noſtre ſainte loy, vinrent ſe proſterner aux pieds des Autels, pleurer leurs égaremens, & jurer au Seigneur une fidelité inviolable. J'aurois infailliblement ſuccombé ſous le poids du travail qu'il me fallut ſoutenir jour & nuit, ſi une nouvelle allarme ne m'euſt procuré deux

releve *[illegible]* : la peur fai-
ſit nos Chreſtiens & les diſper-
ſa à l'inſtant. Les Catéchiſtes
eurent pourtant la précaution
de cacher cette nouvelle aux
Catéchuménes que je baptiſois.
La cérémonie achevée, je ſor-
tis hors de l'Egliſe, & je fus fort
étonné de la ſolitude où je me
voyois ; j'en demanday la cauſe
au peu de Fideles qui ne m'a-
voient pas encore abandonné :

* Général d'armée & Gouverneur dans une Province.

Medailles & des Chapelets :
chacun fuyoit en haſte dans la Peuplade.

Pour-moy je jugeay que c'eſtoit là de ces terreurs paniques auſquelles nos Indiens ſe laiſſent aiſément ſurprendre. Cependant j'ordonnay à quatre ou cinq des moins timides de s'avancer du coſté de l'Oüeſt d'où partoit l'allarme, afin de s'inſtruire par eux-meſmes de la vérité de ces bruits. Ils partirent ſur le champ ; mais à

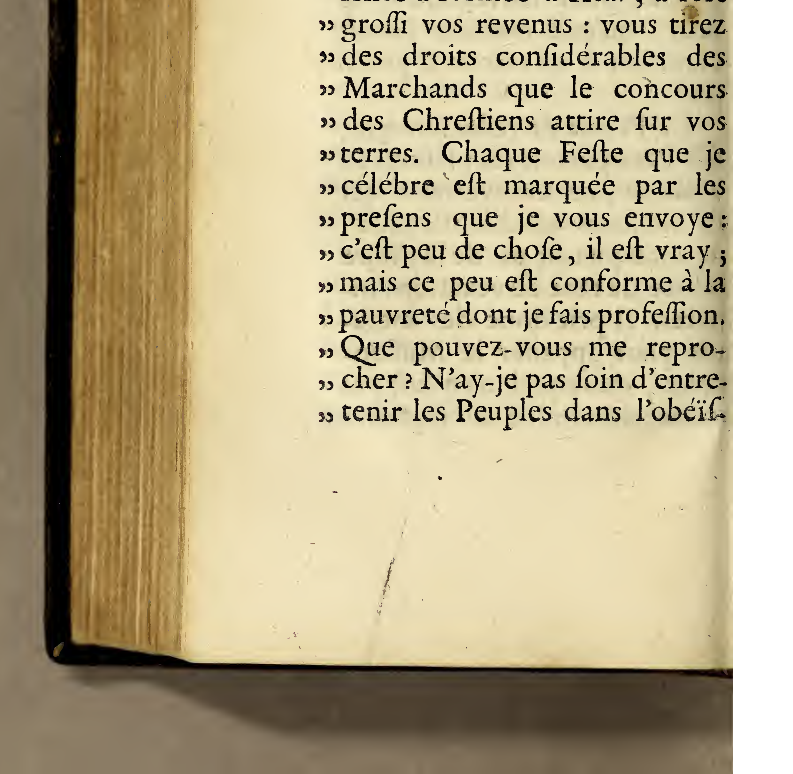
eux-mêmes de quel ennemi ils vouloient parler. Revenus de leur frayeur, ils ne jugerent pas à propos d'aller plus avant, ils retournerent ſur leurs pas bien confus d'avoir pris l'allarme ſi légérement. J'envoyai dés le lendemain raſſurer tous les Chreſtiens qui s'eſtoient réfugiez au delà du *Coloran*, & ils ſe rendirent en foule à mon Egliſe.

Les Feſtes de la Pentecoſte, de la trés-ſainte Trinité, &

chiſtes n'oſoient plus parcourir les Villages de ſes dépendances, ni rendre viſite aux Fidéles. L'unique moyen de le ramener à la raiſon, eſtoit de s'adreſſer au *Talavai* ; ce ſeul nom le faiſoit trembler d'effroy. On rapporte meſme qu'un jour ayant réſolu de voir la Capitale du Royaume, ſéjour ordinaire du *Talavai*, il ſe mit en frais pour y paroiſtre avec plus de diſtinction : mais qu'eſ-

publia, pour ſauver ſon hon-
neur, qu'une maladie l'avoit contraint à un retour ſi précipité.

Ce Prince fit reflexion que, ſi le Pere portoit ſes plaintes au *Talavai*, ce Gouverneur qui l'a toûjours comblé d'amitié, ne manqueroit pas de luy faire juſtice de tant de vexations injuſtes. Il prit donc des meſures pour appaiſer le Miſſionnaire, quoyqu'il n'en fuſt pas moins déterminé à inquiéter



» grossi vos revenus : vous tirez
» des droits considérables des
» Marchands que le concours
» des Chrestiens attire sur vos
» terres. Chaque Feste que je
» célébre est marquée par les
» presens que je vous envoye :
» c'est peu de chose, il est vray ;
» mais ce peu est conforme à la
» pauvreté dont je fais profession.
» Que pouvez-vous me repro-
» cher ? N'ay-je pas soin d'entre-
» tenir les Peuples dans l'obéïs-

téreſt pluſtoſt que par affec- “
tion ? vous me forcez enfin d'é- “
clater : le *Talavai* eſt équitable, “
il ſçaura rendre juſtice à qui “
elle eſt duë. “

Cette réponſe déconcerta le Prince de *Catalour* : mais il fut déſolé par une autre affaire qui luy ſurvint au meſme temps, & qui eſtoit capable de le perdre, ſi le *Talavai* euſt eſté moins déſintereſſé, ou s'il euſt trouvé dans le Pere Bouchet

conduite. Quoyqu'on ait assig-
né pour leur entretien une vaſ-
te étenduë de Païs, & un
grand nombre de Villages, le
Chef de ces Pénitens loin de
partager avec eux ce qui eſt
deſtiné à la ſubſiſtance com-
mune, les envoye dans toutes
les contrées voiſines amaſſer
des aumoſnes, & les oblige à
luy apporter chaque mois une
certaine ſomme qu'il conſacre
à l'Idole. Ce ſont de vrais

* Pénitent Gentil.

cours d'autres soldats de ses voisins. Tous se jetterent sur les deux Mandians, & les renvoyerent à leur montagne meurtris de coups. Le premier *Joghi* se croyant insulté luy-mesme dans la personne de ses Pénitens, prit le dessein d'en tirer une promte vengeance. Sur le champ il fit arborer un drapeau au haut du Temple, qui se découvroit de tous les Païs d'alentour. A ce signal, tous les *Joghis* de sa dépendan-

dequoy il s'agiſſoit. Dés qu'elle en fut inſtruite, elle dépeſcha des Soldats vers le Prince, & luy donna ordre de venir inceſſamment à la Cour pour y rendre compte de l'attentat commis contre des hommes conſacrez au culte de ſes Dieux. Cet ordre de la Reine & les fureurs des *Joghis* jetterent le Prince de *Catalour* dans une grande conſternation. Il eſtoit perdu ſans reſſource, ſi le Pere Bouchet n'euſt travail-

ainſi éclaircie, le Prince en fut quitte pour quelques préſens qu'il fallut faire à la Reine & au *Joghi* montagnard ; & ces préſens acheverent de conjurer la tempeſte. Il reſſentit les obligations qu'il avoit au Miſſionnaire, & charmé d'une générosité dont il n'avoit point veu d'exemple, il luy promit avec ſerment de ne plus le troubler dans l'exercice de ſes fonctions.

La paix renduë à l'Egliſe

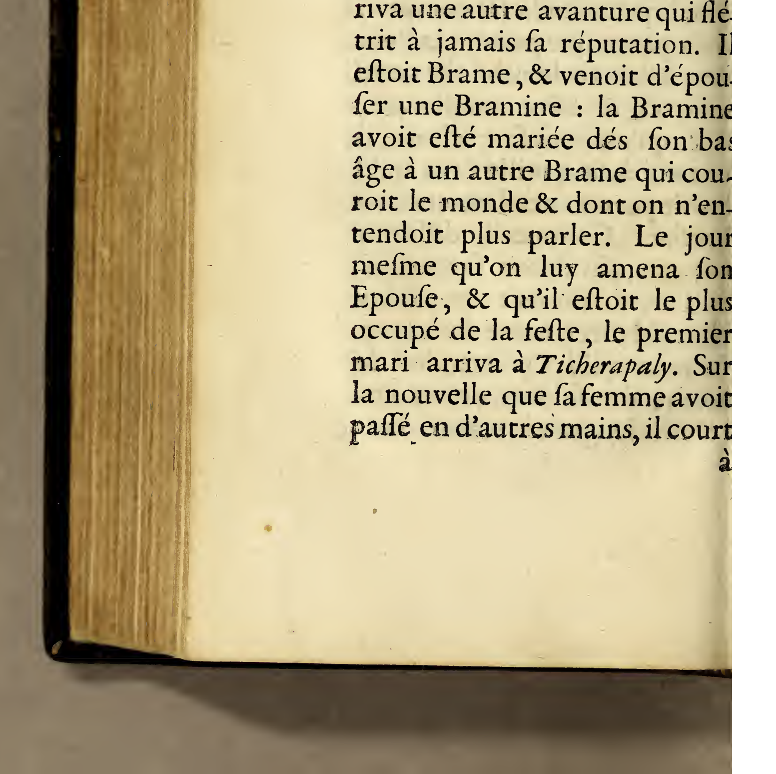
insulter au Prince des tenebres jusques sur son Throne. On estoit surpris que cette Eglise put subsister parmi tant d'ennemis qui conjuroient sa ruine; elle subsistoit pourtant, & le nombre des Fideles qui croissoit chaque jour, faisoit espérer de voir bientost le Christianisme triompher de l'Idolâtrie jusques dans ses plus forts retranchemens.

Le Gouverneur de *Chirangam* animé par les Prestres des

vomiſſant mille blaſphemes contre le vray Dieu. On enleva tout ce qu'ils avoient, juſqu'aux images & aux chapelets que ces Néophytes conſervent précieuſement. Un jeune homme qui ne put ſouffrir l'outrage qu'on faiſoit à la Religion, eut le courage de reprocher vivement aux Gentils les impiétez qu'ils venoient de commettre. Il reçut à l'inſtant la récompenſe de ſon zéle. Ces furieux ſe jetterent ſur luy, le

luy fit de son avarice & de sa cruauté, il eut ordre de rendre au pluſtoſt aux Néophytes tout ce qui leur avoit eſté pris. Rien n'eſt plus difficile que de tirer des Indiens les choſes dont ils ſe trouvent une fois ſaiſis. Le Gouverneur ne put ſe réſoudre à voir ſortir de ſes mains ce qu'il poſſédoit par des voyes ſi iniques : Il comptoit ſur la clémence du *Talavai*, perſuadé qu'il n'en viendroit jamais aux extrémitez de ri-

on luy demanda ſes comptes.
Mais parce que parmi ces Peuples, eſtre recherché ſur cette matiere, & eſtre condamné, n'eſt qu'une meſme choſe, il fut taxé à cinq mille écus qu'il devoit porter inceſſamment au thréſor. Comme il différoit toûjours, ſes délais furent ſuivis d'un chaſtiment dont il luy fallut dévorer toute la honte. Un jour qu'il s'y attendoit le moins, des ſoldats armez entrerent de grand matin dans



riva une autre avanture qui flé-
trit à jamais ſa réputation. Il
eſtoit Brame, & venoit d'épou-
ſer une Bramine : la Bramine
avoit eſté mariée dés ſon bas
âge à un autre Brame qui cou-
roit le monde & dont on n'en-
tendoit plus parler. Le jour
meſme qu'on luy amena ſon
Epouſe, & qu'il eſtoit le plus
occupé de la feſte, le premier
mari arriva à *Ticherapaly*. Sur
la nouvelle que ſa femme avoit
paſſé en d'autres mains, il court
à

eftoit certaine, si son ennemi demandoit juftice ; il n'omit rien pour le fléchir : larmes, prieres, offres, tout fut mis en œuvre. Enfin on parla d'accommodement : il fallut remettre la Bramine entre les mains du premier mari, & payer ce jour là mefme au Brame, la fomme de cinq cens écus dont ils eftoient convenus enfemble.

Le Brame n'eut pas pluftoft l'argent qu'il alla porter fa plainte au *Talavai* : & afin que

Bramines de la Cour, & cita le coupable en leur préſence. Le crime eſtoit trop bien prouvé pour que l'accuſation pût eſtre renduë ſuſpecte ; ainſi ce malheureux Seigneur ne ſongea plus qu'à implorer la miſericorde de ſes Juges. Il parut au milieu du Conſeil couvert d'un vieux haillon, les cheveux épars, ſe roulant ſur le pavé, & pouſſant les plus hauts cris. Il eut à ſoutenir de ſanglans reproches d'une action, dont

ſevérité, le fit revenir au Palais, & luy parla d'une maniere propre à le conſoler de ſa douleur. Les hommes ne ſont « pas impeccables, luy dit-il, « voſtre faute eſt ſans remede, « ne ſongez plus qu'à contenter « le Brame, & à réparer déſor- « mais par une conduite ſage & « moderée, le ſcandale que vous « avez donné à tout le Royaume. «

Ces paroles rendirent la vie au Gouverneur ; il s'accomoda avec le Brame, il remplit

Fideles interessez dans le pillage de *Chirangam* ne laisserent pas d'en souffrir ; il s'excusa toûjours de rendre aux Néophytes ce qu'il leur avoit ravi ; sur ce que tout son bien avoit esté employé à terminer sa malheureuse affaire. Il n'en demeura pas là ; il se prévalut dans la suite de quelques troubles qui arriverent, pour chasser tout-à-fait les Chrestiens de leur Eglise. Il usa pour cela d'un artifice qui luy réüssit ; il

ple de ces pieux Israëlites qui détruisirent l'Autel, que les Gentils avoient prophané par leurs sacrifices, & par l'Idole qu'ils y avoient placée.

Pendant les deux mois que j'ay demeuré à *Elacourrichy*, j'ay eu beaucoup plus d'occupation que ne m'en auroient pû fournir les plus grandes Villes. Il me falloit chaque jour administrer les Sacremens, soulager les malades qu'on apportoit à ma Cabane, instruire les

tre ſainte Religion. Il faut ſe faire à ſoy-meſme les objections qu'on voit qu'ils peuvent faire, & y donner auſſi-toſt la ſolution : ils la trouvent toûjours bonne, quand ils n'ont pas propoſé eux-meſmes les difficultez auſquelles on répond.

Sur tout il faut leur donner une grande idée du Dieu que nous adorons ; leur demander de temps-en-temps ſi les perfections que nous luy attri-

ſouvent ſans qu'on les en preſſe,
que ces perfections ſi admirables ne ſe trouvent point dans les Dieux qu'ils adorent. Quand meſme leur orgueil les empeſcheroit de faire cet aveu, il faut bien ſe donner de garde de l'exiger par la force de la diſpute ; il nous doit ſuffire de les renvoyer dans cette perſuaſion, que nous adorons un Dieu unique, éternel, tout-puiſſant, ſouverainement parfait, & qui ne peut ni com-

malgré qu'on en ait dans les affaires temporelles des Néophytes, & accommoder la pluſpart de leurs différens, afin de les empeſcher d'avoir recours aux Juges Gentils. Ce ſeul embarras auroit dequoy occuper un Miſſionnaire tout entier : auſſi pour n'y point perdre trop de temps, je renvoye la diſcuſſion de leurs procés à des Chreſtiens habiles, dont je les fais convenir auparavant, & au jugement deſquels ils pro-

quefois quatre à cinq jours ſans l'appercevoir. Cette pouſſiére pénétre par-tout, elle ſaiſit le goſier, & cauſe ſur les yeux des fluxions ſi violentes, qu'on en devient ſouvent aveugle. Il eſt alors preſque impoſſible de marcher du coſté de l'oüeſt d'où vient la tempeſte. Les Indiens y ſont plus faits que les Européans; cependant ils en ſouffrent beaucoup, & c'eſt pour pluſieurs une raiſon légitime de s'abſenter de l'Egliſe.

de l'Inde attendent ces pluyes avec la mesme impatience que ceux d'Egypte soupirent aprés l'inondation du Nil.

On croyoit que la riviere grossiroit cette année avant la saison ordinaire, parce que les vents avoient commencé à souffler bien plustost que les années précédentes. Mon dessein estoit de partir d'*Elacourrichy*, dés que les éaux paroistroient dans la riviere, afin de pénétrer du costé du midi dans une

rapidité des montagnes, se-
roient entrées dans le *Coloran* pluſtoſt meſme qu'à l'ordinaire, ſi le Roy de *Maiſſour* n'en avoit arreſté le cours par une digue énorme qu'il avoit fait conſtruire, & qui occupoit toute la largeur du Canal. Son deſſein eſtoit de détourner les eaux par cette digue, afin que ſe répandant dans les canaux qu'il avoit pratiqués, elles vinſſent arroſer ſes campagnes.

Les deux Princes attentifs au bien de leurs Royaumes, furent irritez de cette entreprise: ils se liguerent contre l'Ennemi commun, afin de le contraindre par la force des armes à rompre une digue si préjudiciable à leurs Etats. Ils faisoient déja de grands préparatifs, lorsque le fleuve *Coloran* vengea par luy-mesme (comme on s'exprimoit icy) l'affront que le Roy faisoit à ses eaux en les

pidité de son cours. Ainsi le Prince de *Maissour* aprés bien des dépenses inutiles, se vit frustré tout-à-coup des richesses immenses qu'il s'estoit promises.

Le canal ne fut pas long-temps à se remplir, & la joye fut d'autant plus grande parmi ces Peuples, qu'ils s'attendoient déja à une sterilité prochaine. On les voyoit transportés hors d'eux-mesmes courir

une occaſion favorable de me transporter à *Tanjaour*. C'eſt dans ce Royaume que la foy eſt cruellement perſécutée, & c'eſt de cette perſecution que je vous entretiendray dans mes premieres Lettres. Vous jugez aſſés parce que j'ay l'honneur de vous écrire, que ſi nos travaux ſont meſlés de bien des amertumes, Dieu prend ſoin de nous en dédommager

ſerviteur en N. S.
P. MARTIN Miſſionnaire de la Compagnie de JESUS.



A Monſieur le Marquis de Broiſſia

Sur la mort du P. Charles de Broiſſia ſon Frere.

A Jao-tcheou le 15. de Novembre 1704.

ONSIEUR,

La Paix de noſtre Seigneur Jeſus-Chriſt.

Si je connoiſſois moins voſtre vertu & la parfaite ſoumiſ-

de vous ; j'en juge par la vive douleur que je reſſens moy-meſme de la perte d'un ſi parfait ami.

Cependant, Monſieur, faites réflexion que la vie toute ſainte & la mort précieuſe de celuy que vous regrettez, ne nous permettent pas de douter qu'il ne reçoive maintenant dans le ciel la récompenſe de ſes travaux : ainſi vous avez lieu d'eſpérer que ſes prieres

des plus excellens ouvriers ; il en sera désormais dans le Ciel un des plus fermes appuis par les secours qu'il aura soin de nous procurer.

Avant que de se consacrer à la Mission de la Chine, il s'estoit engagé par vœu à faire tout ce qu'il sçauroit estre de la plus grande gloire de Dieu. Comme nous n'avions rien de caché l'un pour l'autre, & qu'il me découvroit avec simplicité ce qui se passoit de plus secret

dans ce vaſte Empire, & les autres ſoins attachés à l'employ de Miſſionnaire. J'admirois ſur tout ſon égalité d'ame parmi les continuelles traverſes, & les facheux contretemps que Dieu ſembloit luy ménager pour épurer davantage ſa vertu. Il eſtoit ſi dur à luy-meſme que ſes ſuperieurs furent obligez de modérer ſa ferveur & de luy interdire une partie de ſes auſtérités. Il eſtoit accouſtumé depuis long-temps à

que bien qu'il fuſt de ſon naturel trés vif & plein de feu, on euſt jugé qu'il eſtoit d'une complexion mélancolique. Sa patience l'avoit rendu en quelque ſorte inſenſible à tout ce qui pouvoit luy arriver de pénible & d'humiliant. Comme il avoit beaucoup de pénétration, il découvroit dés la premiere veuë tous les artifices que les Chinois mettent en uſage quand il s'agit de leurs intéreſts : cepen-

dans les choses les plus oppo-
ſées à ſes penchans, ſans meſ-
me repréſenter les obſtacles
que ſon peu de ſanté pouvoit
apporter à ce qu'on demandoit
de ſon obéïſſance.

Il eſtoit perſuadé que toutes les vertus doivent céder en quelque ſorte à la charité & au zele des ames, & qu'un homme occupé aux fonctions Evangéliques, doit ſe faire tout à-tous au ſens de l'Apoſtre S. Paul. Ainſi comme la crainte

ne pas refuser certains honneurs qu'on rend icy aux sçavans. Il n'ignoroit pas les malignes interprétations qu'on a donné si souvent en Europe à cette conduite ; mais il disoit, que de sçavoir se laisser juger & condamner sans sujet, est une des principales vertus d'un homme Apostolique.

Quoy-qu'il vécust d'une maniere trés pauvre & trés austere, il prétendoit pousser bien plus loin la pratique de la mor-

de grands progrès : l'attrait particulier qu'il avoit pour l'Oraiſon ne le détourna jamais d'un travail ſi pénible & ſi rebutant ; il eſtoit convaincu que pour plaire à Dieu il ne devoit rien négliger de tout ce qui pouvoit le rendre plus utile aux Peuples auſquels il eſtoit envoyé.

Il avoit une dévotion tendre envers l'adorable Sacrement de nos Autels : c'eſt ce qui entretenoit cette union ſi intime

une ſeule ame. Il ſe perſuadoit meſme que la pratique du vœu qu'il avoit fait, pouvoit devenir commune parmi les Fidéles, tant il la croyoit juſte & raiſonnable.

C'eſtoit ſa couſtume d'attribuer à ſes péchez & à ſes infidélitez les évenemens & les contradictions, qui empeſchoient ou qui retardoient l'œuvre de Dieu. Alors il ſe puniſſoit luy-meſme par de longs

dans l'établissement de *Nimpo.* Des gens mal-intentionnés avoient déféré au grand Tribunal des Rites, le dessein que nous avions de bastir dans cette Ville une maison & une Eglise : on attendoit en tremblant la réponse de ce Tribunal, dans la juste crainte qu'on avoit qu'elle ne fust pas favorable à la Religion. Le Pere se mit en retraite précisement au temps que cette affaire devoit s'examiner, & le troisiéme jour de

catesse de la conscience le jettoient alors dans des inquiétudes qui le faisoient extrémement souffrir. Il n'entreprenoit rien qu'il n'eust recours au jeusne & à la priere ; cependant malgré cette sage & sainte précaution, il voyoit souvent ses projets renversés par des contre-temps ausquels il estoit trés sensible : Dieu le consoloit souvent en luy faisant connoistre que ces disgraces apparentes estoient nécessaires pour

que vous estes, & la grace que
Dieu vous a fait d'eſtre dans le monde & au milieu des honneurs du monde, ſans cependant vous régler ſur les idées & ſur les maximes corrompuës du monde. Ainſi j'eſpere qu'eſtant rempli comme vous l'eſtes des ſentimens du Chriſtianiſme, vous bénirez le Seigneur avec nous, de ce qu'il avoit communiqué à un frere, qui vous eſtoit ſi cher, tout l'eſprit & tout le zéle des hommes

je ne l'appris que la veille de S. Charles Boromée ſon illuſtre Patron, dont il a ſi parfaitement imité le zéle & les autres vertus. Le R. P. Poſateri de noſtre Compagnie, que le Saint Siége a honoré du titre de Vicaire Apoſtolique dans le *Chanſi*, l'avoit demandé pour eſtre le compagnon de ſes travaux : ſelon les apparences il le deſtinoit à eſtre un jour ſon ſucceſſeur. Ils devoient aller

voit attendre d'une ame si pu-
re & si étroitement unie à son Dieu. Son corps a este porté à Pekin, pour estre mis dans le lieu de la sépulture de nos Peres : le R. P. Gerbillon nostre Supérieur général alla le recevoir à deux lieuës de cette grande Ville ; il me mande qu'il versa bien des larmes sur le cercueïl de ce cher défunct, & qu'il ressentira long-temps la perte que la Chine a fait d'un si saint & si fervent Missionnaire.

Voleurs luy ayant enlevé l'an-
née passée quelques-unes de vos aumosnes, il me manda qu'il les avoit remplacées en vendant plusieurs choses qui estoient à son usage, afin que les Pauvres n'en souffrissent point, & que la perte retombast uniquement sur luy. Ce qu'il me laissa en partant d'icy des charités qu'il avoit receu de vous cette année, a déja contribué depuis quelques mois à la conversion de vingt-cinq personnes.

afin de l'employer en de bonnes œuvres.

Comme je ſuis convaincu, Monſieur, que dans le bien que vous faiſiez à voſtre cher frere, vous aviez encore plus en veuë la gloire de Dieu & le ſalut des ames, que le plaiſir de luy donner des marques de voſtre affection, j'eſpére que ſa mort n'arreſtera pas l'effet de vos bontez pour cette Miſſion : je me donneray l'honneur de

[illegible] eux, j'ose leur re-
commander ce que je ſçay qu'il leur recommandoit dans toutes ſes lettres, en leur faiſant le récit des converſions que Dieu opéroit par ſon moyen : il leur marquoit l'obligation où ils eſtoient de travailler eux-meſmes à leur propre ſalut & à leur ſanctification. Permettez-moy de leur rappeller le ſouvenir de tout ce qu'il leur a écrit d'édifiant ſur ce ſujet : rien ne doit eſtre

MONSIEUR,

Voſtre tres-humble & tres-obeïſſant
ſerviteur en N. S.
FRANÇOIS-XAVIER
DENTRECOLLES Miſſionnaire
de la Compagnie de JESUS.

gnie de JESUS à la Chine

Au Pere Le Gobien de la mesme Compagnie.

A Foutcheou-fou le 10. de Fevrier 1703.

ON REVEREND PERE,

P. C.

Ce fut le premier jour de Mars de l'année derniere que

ns une deſcription ſi magnifi-
que. A-peine eus-je fait quatre journées de chemin dans les terres, que je ne vis plus que des montagnes eſcarpées, & d'affreux déſerts remplis de Tigres & d'autres beſtes féroces. Mais quoy-que cette partie de la Chine, ſoit fort différente de la pluſpart des autres Provinces, on y trouve cependant quelques Villes aſſés belles, & un aſſés grand nombre de Villages.

une Ville grande comme Roüen ; elle eſt fort marchande, & on y voit un grand nombre de Chreſtiens.

De *Cantcheou* à *Nantchang* le Païs eſt charmant, trés peuplé & trés fertile. Une de nos barques penſa périr à une journée de cette Ville, dans un courant tres rapide qui a prés de vingt lieuës de longueur : ce qui le rend encore plus dangereux, c'eſt qu'il faut paſſer au travers d'une infinité de

Ce grand nombre de vaiſſeaux ne doit point ſurprendre. Il eſt vray que les Chinois ne commercent guere hors de leur païs : mais en recompenſe le commerce, qu'ils font dans le ſein meſme de l'Empire, eſt ſi grand, que celuy d'Europe ne mérite pas de luy eſtre comparé. L'Empire de la Chine a une trés grande étenduë, les Provinces ſont comme autant de Royaumes ; l'une produit

remplit de con-
ſolation, mon Reverend Pere, ce fut de voir, dans toutes les Villes qui ſe trouverent ſur ma route, un grand nombre d'Egliſes érigées au vray Dieu, & une Chreſtienté trés fervente. La Religion fait icy chaque jour de nouveaux progrés ; il ſemble meſme que le temps de la converſion de ce vaſte Empire eſt enfin arrivé ; & pour peu que nous ſoyons aidez des Fideles d'Europe, qui ont du

viennent tous les
de huit à dix grandes lieuës pour aſſiſter aux ſaints Myſteres : ils s'aſſemblent en grand nombre tous les Vendredis dans l'Egliſe, où ils récitent certaines prieres en l'honneur de la Paſſion de JESUS-CHRIST; & ils ne ſe retirent qu'aprés s'eſtre demandé pardon les uns aux autres du mauvais exemple qu'ils ont pû ſe donner : leurs auſteritez & leurs pénitences ſeroient indiſcretes, ſi l'on n'a-

tir ; mais ſa conſtance a eſté à l'épreuve de leurs menaces & de leurs mauvais traittemens : il leur a toûjours répondu avec une fermeté meſlée de tant de douceur, qu'ils ſont eux-meſmes ſur le point d'embraſſer le Chriſtianiſme.

Vous ne ſçauriés croire toutes les induſtries que le zéle fait imaginer aux nouveaux Chreſtiens pour la converſion des Infideles : j'en ay eſté mille

Religion. J'ay vû des enfans venir nous demander comment il falloit répondre à certaines difficultez que leur faiſoient leurs parens Idolaſtres, & il eſt ſouvent arrivé que le fils a converti ſa mere, & tout le reſte de ſa famille.

Cependant on ne peut diſconvenir que les Miſſionnaires, qui travaillent à la converſion de ces Peuples, n'y trouvent des obſtacles bien difficiles à ſurmonter. Le mépris que les

[illegible] extravagance de leur atta-
chement aux Idoles ; quand
nous leur avons fait avoüer
que la Religion Chreſtienne
n'a rien que de grand, de ſaint,
de ſolide ; on diroit qu'ils ſont
preſts de l'embraſſer : mais il
s'en faut bien. Ils nous répon-
» dent froidement : voſtre Reli-
» gion n'eſt point dans nos livres,
» c'eſt une Religion étrangere :
» y a-t-il quelque choſe de bon
» hors de la Chine, & quelque
» choſe de vray que nos Sça-
» vans ayent ignoré ?

brirent pour leur païs un des deux Hémiſphéres qui contient l'Europe, l'Affrique, & l'Aſie : l'Amerique leur paroiſſoit encore trop grande pour le reſte de l'univers. Je les laiſſay quelque temps dans l'erreur, juſqu'à ce qu'enfin un d'eux me demanda l'explication des lettres & des noms qui eſtoient ſur la carte. Vous voyez l'Europe, luy dis-je, l'Affrique, & l'Aſie ; dans l'Aſie, voicy la Perſe, les Indes,

Quoy-qu'ils soient bien éloig-
nez d'atteindre à la perfection
où on a porté les arts & les scien-
ces en Europe, on ne gagnera
jamais sur eux de rien faire à
la maniere Européane. L'auto-
rité de l'Empereur a esté mesme
nécessaire pour obliger les Ar-
chitectes Chinois, à bastir sur
un modéle Européan nostre
Eglise qui est dans son Palais.
Encore fallut-il qu'il nommast
un Mandarin pour veiller à l'é-
xécution de ses ordres.

elle de l'Empire, elle nous
ıffit, & ce ſeroit un crime d'y
ien changer.

Pour ce qui eſt de la langue
u Païs, je puis vous aſſurer
u'il n'y a que pour Dieu qu'on
uiſſe ſe donner la peine de
apprendre. Voicy cinq grands
ıois que j'employe huit heures
ar jour à décrire des Diction-
aires. Ce travail m'a mis en
ſtat d'apprendre enfin à lire;
: il y a quinze jours que j'ay
y un Lettré, avec qui je paſſe

cher, catéchiser, & confesser

La conversion des Grand
& sur-tout des Mandarins es
encore plus difficile. Comm
ils vivent la plus part d'éxac
tions & d'injustices, & qu
d'ailleurs il leur est permis d'a
voir autant de femmes qu'il
en peuvent nourrir ; ce son
comme autant de chaisnes qu'i
ne leur est pas aisé de rompre
Un seul exemple vous en con
vaincra.

Il y a environ quarante-cin

& il les reçut ſimplement par honneſteté : car loin de les lire, l ſe livra plus que jamais aux Bonzes * : il en logea quélques uns chez luy, il ſe fit une Bibliotheque de leurs livres, & s'efforça par ces ſortes de lecture d'effacer entierement l'impreſſion que les diſcours du Miſſionnaire avoient fait ſur ſon eſprit ; il en vint à bout. Mais quarante ans aprés eſtant tombé malade, il ſe rappella

* Preſtres des Idoles.

les Myſteres de noſtre ſainte Religion ; & en meſme temps il leur aſſigna à chacune une penſion, afin qu'elles puſſent vivre chreſtiennement le reſte de leurs jours. Il inſtruiſit enſuite tous ſes enfans, & receut le ſaint Bapteſme. J'ay eu la conſolation, depuis que je ſuis icy, de voir baptiſer les femmes & les enfans de deux de ſes fils.

L'uſure qui regne parmi les Chinois, eſt un autre obſ-

tacle

qui d'ordinaire les retient dans les ténébres de l'infidélité. J'en eus il y a peu de jours un exemple bien triſte.

Un riche Marchand vint me voir & me demanda le Bapteſme : je l'interrogeay ſur le motif qui le portoit à ſe faire Chreſtien. Ma femme, me dit-« il, fut baptiſée l'année der-« niere ; & depuis ce temps-là « elle a vécu trés ſaintement. « Peu de jours avant ſa mort elle « me prit en particulier, & me «

» mourant de me convertir, je
» viens vous trouver à ce deſſein,
» & vous demander le ſaint Bap-
teſme. De ſi belles diſpoſitions
ne ſembloient-elles pas m'aſſu-
rer que j'aurois le bonheur de
le baptiſer dans peu de jours?
mais ces bons ſentimens s'éva-
noüirent bientoſt: lors que dans
l'inſtruction je vins à toucher
l'article du bien d'autruy, &
que je luy fis voir la néceſſité
indiſpenſable de la reſtitution,
il commença à chanceller, &

Il y a environ quinze jours qu'un Bonze vint me prier de l'inſtruire : il avoit, ce ſemble, la meilleure volonté du monde, & rien, diſoit-il, ne devoit luy couſter. Mais à-peine luy eus-je expliqué quelle eſt la pureté que Dieu demande d'un Chreſtien : à-peine luy eus-je dit que ſa loy eſt ſi ſainte, qu'elle défend juſqu'à la moindre penſée & au moindre déſir contraire à cette vertu : *ſi cela eſt*, me répondit-il, *il n'y faut plus penſer.*

mais de la maiſon, ni ne reçoi-
vent aucune viſite des hommes:
c'eſt une maxime fondamentale
dans tout l'Empire, qu'une fem-
me ne doit jamais paroiſtre en
public, ni ſe meſler des affaires
du dehors. Bien plus, pour les
mettre dans la néceſſité de
mieux obſerver cette maxime,
on a ſçû leur perſuader, que
la beauté conſiſte, non pas dans
les traits du viſage, mais dans
la petiteſſe des pieds : enſorte
que leur premier ſoin, eſt de

afin que le mari luy-mesme instruise sa femme, ou qu'il permette à quelque bonne Chrestienne de venir dans son appartement luy expliquer les Mysteres de la Religion.

D'ailleurs quoy-qu'elles soient converties, elles ne peuvent se trouver à l'Eglise avec les hommes. Tout ce qu'on a pû obtenir jusqu'icy, c'est de les assembler six ou sept fois l'année ou dans une Eglise particuliere, ou dans la maison de quelque

se faire entendre des Miſſion-
naires, dont quelques-uns ne ſçavent que la langue Mandarine. On taſche autant qu'on peut, de remédier à cet inconvenient. Je me ſouviens d'un expédient que trouva la femme d'un Mandarin peu de jours aprés mon arrivée dans cette Ville. Comme elle ne pouvoit eſtre entenduë du Miſſionnaire à qui elle vouloit ſe confeſſer, elle fit venir ſon Fils aiſné, & elle luy découvrit ſes péchez,

ter ſur leur converſion, ſur-
tout ſi le mari eſt Idolaſtre ;
en voicy un exemple bien triſte.
Une femme infidele qui avoit
trouvé le ſecret de ſe faire inſ-
truire de nos ſaintes veritez,
pria ſon mari, dans une gran-
de maladie qu'elle eut, d'appel-
ler un Miſſionnaire pour la
baptiſer. Le mari, qui l'aimoit
tendrement, y conſentit de
peur de la chagriner, & dés le
lendemain matin elle devoit
recevoir la grace aprés laquel-

Miſſionnaire le diſpoſoit à aller baptiſer cette femme mourante, le mari luy envoya dire qu'il le remercioit de ſes peines, & qu'il ne vouloit plus que ſa femme fuſt baptiſée. On n'omit rien pour l'engager à permettre ce qu'il avoit accordé d'abord, & des Chreſtiens de ſes amis allerent le voir exprés; mais ils ne purent rien gagner :
» je connois voſtre fineſſe, leur
» dit-il, & celle du Miſſionnaire :
» il vient avec ſon huile arracher

Je ne puis finir cette Lettre, mon reverend Pere, ſans vous rapporter un exemple de la foy de nos fervens Chreſtiens : c'eſt par leur moyen que j'ay eu le bonheur d'administrer le ſaint Bapteſme à pluſieurs Idolaſtres.

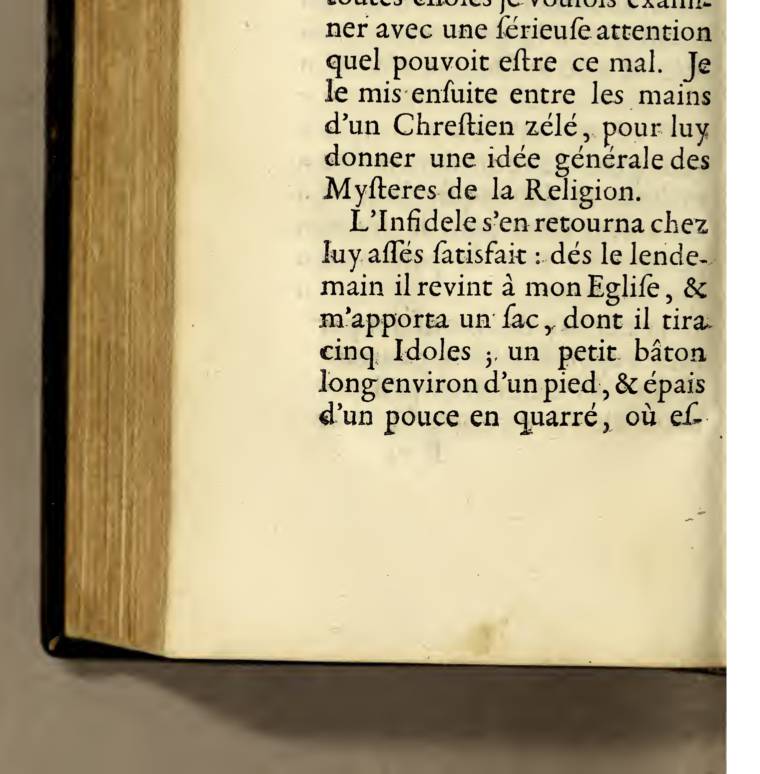
Dans l'abſence du Pere Foucquet, qui eſtoit allé à *Nantchang-fou*, un Infidele vint me prier d'aller ſecourir une famille entiere, qui eſtoit cruellement tourmentée du Démon. Il m'avoüa qu'on avoit eu re-

malin esprit de molester davan-
tage cette famille : qu'enfin on avoit invoqué tous les Dieux du Païs, & qu'on s'estoit dévoüé à toutes les Pagodes ; mais qu'aprés tant de peines & de dépenses, la famille se trouvoit toûjours dans le mesme estat, & qu'il estoit bien triste de voir sept personnes livrées à des accés de fureur si violens, que si l'on n'avoit pris la précaution de les lier, ils se

* Espece de Bonze.

vous adorez le Createur & le Maiſtre abſolu de toutes choſes, & que le Démon n'a aucun pouvoir ſur les Chreſtiens : c'eſt ce qui m'a déterminé à vous prier de venir dans noſtre maiſon, & d'invoquer le nom de voſtre Dieu pour le ſoulagement de tant de perſonnes qui ſouffrent.

Je taſchay de le conſoler par mes réponſes ; mais pourtant je luy fis entendre qu'il n'y avoit rien à eſperer du vray



toutes choses je voulois exami-
ner avec une ſérieuſe attention quel pouvoit eſtre ce mal. Je le mis enſuite entre les mains d'un Chreſtien zélé, pour luy donner une idée générale des Myſteres de la Religion.

L'Infidele s'en retourna chez luy aſſés ſatisfait : dés le lende-main il revint à mon Egliſe, & m'apporta un ſac, dont il tira cinq Idoles ; un petit bâton long environ d'un pied, & épais d'un pouce en quarré, où eſ-

couvert de caracteres myste-
rieux. Il me donna enſuitte un livre d'environ dix-huit feüillets, qui contenoit des ordres exprés du *Tcham-tien-ſſee* par leſquels il eſtoit défendu au Démon ſous de groſſes peines, d'inquiéter davantage les perſonnes dont il s'agiſſoit. Ces Arreſts eſtoient ſcellés du Sceau du *Tcham-tien-ſſee*, ſignez de luy & de deux Bonzes. J'omets beaucoup d'autres minuties qui pourroient vous ennuyer.

d'ouverture fermée d'une petite planche. Je levay cette planche, & je trouvay que l'ouverture eſtoit aſſés étroite à l'entrée, mais qu'elle alloit en s'élargiſſant vers l'eſtomac. Il y avoit au dedans des entrailles de ſoye, & au bout un petit ſac de la figure du foye de l'homme. Ce ſac eſtoit rempli de Ris & de Thé, apparemment pour la ſubſiſtance de l'Idole. A la place du cœur, je trou-

dans le fond de cette petite chambre, un peloton de coton plus long que gros, lié proprement avec du fil, & à-peu-prés de la figure d'un enfant emmailloté.

L'Infidéle qui me vit jetter au feu toutes ces Idoles, crût que je ne ſerois plus de difficulté d'aller chés luy. Pluſieurs Chreſtiens qui ſe trouverent préſens ſe joignirent à luy pour m'en prier. Mais Dieu qui vouloit que je duſſe à leur foy le

& porterent avec eux un Crucifix, de l'Eau-bénite, leurs Chappelets, & les autres marques de la Religion. Pluſieurs Infidéles, un Bonze entre-autres, qui ſe trouva là, les ſuivirent par curioſité.

Dés qu'ils furent arrivez dans la maiſon, ils firent mettre toute la famille à genoux. Enſuitte un d'eux prit le Crucifix en main, un autre prit l'Eau-bénite, un troiſiéme commença à expliquer le Symbole des

obſerver les Commandemens ,
vivre & mourir dans la pratique de ſa loy ? quand ils eurent répondus qu'ils eſtoient dans ces ſentimens , il leur fit faire à tous le ſigne de la Croix, il leur fit adorer le Crucifix , & commença les Prieres avec les autres Chreſtiens. Tout le reſte du jour ils n'eurent aucun reſſentiment de leur mal.

Les Infideles qui eſtoient accourus en foule, furent extrémement ſurpris de ce change-

Bonze & les Partisans en triom-
phérent. Mais ils furent bien surpris de voir, qu'autant de fois qu'ils estoient saisis de ces transports violens de fureur, autant de fois un peu d'Eau-bénite qu'on leur jettoit, un Chappelet qu'on leur mettoit au col, un signe de Croix qu'on faisoit sur eux, le Nom de JESUS qu'on leur faisoit prononcer, les calmoit sur l'heure, & les mettoit dans une situation tranquille : & cela non pas peu-à-

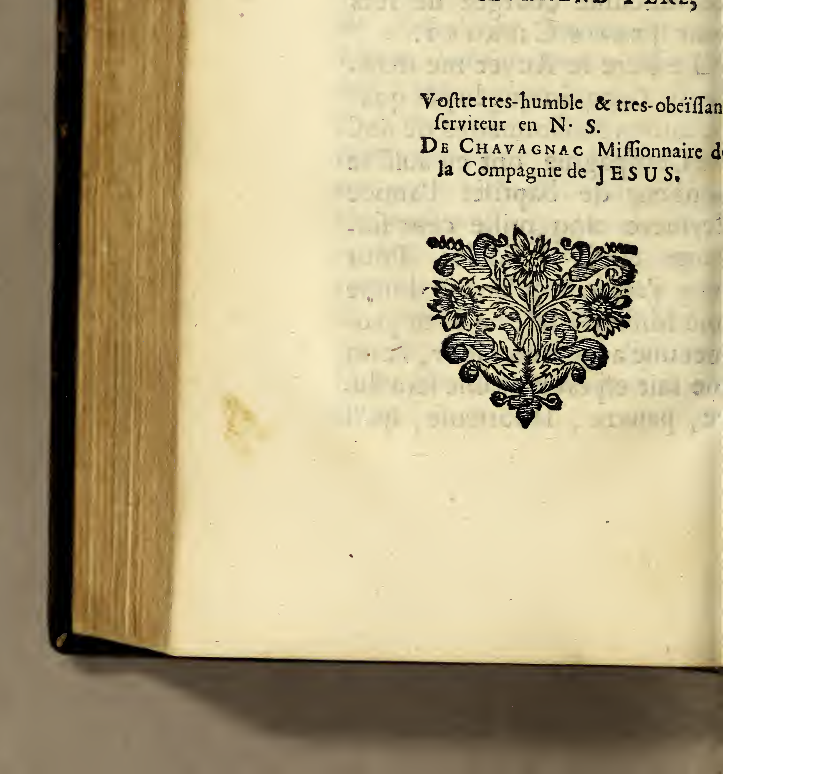
dès-lors se convertirent. Le lendemain un de nos Chreſtiens plaça une Croix fort propre dans le lieu le plus apparent de la maiſon ; il mit auſſi de l'Eau-bénite dans toutes les chambres, & depuis ce temps-là toute cette famille n'a eu aucun reſſentiment de ſon mal, & elle joüit d'une ſanté parfaite. Il y a trois mois que je ſuis continuellement occupé à inſtruire ceux que ce miracle a convertis.

les Bonzes & les Dieux du Païs furent inutilement em-ployez. Les Chrestiens vinrent te[l] jour, invoquerent le vray Dieu, & le mal cessa à l'instant. C'est pour reconnoistre ce bienfait que nous avons embrassé la sainte Loy; & malheur à celuy de nos Des-cendans, qui seroit assés ingrat pour adorer d'autre Dieu que le Dieu des Chrestiens. On y voit écrit ensuite le Symbo-le & les Commandemens de Dieu.

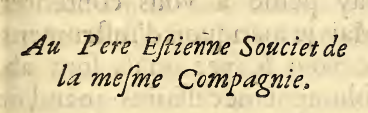
Cochinchine chargez de fers pour JESUS-CHRIST.

Le Pere le Royer me mande du Tonquin que luy & quatre autres Missionnaires de nostre Compagnie, ont eu aussi le bonheur de baptiser l'année derniere cinq mille cent soixante & six Infideles. Pour moy j'attends qu'on me donne une Mission fixe; on m'en promet une au premier jour, & on me fait espérer qu'elle sera dure, pauvre, laborieuse, qu'il

Vostre tres-humble & tres-obeïssan
serviteur en N. S.
De Chavagnac Missionnaire d
la Compagnie de JESUS.



gnie de JESUS aux Indes,



Au Pere Estienne Souciet de la mesme Compagnie.



ON REVEREND PERE

P. C.

Lors que j'estois sur le point de m'embarquer pour les In-

faites. Dans le voyage même, j'ay pensé à vous contenter. Mais je manquois d'instrumens, & vous sçavez qu'ils sont absolument nécessaires quand on veut faire quelque chose d'éxact. C'est pourquoy je n'ay fait que de ces observations où les yeux seuls suffisent, sans qu'ils ayent besoin d'un secours étranger.

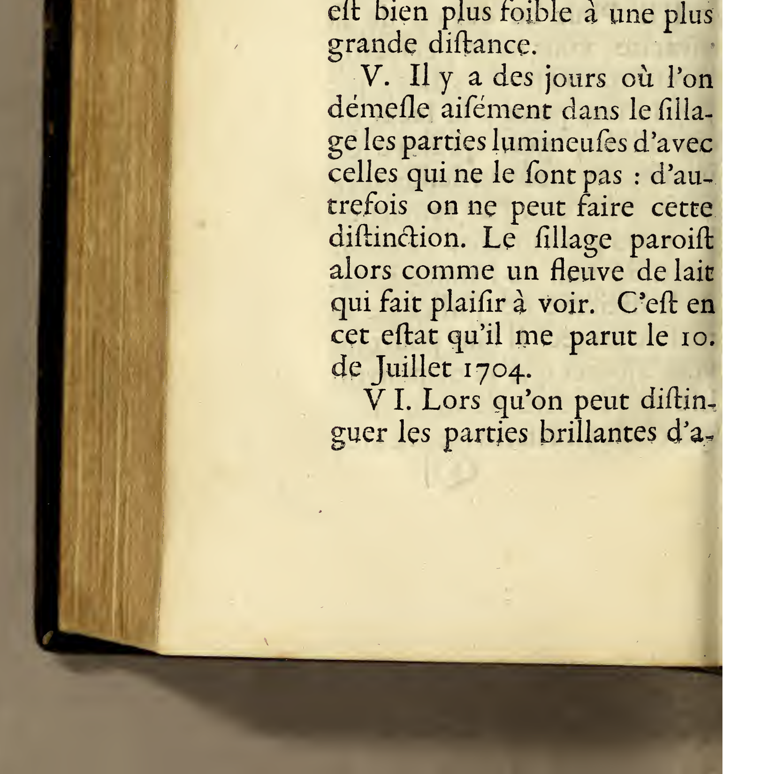
Je commenceray par une matiere de Physique qui aura quelque chose de nouveau pour

ceux

vous trouve qu'ils paſſent fort légérement ſur ce phénoméne ; ou du moins qu'ils ſe ſont plus appliquez à en rendre raiſon conformément à leurs principes, qu'à le bien expoſer tel qu'il eſt. Il me ſemble pourtant qu'avant que de ſe mettre à expliquer les merveilles de la nature, il faudroit s'efforcer d'en bien connoiſtre toutes les particularitez. Voicy ce qui m'a paru le plus digne d'eſtre remarqué ſur la matiere préſente.

C'eſt en effet ce qui me vint d'abord dans l'eſprit, la premiere fois que j'apperçus cette grande lumiere. Mais comme j'avois une feneſtre qui donnoit ſur le ſillage meſme, je me détrompay bientoſt; ſur tout quand je vis que cette lumiere paroiſſoit bien davantage, lors que la Lune eſtoit ſous l'horiſon, que les étoiles eſtoient couvertes de nuages, que le fanal eſtoit éteint; enfin lors qu'aucune lumiere

III. Pour ce qui eſt de ſa vivacité, vous ſerez peut-eſtre ſurpris quand je vous diray que j'ay lu ſans peine à la lueur de ces ſillons, quoy qu'élevé de neuf ou dix pieds au deſſus de la ſurface de l'eau. J'ay remarqué les jours par curioſité; c'eſtoit le 12. de Juin de l'année 1704. & le dixiéme de Juillet de la meſme année. Il faut pourtant vous ajoûter que je ne pouvois lire que le titre de mon livre qui eſtoit en lettres majuſcules.



eſt bien plus foible à une plus grande diſtance.

V. Il y a des jours où l'on démeſle aiſément dans le ſillage les parties lumineuſes d'avec celles qui ne le ſont pas : d'autrefois on ne peut faire cette diſtinction. Le ſillage paroiſt alors comme un fleuve de lait qui fait plaiſir à voir. C'eſt en cet eſtat qu'il me parut le 10. de Juillet 1704.

VI. Lors qu'on peut diſtinguer les parties brillantes d'a-

sont come des globes de la grosseur de la teste. Souvent aussi ces Phosphores se forment en quarré de trois ou quatre pouces de long, sur un ou deux de large. Ces Phosphores de différente figure, se voyent quelquefois en mesme temps. Le 12. de Juin le sillage du vaisseau estoit plein de gros tourbillons de lumiere, & de ces quarrez oblongs dont j'ay parlé. Un autre jour que nostre vaisseau avançoit lentement, ces tour-

montre de quelle eſpece il eſt. J'ay veu quelquefois une grande quantité de ces poiſſons qui, en ſe joüant dans la mer, faiſoient un eſpece de feu d'artifice dans l'eau qui avoit ſon agrément. Souvent une corde miſe en travers ſuffit pour briſer l'eau, enſorte qu'elle devienne lumineuſe.

VIII. Si on tire de l'eau de la mer, pour peu qu'on la remuë avec la main dans les ténébres, on y verra une in-

celles eſt une fois formée, elle ſe conſerve long-temps : & ſi elle s'attache à quelque choſe de ſolide, par exemple aux bords d'un vaſe, elle durera des heures entiéres.

XI. Ce n'eſt pas toûjours lors que la mer eſt le plus agitée, qu'il y paroiſt le plus de ces phoſphores ; ni meſme lors que le vaiſſeau va plus viſte. Ce n'eſt pas non plus le ſimple choc des vagues les unes contre les autres qui produit des

qualité de l'eau ; &, ſi je ne me trompe, généralement parlant on peut avancer que le reſte eſtant égal, cette lumiere eſt plus grande, lors que l'eau eſt plus graſſe & plus baveuſe ; car en haute mer l'eau n'eſt pas également pure partout : quelquefois le linge qu'on trempe dans la mer, revient tout gluant. Or j'ay remarqué pluſieurs fois que quand le ſillage eſtoit plus brillant, l'eau eſtoit plus viſqueuſe & plus

Marins diſent que c'eſt le fray ou la ſemence de Baleine : c'eſt de quoy l'on n'eſt gueres certain ; lors qu'on tire de l'eau de la mer en paſſant par ces endroits, elle ſe trouve fort viſqueuſe. Les meſmes Marins diſent qu'il y a beaucoup de ces bancs de fray dans le Nord, & que quelquefois pendant la nuit ils paroiſſent tout lumineux, ſans qu'ils ſoient agitez par le paſſage d'aucun vaiſſeau, ni d'aucun poiſſon.

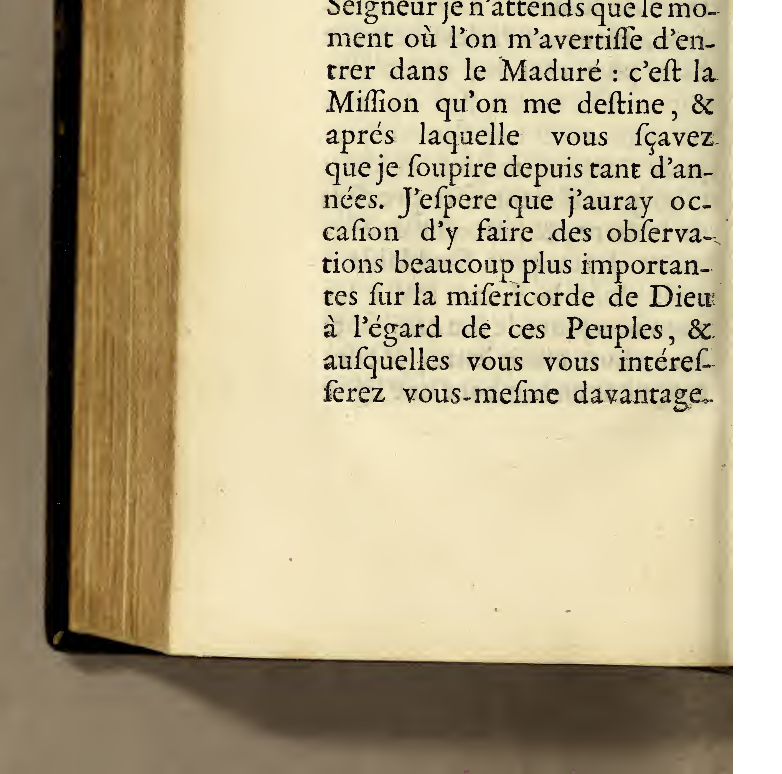
du poisson paroissoit durant la nuit comme un charbon allumé, de sorte que sans autre lumiere je lus encore les mesmes caracteres que j'avois leu à la lueur du sillage. Cette gueule estoit pleine d'une humeur visqueuse, nous en frottasmes un morceau de bois qui devint aussitost tout lumineux: dés que l'humeur fut desséchée, la lumiere s'éteignit.

Voilà les principales observations que j'ay fait sur ce

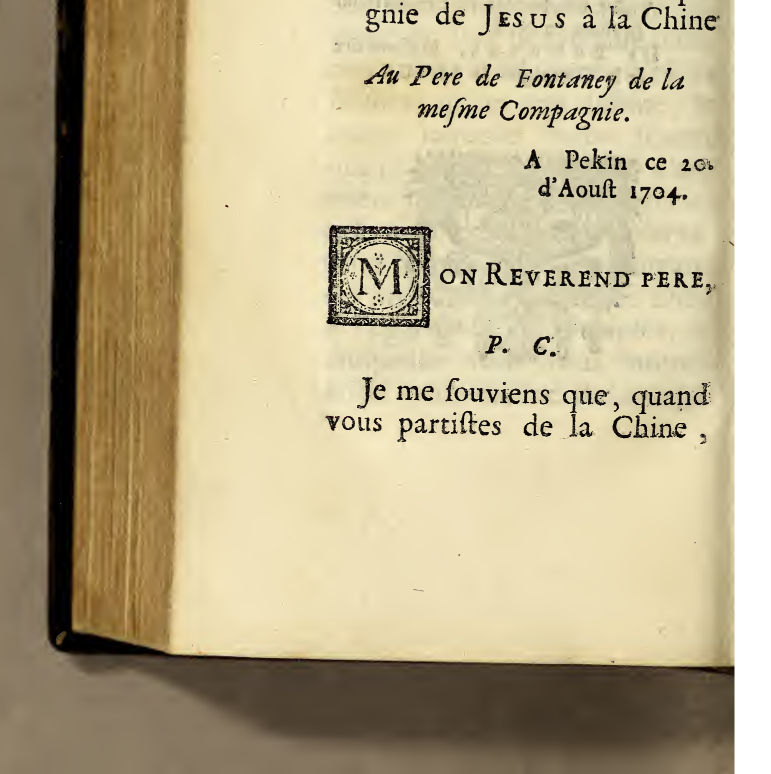
mot des Iris de la mer. Je les ay remarqué aprés une grosse tempeste que nous essuyasmes au Cap de Bonne espérance. La mer estoit encore fort agitée, le vent emportoit le haut des vagues, & en formoit une espece de pluye où les rayons du Soleil venoient peindre les couleurs de l'Iris. Il est vray que l'Iris céleste a cet avantage sur l'Iris de la mer, que ses couleurs sont bien plus vives, plus distinctes, & en plus grande

bre ; on en voit vingt & trente en meſme temps, on les voit en plein midi, & on les voit dans une ſituation oppoſée à l'Iris céleſte ; c'eſt-à-dire, que leur courbure eſt comme tournée vers le fond de la mer. Qu'on diſe aprés cela que dans ces voyages de long cours on ne voit que la mer & le Ciel : cela eſt vray, mais pourtant l'un & l'autre repréſentent tant de merveilles, qu'il y auroit dequoy

trait de lumiere. Ces exhalaisons laiſſent aux Indes une trace bien plus étenduë qu'en Europe. Du moins j'en ay veu deux ou trois que j'aurois pris pour de véritables fuſées : elles paroiſſoient fort proches de la terre, & jettoient une lumiere à-peu-prés ſemblable à celle dont la Lune brille les premiers jours de ſon croiſſant : leur chute eſtoit lente, & elles traçoient en tombant une ligne


Seigneur je n'attends que le moment où l'on m'avertiſſe d'entrer dans le Maduré : c'eſt la Miſſion qu'on me deſtine, & aprés laquelle vous ſçavez que je ſoupire depuis tant d'années. J'eſpere que j'auray occaſion d'y faire des obſervations beaucoup plus importantes ſur la miſericorde de Dieu à l'égard de ces Peuples, & auſquelles vous vous intéreſſerez vous-meſme davantage.

Vostre tres-humble & tres-obeïssant
serviteur en N. S.
DE BOURZES, Missionnaire
de la Compagnie de JESUS.


gnie de JESUS à la Chine

Au Pere de Fontaney de la mesme Compagnie.

A Pekin ce 20. d'Aoust 1704.

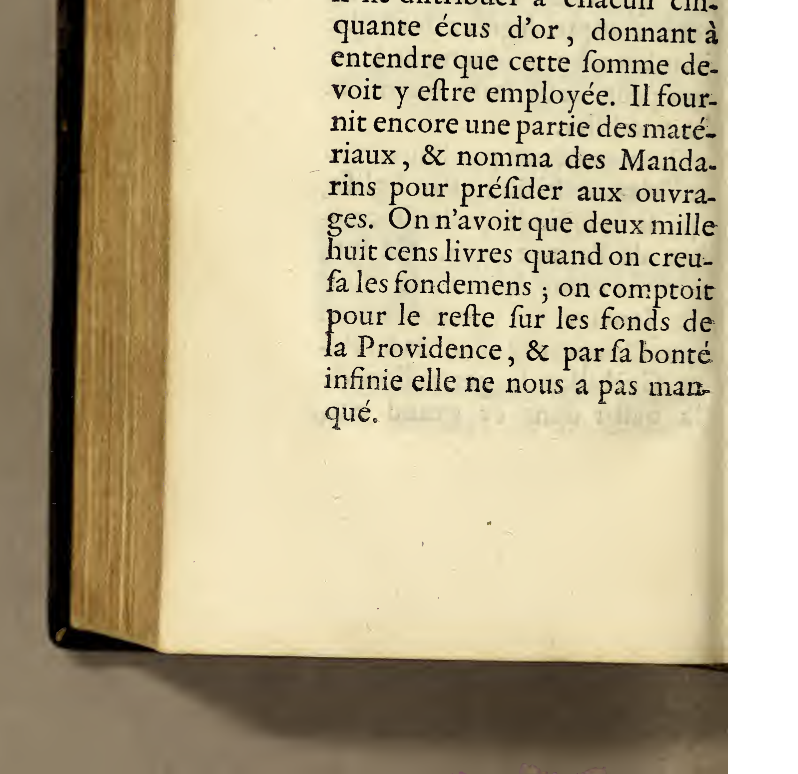
MON REVEREND PERE,

P. C.

Je me souviens que, quand vous partistes de la Chine,

eux que Dieu daigne leur en-
tenir compte. Agréez donc que
je m'attache uniquement à ce
qui peut vous faire plaisir &
vous édifier.

Je commence par l'ouverture solemnelle de nostre Eglise, qui se fit enfin le 9. de Décembre de l'année 1703. Ce fut, comme vous sçavez, au mois de Janvier de l'année 1699. que l'Empereur accorda au Pere Gerbillon la permission de la bastir dans ce grand em-



Il fit distribuer à chacun cin-
quante écus d'or, donnant à entendre que cette ſomme devoit y eſtre employée. Il fournit encore une partie des matériaux, & nomma des Mandarins pour préſider aux ouvrages. On n'avoit que deux mille huit cens livres quand on creuſa les fondemens ; on comptoit pour le reſte ſur les fonds de la Providence, & par ſa bonté infinie elle ne nous a pas manqué.

sur cinquante de long : elle est entre deux corps de logis bien proportionnez ; ce sont deux grandes Salles à la Chinoise : l'une sert aux Congrégations, & aux instructions des Catéchuménes ; l'autre sert à recevoir les Personnes qui nous rendent visite. On a exposé dans cette derniere les portraits du Roy, de Monseigneur, des Princes de France, du Roy d'Espagne regnant, du Roy d'Angleterre, & de plusieurs

ne curioſité.

C'eſt au bout de cette cour qu'eſt baſtie l'Egliſe. Elle a ſoixante & quinze pieds de longueur, trente-trois de largeur, & trente de hauteur. L'intérieur de l'Egliſe eſt compoſé de deux ordres d'architecture : chaque ordre a ſeize demi-colomnes couvertes d'un vernis verd : les pieds-d'eſtaux de l'ordre inférieur ſont de marbre, ceux de l'ordre ſupérieur ſont dorez, auſſi bien que les

ze grandes feneftres en forme d'arc, fix de chaque cofté, qui éclairent parfaitement l'Eglife.

Le plat-fond eft tout-à-fait peint : il eft divifé en trois parties ; le milieu repréfente un dôme tout ouvert, d'une riche architecture : ce font des colonnes de marbre, qui portent un rang d'arcades furmonté d'une belle baluftrade. Les colonnes font elle-mêmes enchaffées dans une autre baluftrade d'un beau deffein, avec des

le parement : il eſt vray que les jours y ſont ſi bien ménagez à travers les arcades & les baluſtres, qu'il eſt aiſé de s'y tromper. Cette piéce eſt de la main de M. *Gherardini*. *

Aux deux coſtez du dôme ſont deux ovales dont les peintures ſont tres riantes. Le retable eſt peint de meſme que le plat-fond. Les coſtez du retable ſont une continuation de l'architecture de l'Egliſe en per-

* **Peintre Italien.**

enfoncemens.

L'Autel a une juſte proportion : quand il eſt orné des riches préſens de la libéralité du Roy que vous nous avez apporté d'Europe, & dont ſa Majeſté a bien voulu enrichir l'Egliſe de Pekin, il paroiſt alors un Autel érigé par un grand Roy au ſeul maiſtre des Rois.

Quelques ſoins que nous nous ſoyons donnez, l'Egliſe ne put s'ouvrir qu'au commencement

tes en Surplis portoient la Croix, les Chandeliers, l'Encenſoir &c. Deux Preſtres avec l'Etolle & le Surplis marchoient à coſté de l'Officiant : les autres Miſſionnaires ſuivoient deux à deux, & enſuite venoient en foule les Fideles que la dévotion avoit attirez.

La Bénédiction achevée tout le monde ſe proſterna devant l'Autel : les Peres rangez dans le Sanctuaire, & tous les Chreſtiens dans la nef, frapperent pluſieurs

Grimaldi fit à la fin de la Messe un discours trés touchant. Enfin la feste se termina par le Baptesme d'un grand nombre de Catéchuménes.

La Messe se célébra la nuit de Noël avec la mesme solemnité, & avec le mesme concours des Fideles. Si les instrumens Chinois, qui avoient je ne sçay quoy de champestre, ne m'eussent fait ressouvenir que j'estois dans une Mission étrangere, j'aurois cru me

croire qu'ils l'embrasseront dans la suitte.

Quelle douleur pour nous, mon Reverend Pere, si nous avions le malheur de voir détruire un ouvrage qui fait triompher la Religion jusques dans le Palais d'un Prince infidele ! Nous en avons couru le risque deux mois aprés qu'il a esté achevé ; voici comment la chose se passa.

Le 12. de Février de cette

ronde : le troisiéme avoit la forme d'un pommeau d'épée ; & le quatriéme estoit une pointe quadrangulaire fort émoussée. Tout cela est nécessaire pour ce que je dois dire.

Je me trouvay alors dans l'appartement où travailloit le Frere Brocard pour l'aider à perfectionner quelques ouvrages. Le Pere Bouvet qui nous sert d'interpréte y fut aussi appellé ; & aprés avoir observé

mon coſte avec attention, & je n'y pus rien appercevoir que quelques fleurs aſſez mal gravées.

Cependant le premier Eunuque du Prince héritier, vint nous ordonner de ſa part de mettre au pluſtoſt cet acier en couleur. Nous le conjuraſmes de vouloir bien repréſenter au Prince la peine où nous eſtions de ne pouvoir luy obéïr, juſqu'à ce qu'on nous euſt éclairci ſur le doute que nous avions

ment à celuy des Idoles. Permettez-moy néanmoins de vous représenter, repliqua le Pere Bouvet, que ce *Pien* ressemble fort à cette espéce d'arme qu'on donne à certains Génies superieurs aux autres, & à laquelle il me semble que le Peuple attribuë le pouvoir de défendre des malins esprits. Or selon les principes de nostre Religion, nous ne pourrions travailler à de pareils ou-

maiſtres & d'ingrats ; il s'effor-
ça meſme de nous prouver avec chaleur, que quand il s'agiroit du *Pien* de *Fo*, nous n'en devions pas moins obéir au Prince ; qu'aprés les graces dont l'Empereur nous avoit comblez, & dans le temps qu'il venoit de nous permettre de baſtir juſques dans l'enceinte de ſon Palais une Egliſe au Dieu que nous adorions, il eſtoit indigne ſur une fauſſe délicateſſe de refuſer au Prince

luy eſtions infiniment obligez de la protection qu'il accordoit à noſtre ſainte loy ; qu'en toute autre occaſion nous eſtions preſts de luy obéïr, comme nous avions fait juſqu'alors, quelque choſe qu'il nous en duſt couſter ; que nous nous eſtimions meſme trop honorez qu'il vouluſt bien agréer nos ſervices, mais que quand il faudroit encourir ſa diſgrace, & nous expoſer aux plus affreux chaſtimens, on ne nous enga-

autres Idoles. Un de ceux qui l'accompagnoient, m'assura la mesme chose en particulier, & me dit que l'Empereur luy-mesme en avoit un semblable.

Comme nous sçavons jusqu'où les Mandarins portent leur complaisance pour l'Empereur & pour le Prince, nous ne crusmes pas encore devoir nous en rapporter à leur témoignage. Je pris donc la parole, & je dis que puisque le *Pien* apparte-

obeï. Nous eſtions en effet aſ-ſez convaincus de la ſincérité du Prince, pour ne devoir plus avoir lieu de douter, aprés le témoignage qu'il nous auroit rendu.

Vous eſtes bien téméraires, reprit l'Eunuque, de faire une pareille demande. En meſme temps il nous quitta pour aller faire ſon rapport au Prince. Tous ceux qui furent témoins de cet entretien, nous regar-

rivay le premier ; dès que je
fus en sa présence, je me prosternay selon la coustume. Il estoit au milieu de toute sa Cour à l'entrée de son appartement : & me regardant d'un air plein d'indignation & de
» colére : Faut-il donc, me dit-il,
» que j'intime moy-mesme mes
» ordres pour estre obéï ? Sçavez-
» vous les chastimens que vostre
» désobéïssance mérite selon la
» rigueur des loix ? Ensuitte adressant la parole au Pere

craintes mal-fondées ? «

Le Pere Bouvet crut pouvoir, sans manquer au respect dû au Prince, luy exposer les raisons qu'il avoit eû de douter. Mais le Prince se persuadant qu'il faisoit encore difficulté de se rendre à son témoignage, luy parla d'une maniére qui marquoit sa colere & son indignation. Il l'envoya dans la Salle de la Comédie pour y voir des Sceptres pareils au sien entre les mains des Comé-

vir à differens uſages : mais que comme il avoit lu dans quelque livre de l'hiſtoire de la Chine, qu'on avoit employé de pareils inſtrumens à des choſes que noſtre Religion déteſte, il avoit eu lieu de craindre que celuy-cy ne fuſt de la meſme eſpéce, & que le Peuple n'euſt encore ſur la vertu de ces ſortes d'armes des erreurs groſſieres.

Ces nouvelles inſtances du Pere Bouvet irriterent extré-

ceux qui n'ont point fait d'au- «
tre étude dés leur enfance ? Or «
je déclare que ni moy ni le «
Peuple de la Chine, nous ne re- «
connoiſſons aucune vertu par- «
ticuliére dans cette ſorte de «
Sceptre, & qu'il n'y en a au- «
cun de ſemblable qui ſoit un «
inſtrument d'Idole. Comme je «
veux bien vous en aſſurer, «
quelle fauſſe délicateſſe peut «
vous arreſter, lors que je vous «
ordonne d'y travailler ? Parce «
que *Fo*, & les autres Idoles ſont «

» pas.

Aprés ces paroles le Prince se retira pour aller instruire l'Empereur de tout ce qui s'estoit passé. En mesme temps il donna ordre qu'on fist venir incessamment tous les Missionnaires des trois Eglises de Pekin. J'ay admiré, & je ne cesseray d'admirer toute ma vie, que la colere de ce Prince Idolastre ne luy fit jamais dire une seule parole contre la loy Chrestienne, quoy-que nous

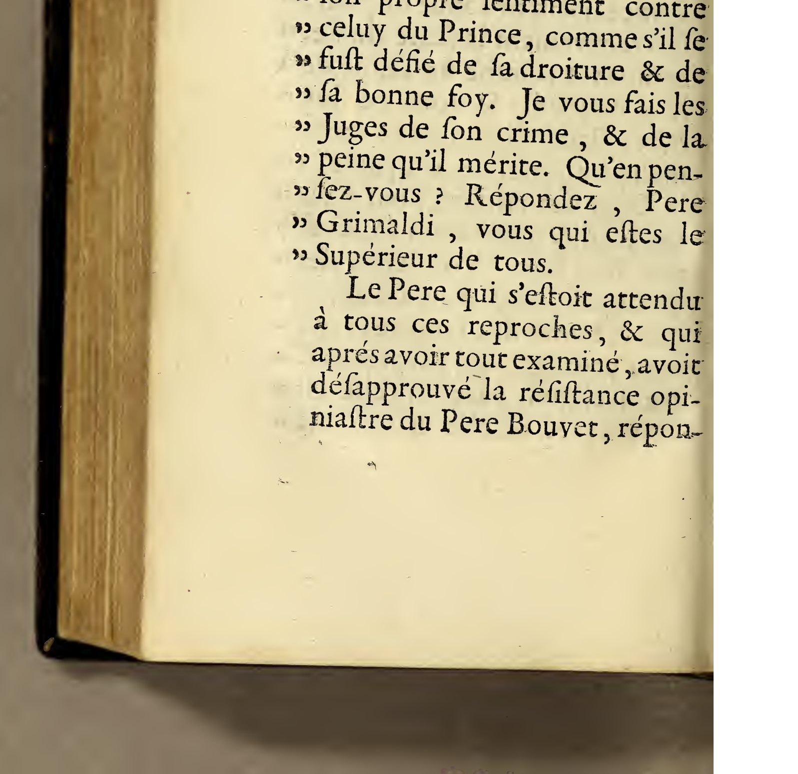
la toute la nuit, qui fut extre-
mement froide ſous une caba-
ne de nates, où on luy permit
de ſe retirer.

Le lendemain matin quel-
ques Perſonnes me vinrent
trouver, pour me dire que le
Pere Bouvet eſtoit condamné
au chaſtiment des Eſclaves. Je
leur répondis que ce Pere ſe-
roit heureux de mourir pour
n'avoir pas voulu trahir ſa con-
ſcience ; mais que ſi on le pu-
niſſoit, la faute eſtant commu-

» vous fait peur ? d'où vient cette
» différence ? Je luy appris ce que c'estoit que le Sceptre de nos Rois, & je luy expliquay l'histoire du Jugement de Salomon qui estoit gravé sur cette boëte. Enfin les Missionnaires des trois Eglises arriverent sur les huit heures déja instruits de toute cette affaire par le Pere Gerbillon.

Le Mandarin nommé *Tchao*, qui a tant contribué à l'Edit qui

Princes : il m'ordonne de pour- «
ſuivre vivement la faute du Pe- «
re Bouvet comme un crime de «
leze-majeſté. Si vous ne luy «
faites ſatisfaction, j'iray moy- «
meſme accuſer le coupable à «
la Cour des crimes, pour y eſ- «
tre jugé & puni ſelon la ſévé- «
rité des loix. Vous eſtes des «
étrangers, vous n'avez d'appui «
que la bonté de l'Empereur qui «
vous protége, qui permet voſ- «
tre Religion parce qu'elle eſt «
bonne, & qu'elle n'ordonne «


» son propre sentiment contre
» celuy du Prince, comme s'il se
» fust défié de sa droiture & de
» sa bonne foy. Je vous fais les
» Juges de son crime, & de la
» peine qu'il mérite. Qu'en pen-
» sez-vous ? Répondez, Pere
» Grimaldi, vous qui estes le
» Supérieur de tous.

Le Pere qui s'estoit attendu à tous ces reproches, & qui aprés avoir tout examiné, avoit désapprouvé la résistance opi-niastre du Pere Bouvet, répon-

que le Prince heritier juroit
foy de Prince que l'instrument
dont il s'agissoit, n'estoit point
le Sceptre de *Fo*, ni des Génies ; que s'il sçavoit le contraire, il fist une croix sur la
terre, & qu'il jurast sur cette
croix. Le Pere Bouvet répondit qu'il soumettoit son jugement à celuy du Prince. Si "
vous reconnoissez vostre faute, "
reprit le Mandarin, frappez- "
donc la terre du front comme "
coupable. Le Pere obéït

luy-mesme,) témoignage que nous aurions acheté au prix de tout nostre sang. Ce Courtisan que le seul respect humain retient dans l'infidélité, fit bien valoir ce témoignage, auquel il sçavoit que nous estions infiniment sensibles : il ne se contenta pas de le dire une fois, il le répéta bien haut, & le prononça d'un ton & d'un air à luy donner toute l'autorité que nous désirions.

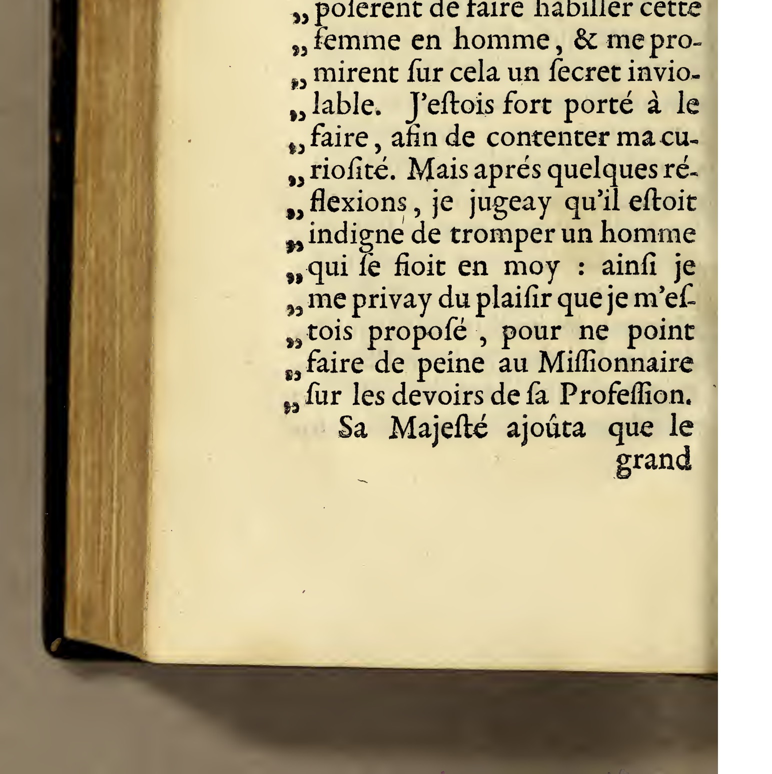
Quelque temps aprés, ce

qu'un tel deſſein eſt indigne «
d'un Prince comme moy, & «
que dans tout l'Empire vous «
trouveriez peu de perſonnes «
capables de ce procédé, qui «
ne peut convenir qu'à un mal- «
honneſte homme. Si je ſuis ſi «
fort irrité, ce n'eſt pas pour le «
Sceptre dont il s'agit, car je «
m'en mets fort peu en peine; «
c'eſt à cauſe de l'outrage qu'on «
me fait, & auquel je ſuis d'au- «
tant plus ſenſible, qu'il me «
vient par des perſonnes, que «

perstition : c'est un instrument dont le Prince & l'Empereur luy-mesme se servent, pour se dénoüer les bras à la façon des Tartares.

Cependant le bruit se répandoit que le Pere Bouvet auroit le cou coupé. Les Peres Grimaldi, Thomas, Gerbillon, & Pereyra, aprés avoir conféré ensemble, & avec quelques Mandarins de leurs amis, allerent trouver l'Empereur pour luy témoigner leur chagrin sur

re à leur loy qu'il jugeoit bon-
ne ; que quand il avoit exigé
d'eux quelque ſervice, il s'eſ-
toit informé auparavant s'ils
n'auroient pas de peine à faire
ce qu'il ſouhaittoit ; qu'il avoit
meſme porté les choſes juſqu'au
ſcrupule : J'ay dans mon Palais, «
dit ſa Majeſté, une femme qui «
jouë excellemment bien de la «
Harpe ; je voulus faire juge «
de ſon habileté le Pere Perey- «
ra qui touche bien les inſtru- «
mens : mais faiſant attention à «



„ poserent de faire habiller cette
„ femme en homme, & me pro-
„ mirent sur cela un secret invio-
„ lable. J'estois fort porté à le
„ faire, afin de contenter ma cu-
„ riosité. Mais aprés quelques ré-
„ flexions, je jugeay qu'il estoit
„ indigne de tromper un homme
„ qui se fioit en moy : ainsi je
„ me privay du plaisir que je m'es-
„ tois proposé, pour ne point
„ faire de peine au Missionnaire
„ sur les devoirs de sa Profession.

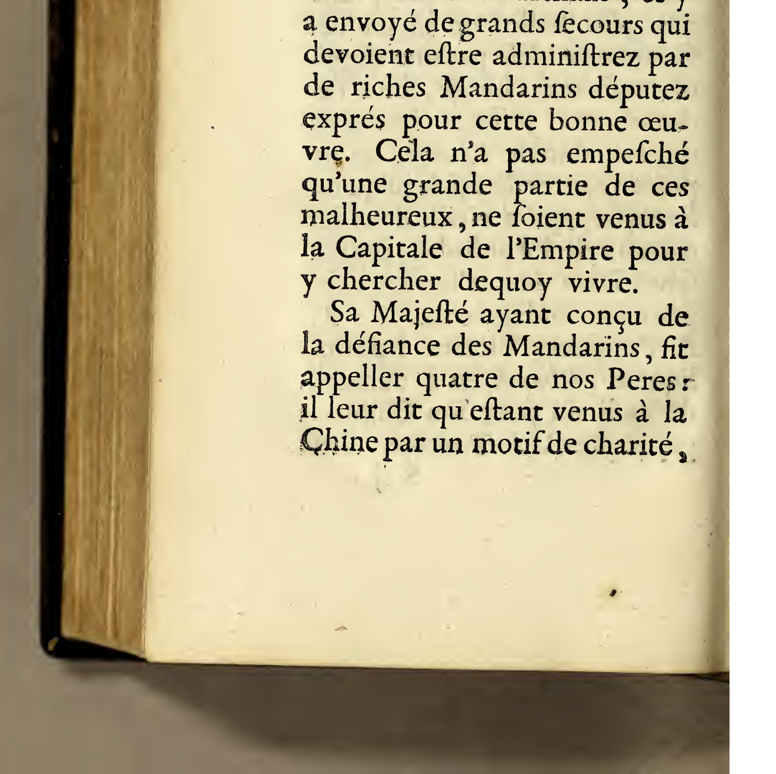
Sa Majesté ajoûta que le grand

ſoupçonneux , qui craignent tout, parce qu'ils ne connoiſſent pas aſſez la Chine, & qui apperçoivent de la Religion, où il n'y en a pas meſme l'apparence. Enfin il conclut que, puiſque le Pere Bouvet reconnoiſſoit ſa faute, il ſuffiſoit, pour le punir, qu'il ne ſerviſt plus d'interpréte chez le Prince ſon fils; que du reſte il pouvoit demeurer tranquille dans noſtre maiſon.

Les Peres fléchirent les ge-

gere, noſtre Miſſion eſt, graces à Dieu, dans un eſtat à nous faire eſpérer dans la ſuitte de grands progrez pour la converſion des Chinois, ſi l'œuvre de Dieu n'eſt point traverſée. Des trente Jéſuites que vous y avez laiſſez, il y en a déja douze qui n'ont plus beſoin de maiſtres dans les caracteres, & qui liſent le Chinois avec une facilité ſurprenante. Monſeigneur l'Eveſque d'Aſcalon Vicaire Apoſtolique du *Kiamſy* eſt ſi

des plus belles de la Chine. Comme ce n'eſt pas une dignité, mais une charge, on a ordonné aux Jéſuites François qui ſont dans le *Kiamſy*, de ne point rejetter le fardeau qu'un Eveſque, qui a vieilli dans les travaux de l'Apoſtolat, jugera ſelon Dieu devoir luy impoſer pour ſon ſoulagement. Le R. P. Pouſatery Vicaire Apoſtolique du *Chamſy* en a demandé auſſi un pour ſon Compagnon. Le R. P. Turcotti éleu



a envoyé de grands ſecours qui devoient eſtre adminiſtrez par de riches Mandarins députez exprés pour cette bonne œuvre. Cela n'a pas empeſché qu'une grande partie de ces malheureux, ne ſoient venus à la Capitale de l'Empire pour y chercher dequoy vivre.

Sa Majeſté ayant conçu de la défiance des Mandarins, fit appeller quatre de nos Peres: il leur dit qu'eſtant venus à la Chine par un motif de charité,

nos forces au soulagement de tant de malheureux. Cet ordre fut reçu avec reconnoissance de la part des Missionnaires ; & ils jugerent qu'il falloit s'incommoder, afin de trouver cinq cens Taëls pour les employer en aumosnes.

Les Peres Suarez & Parrenin chargez de la distribution des aumosnes, firent préparer des fourneaux & de grandes chaudiéres : ils firent ensuitte provision de Ris, de grands vases

les faiſoit revenir par un paſſage étroit, & là on donnoit à chacun ſa portion de Ris & d'herbages, qu'il emportoit dans un lieu marqué, où ils alloient tous ſe ranger, juſqu'à ce que les porcelaines fuſſent vuides. On les ramaſſoit enſuite, on les lavoit, & on diſtribuoit aux autres Pauvres leur aumoſne dans le meſme ordre qu'aux premiers.

Les Chreſtiens les plus conſidérables de la Ville venoient

nu ſans le ſecours d'aucuns Gardes, de cette abondance, & ſur tout de cette propreté dont les Chinois ſont ſi jaloux. Ils admiroient que des Perſonnes remarquables par leur naiſſance & par leurs richeſſes ſe meſlaſſent ainſi parmi les Pauvres, juſqu'à leur fournir les batonnets pour manger, & les conduire enſuitte comme des hoſtes à qui on veut faire honneur. O s'écrioient-ils, que cette Religion eſt excellente,

jour.

Duſſions-nous eſtre long-temps incommodez de cette dépenſe, comme en effet nous le ſerons, nous ne la regretterons point : au contraire nous bénirons Dieu ſans ceſſe, & nous le conjurerons de nous fournir ſouvent de ſemblables occaſions de faire loüer le nom du Seigneur par les Chreſtiens & par les Infidéles. Ne craignez pas que le nombre de nos Catéchiſtes en diminuë:

te Egliſe naiſſante, contribuënt avec tant d'avantage pour leurs propres ames, au ſalut d'un infinité d'autres. Je ſuis avec beaucoup de reſpect dans l'union de vos ſaints Sacrifices,

MON REVEREND PERE,

Voſtre tres-humble & tres-obeïſſant ſerviteur en N. S.
JARTOUX Miſſionnaire de la Compagnie de JESUS.

S v

naire de la Compagnie de JESUS,

Au Pere le Gobien de la mesme Compagnie.

A Bengale le 18. Decembre 1709.

ON REVEREND PERE.

P. C.

J'ay compris par la derniere Lettre que j'ay receu de V. R.

pourray vous envoyer dans la suitte, si vous me témoignez que vous en soyez content.

Au reste ce Païs-cy est de tous ceux que je connoisse, celuy qui fournit plus de matiére à écrire sur les Arts méchaniques & sur la Médecine. Les Ouvriers y ont une adresse & une habileté qui surprend. Ils excellent surtout à faire de la toile : elle est d'une si grande finesse, que des piéces fort longues & fort larges pour-

que pour le reconnoiſtre. Ils raſſemblent ſi adroitement les morceaux d'un vaſe de verre ou de porcelaine, qu'on ne peut s'appercevoir qu'il ait eſté briſé.

Les Orfévres y travaillent en filigrane avec beaucoup de délicateſſe : ils imitent parfaitement les ouvrages d'Europe, ſans que la forge dont ils ſe ſervent, ni leurs autres outils leur reviennent à plus d'un écu.

Le métier dont ſe ſervent

cre, quelques écorces & quelques racines; & cette eau-de-vie brusle mieux, & est aussi forte que celle d'Europe.

On peint des fleurs, & on dore fort bien sur le verre. Je vous avouë que j'ay esté surpris en voyant certains vases de leur façon propres à rafraichir l'eau, qui n'ont pas plus d'épaisseur que deux feüilles de papier collées ensemble.

Nos Bateliers rament d'une maniére bien différente

cer : les noſtres ne font ſimplement que leur tordre la queuë. Ces animaux ſont trés dociles : ils ſont inſtruits à ſe coucher & à ſe relever, pour prendre & pour dépoſer leur charge.

On ſe ſert icy d'une eſpece de moulin à bras pour rompre les cannes de ſucre, qui ne revient pas à dix ſols.

Un Emouleur fabrique luy-meſme ſa pierre avec de la lacque & de l'émeril.

Un Maçon carrelera la plus

va en ma preſence, & qu'on attacha à la muraille par un ſeul coſté, ſans y mettre aucun autre appui.

C'eſt avec une corde à pluſieurs nœuds que les Pilotes prennent hauteur : ils en mettent un bout entre les dents, & par le moyen d'un bois qui eſt enfilé dans la corde, ils obſervent facilement la queuë de la petite Ourſe, qui s'appelle communément l'Etoile du Nord, ou l'Etoile polaire.

mier pot qui tombe ſous la main : on fend un baſton en quatre, & on l'étend à proportion du pot où eſt le lait : enſuite on tourne en divers ſens ce baton par le moyen d'une corde qui y eſt attachée, & au bout de quelque temps le beurre ſe trouve fait.

Ceux qui vendent le beurre, ont le ſecret de le faire paſſer pour frais, quand il eſt vieux, & qu'il ſent le rance. Pour cela on le fait fondre, on y jette

point de peine à réduire en poudre tous les métaux : j'en ay esté témoin moy-mesme. Ils font grand cas du talc & du cuivre jaune, qui consume, à ce qu'ils disent, les humeurs les plus visqueuses, & qui léve les obstructions les plus opiniastres.

Les Médecins sont plus reservez que ceux d'Europe à se servir du souffre : ils le corrigent avec le beurre ; ils font aussi jetter un boüillon au poi-

qui predomine en luy : c'eſt ce qu'ils connoiſſent aiſément en taſtant le poulx du malade. Et il ne faut pas dire qu'il eſt facile de s'y tromper, car c'eſt une ſcience dont j'ay moy-meſme quelque expérience.

Les maladies principales qui regnent dans ce Païs-cy, ſont 1°. le *Mordechin*, ou le *Coléra-morbus*. Le remede qu'on employe pour guerir ce mal, eſt d'empeſcher de boire celuy qui en eſt attaqué, & de luy bruſ-

longue aiguille entre la chair &
la peau : c'eſt par cette inciſion,
qu'en ſuccant avec un bout de
corne, ils tirent une certaine
graiſſe qui reſſemble à du pus.

La pluſpart des Médecins ont couſtume de jetter une goute d'huile dans l'urine du malade : ſi elle ſe répand, c'eſt, diſent-ils, une marque qu'il eſt fort échaufé au dedans ; ſi au contraire elle demeure en ſon entier, c'eſt ſigne qu'il manque de chaleur.

* Penitens Indiens.

Les vertiges qui viennent d'un ſang froid & groſſier ſe guériſſent en beuvant du vin, où on a laiſſé tremper quelques grains d'encens. Pour la ſurdité qui vient d'une abondance d'humeurs froides, ils font inſtiller une goutte de jus de limon dans l'oreille. Quand on a le cerveau engagé & chargé de pituite, on ſent dans un noüet le cumin noir pilé. Pour le

* On appelle ainſi un pacquet de quelque drogue enfermée dans un nœud de linge.

te qu'ils font cuire au four, & boivent l'eau qui en ſort. Pour la colique venteuſe & pituiteuſe, ils donnent à boire quatre cuillerées d'eau, où on a fait boüillir de l'anis, & un peu de gingembre à diminution de moitié. Ils pillent auſſi l'oignon cru avec du gingembre pour l'appliquer froid ſur la partie du ventre où ils ſentent de la douleur. Pour la liente-

* Fruit des Indes qui a la forme d'une Calebaſſe, & qui a le gouſt de citroüille.

lée avec une pareille quantité d'eau. Pour le cours de ventre, ils font torréfier une cuillerée de cumin blanc, & un peu de gingembre concassé qu'on avale avec du sucre. j'en ay vu guérir les fiévres qui commencent par le frisson en faisant prendre au malade avant l'accez trois bonnes pilulles faites de gingembre, de cumin noir, & de poivre long. Pour les fiévres tierces, ils font prendre pendant trois jours trois cuillerées

celles que je vous envoye, vous n'aurez qu'à me l'écrire. Je me feray un plaisir de vous satisfaire, & de vous témoigner le respect avec lequel je suis dans l'union de vos saints Sacrifices,

MON REVEREND PERE,

Vostre trés-humble & trés-obeïssant serviteur en N. S.
PAPIN Missionnaire de la Compagnie de JESUS.

FIN.

ter leur titre ; & j'ay cru que l'impreſſion en ſeroit tres-utile, & tres-agréable au Public. Fait à Paris ce 18 Juin mil ſept cens onze.

RAGUET, Docteur en Théologie de la Faculté de Toulouſe.

Permiſſion

cueil des *Lettres édifiantes & curieuses, écrites des Missions étrangeres par quelques Missionnaires de la Compagnie de Jesus*, qui a esté lû & approuvé par trois Théologiens de notre Compagnie. En foy dequoi j'ai signé la Présente. Fait à Paris le huit Avril mil sept cens onze.

LOUIS-FRANÇOIS CLAVYER.

Conſeil, Prévoſt de Paris, Baillifs, Senechaux, leurs Lieutenans Civils & autres nos Juſticiers qu'il appartiendra: Salut. Le Pere Charles le Gobien, de la Compagnie de Jesus, Nous ayant fait expoſer qu'il deſiroit donner au Public un Livre intitulé, *Lettres édifiantes & curieuſes écrites des Miſſions étrangeres par quelques Miſſionnaires de la Compagnie de Jeſus*; s'il nous plaiſoit luy ac-

ter du jour de la datte des Presentes. Faisons deffenses à toutes personnes de quelque qualité & condition qu'elles puissent être, d'en introduire d'impression étrangere dans aucun lieu de nôtre obéïssance ; & à tous Imprimeurs, Libraires & autres, d'imprimer, faire imprimer & contrefaire ledit Livre en tout ni en partie, sans la permission expresse & par écrit dudit Exposant, ou de ceux qui auront

giſtre de la Communauté des Imprimeurs & Libraires de Paris, & ce dans trois mois de la datte d'icelles. Que l'impreſſion dudit Livre ſera faite dans notre Royaume & non ailleurs, & ce en bon papier & beaux caracteres conformément aux Reglemens de la Librairie, & qu'avant de l'expoſer en vente, il en ſera mis deux Exemplaires dans notre Bibliotheque publique, un dans nôtre Château du

souffrir qu'il leur soit fait aucun trouble ni empeschemens. VOULONS que la copie desdites Presentes, qui sera imprimée au commencement ou à la fin dudit Livre, soit tenuë pour dûement signifiée; & qu'aux copies collationnées par un de nos amez & feaux Conseillers & Secretaires, foy soit adjoûtée comme à l'Original. COMMANDONS au premier notre Huissier ou Sergent de faire pour l'exe-

Par le Roy en son Conseil,

LE COMTE.

Registré sur le Registre no. 2. de la Communauté des Libraires & Imprimeurs, page 43. conformément aux Reglemens; & notamment à l'Arrest du Conseil du 13 Aoust 1703. *A Paris ce neuviéme jour de Novembre mil sept cens cinq.*

Signé GUERIN, *Syndic.*

De l'Imprimerie de la V. d'Antoine Lambin.

